JACQUES NORMAND

CONTES A MADAME

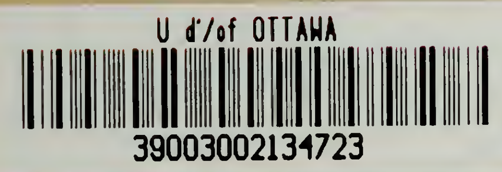


PARIS

CALMANN

RUE AUBER, 3, ET

A LA LIB





CONTES A MADAME

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE

Le Troisième Larron, comédie en un acte, en vers (Odéon).
Les Petits Cadeaux, comédie en un acte, en prose (Gymnase).
Blackson Père et Fille, comédie en quatre actes (Odéon), en collaboration avec M. A. Delavigne.
Les Petites Marmites, comédie en trois actes (Gymnase), en collaboration avec M. A. Delavigne.
L'Amiral, comédie en trois actes, en vers (Gymnase).
L'Auréole, comédie en un acte, en vers (Vaudeville).
Le Rêve, prologue en vers (Cercle funambulesque).

POÉSIES

Tablettes d'un Mobile.
A Tire d'Aile, 4e édition.
Paravents et Tréteaux, fantaisies de salon et de théâtre, 10e édition.
Les Moineaux francs, 4e édition.
La Poésie de la Science (en collaboration avec M. Denayrouse), poème couronné par l'Académie française.

OUVRAGES EN PROSE

Le Monde où nous sommes, contes et nouvelles, 6e édition.
La Madone, roman parisien, 5e édition.

Aiol, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud (ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

EN PRÉPARATION

Les Sourires, poésies.

Corbeil. — Imprimerie Crété.

CONTES
A MADAME

PAR

JACQUES NORMAND



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1890



Sonnet-Préface

CES *contes à Madame, ô mes chères Lectrices,*
Ne sont point de ceux-là qu'aux siècles folichons
Les marquises, lissant le poil de leurs bichons,
Écoutaient en rêvant de choses corruptrices ;

Ils ne sont point non plus de ceux qu'en ses caprices
Le réalisme crû dont nous nous pourléchons
Vous offre, comme un plat de subtils cornichons
Semés d'un poivre rouge aux odeurs tentatrices.

Non ! Ces contes, écrits pour votre amusement,
Sont honnêtes, hélas ! épouvantablement....
(J'éprouve, à l'avouer, comme une honte amère !)

Pour peu qu'elle ait vingt ans... (je vous le dis bien bas...)
La fille en permettrait la lecture à sa mère....
Lisez-les donc quand même, et ne m'en veuillez pas !

J. N.

ou la revue fixés sur leur mince hampe de bois. Une âcre odeur de tabac emplissait la pièce, et de la salle voisine un bruit vague de conversations arrivait, coupé par le choc des billes de billard et la voix monotone du marqueur annonçant les points.

De temps en temps, un nouveau venu entrait, d'un pas sourd, échangeait quelques poignées de main, et, le journal choisi dans le blanc encombrement de la table, s'asseyait avec l'air fatigué des gens qui ne font rien. Des valets de pied passaient, silencieux, corrects en leur livrée bleue et leur bas blancs. Et sur tout ce monde réuni semblait peser un ennui vague, un ennui de fin de jour oisive et comme lassée.

Près d'une fenêtre, tenant à la main une feuille du soir qu'il ne lisait pas, Robert Davril, étendu au bout d'un divan, regardait les voitures passer place de la Concorde, au retour du Bois. Depuis son mariage, c'est-à-dire depuis trois ans, il venait rarement au club, où il était assidu jadis. Mais chaque fois qu'il y était venu, il lui avait semblé, pour

quelques heures, retrouver un coin de sa vie de garçon, vie assez mouvementée d'ailleurs, où les bonnes fortunes n'avaient pas manqué.

Rien de tel, pour se rappeler une période envolée de l'existence, que de se retrouver dans les lieux alors fréquentés, avec les mêmes gens et aux mêmes heures. La vue matérielle des êtres et des choses, une place familière, le frôlement d'un fauteuil où l'on s'est assis, un dessin du tapis qu'on a foulé, tel détail d'ameublement demeuré dans l'œil comme en une épreuve photographique, un rayon de soleil caressant un rideau, les bruits entendus, la qualité même de l'atmosphère où l'on se meut, tout contribue à mettre l'homme dans un état d'esprit tel que les années s'estompent, s'effacent, et qu'on jurerait revivre les heures analogues d'un passé disparu.

Avec cette faculté d'analyse si développée aujourd'hui — pour leur malheur sans doute — chez tous les hommes un peu délicats de sa génération, Robert se rendait compte des sentiments qu'il éprouvait et goûtait une subtile jouissance à les approfondir. Que de fois,

alors qu'il était garçon, ne s'était-il pas assis à cette même place ! Après une de ces journées que remplissaient mal les obligations mondaines et les distractions vides d'un homme inoccupé, que de fois n'était-il pas venu s'étendre au bout de ce même divan pour regarder le brillant défilé des voitures revenant du Bois au grand trot, dans un nuage de poussière dorée?... L'intérêt qu'il y trouvait alors était plus vif, car, malgré la distance, son œil affiné de Parisien distinguait vite, parmi les équipages, telle victoria dont la belle occupante tenait ou avait tenu une place dans sa pensée ; tel chapeau rose ou bleu dont il avait récemment dénoué les brides ; tel petit groom, raide sur son siège, qui lui avait porté un billet impatiemment attendu.

Riche, oisif, aimable, très accueillant et très accueilli, Robert savait admirablement son Paris et mettait un nom sur presque toutes les têtes qui glissaient là-bas, claires parmi le noir des voitures, pareilles à une succession de petites taches pâles emportées d'un mouvement continu et endiablé.

Aujourd'hui, il constatait que le nombre des visages nouveaux s'était sensiblement augmenté, et que plus d'une voiture passait, élégante et bien attelée, dont le propriétaire lui était inconnu. Depuis trois ans qu'il voyageait une partie de l'année avec sa femme, qu'il vivait quelque peu seul avec son bonheur, le monde parisien était-il tellement changé?... ou bien était-ce lui qui avait vieilli, qui ne se rappelait plus?... S'était-il à ce point enlizé dans le mariage que le passé ne comptait plus pour lui?... Qu'adviendrait-il alors s'il continuait?... Quelques années encore, et il ne serait plus au courant de rien, plus du tout *dans le train,* comme on dit dans l'argot du jour... Il se provincialiserait de plus en plus... Provincial!... lui!... Était-ce possible?

A la vérité, quand il était garçon, il n'avait cessé de se plaindre de ce monde égoïste et frivole, indifférent aux joies comme aux peines, exigeant tout pour ne rien rendre, etc., etc. Oh! les belles indignations de célibataire commençant à prendre des années et à perdre des cheveux!... Et, aussitôt marié, comme il

s'en était aisément séparé, de ce monde maudit! Comme il l'avait vite oublié, méprisé même!... Aurait-il eu tort?... Commençait-il à le regretter aujourd'hui?... Non, certes. Il aimait tendrement Jeannine ; depuis trois ans, pas une pensée en dehors d'elle.... Mais peut-être s'était-il trompé en étant si exclusif et en poussant si loin son antipathie pour la société. Après tout, le monde n'est haïssable que parce qu'on exige trop de lui. Et puis, n'en fait-on pas partie soi-même, et, en acceptant ses hypocrisies, en supportant ses lâchetés, ne perd-on pas tout droit à l'accuser?... Le vrai, au fond, est de ne rien prendre au tragique, de regarder autour de soi en spectateur, non autrement. La comédie en vaut la peine et on ne risque pas de s'y ennuyer...

— D'ailleurs, se demandait Robert en laissant tomber son journal et en allumant une cigarette, à bien être franc avec moi-même, ce monde que je crois regretter, est-ce bien le monde, le vrai monde, celui où je vais encore souvent, après tout?... N'est-ce pas plutôt l'autre, celui d'à côté, celui où l'on s'amuse,

et où, pour ma part, je me suis consciencieusement amusé?... Il avait bien ses ennuis, ce monde interlope, et la preuve, c'est que j'y ai renoncé de mon plein gré en me mariant; mais il avait bien son charme aussi, avec sa variété attirante, son sans-façon distingué, son imprévu toujours renouvelé. Le mariage est bon, comme dit le refrain d'opérette; oui, c'est une douce chose, mais un peu toujours la même chose... Une vie réglée, sans aventures, sans inconnu... Autrefois, quand je me levais le matin, je ne savais au juste ce qui m'attendait dans la journée. Le plus souvent, ce n'était rien de captivant ni de bien rare, mais quelquefois aussi... Tandis que maintenant! J'aime tendrement ma femme... et mon petit bonhomme de fils aussi. Ce monsieur de dix mois joue déjà un grand rôle dans mon existence. Mais je sais que je les aimais hier, que je les aimerai encore demain. C'est réglé, ces affections-là, c'est bouclé pour toute la vie. Non pas que je songe, avec mes trente-cinq ans sonnés, à prendre les allures d'un mari liber-

tin... Mais je suis jeune encore, que diable! et sans faire mal pour cela, je pourrais bien...

— Tiens, Robert! fit une voix grasse et sonore. Mais on ne te voit plus, mon cher!

— C'est vrai!... il devient d'un rare, ce bon Davril, poursuivit une autre voix grêle, légèrement gouailleuse. Ce que c'est que le bonheur!

Brusquement tiré de sa rêverie, Robert tendit la main aux deux nouveaux venus : l'un, le gros Brécourt, une quarantaine d'années, rouge, apoplectique et chauve, un des piliers de la salle d'armes; l'autre, Stark, vingt-cinq ans, fluet, blond, correct, et bénissant chaque jour le ciel de lui avoir donné un nom étranger, à lui, né à Paris, faubourg Poissonnière, et fils de M. Stark, de la maison Stark, Leroux et Cie, tulles et impressions sur étoffes.

Ces deux messieurs étaient en frac et en cravate blanche. Ils venaient de s'habiller au club, comme presque tous les jours.

Brécourt, las de la séance d'escrime, s'assit en soufflant à côté de Robert; Stark restait

debout, impassible dans sa correction froide, le chapeau fulgurant vissé sur la tête, frottant l'un après l'autre, sur la paume de sa main, ses ongles pointus et brillants.

— C'est positif qu'on ne te voit plus, mon petit, reprit Brécourt, vieux camarade de Robert. Tu nous lâches en plein...

— Nous sommes rentrés très tard à Paris... à la fin de février.

— Vous étiez dans le Midi? demanda Stark, sans lever les yeux, continuant son petit manège.

— Oui... à Nice.

— Ah! Nice!... le Midi!... le soleil!... en voilà des blagues, fit Brécourt. J'y ai été deux fois pour le carnaval, et il a plu tout le temps.

Stark, fils de Stark, Leroux et Cie, laissa passer un moment, puis de sa voix blanche :

— Moi, je préfère Cannes. C'est mieux composé.

Un autre membre du club venait à eux. Chavannes, un vrai mari-garçon, celui-là, et, malgré la soixantaine, menant la même vie de plaisir que jadis, alors qu'il soupait à la

Maison-d'Or et ne manquait pas un bal à l'Opéra de la rue Le Peletier. Un type que ce Chavannes, avec ses cheveux rares séparés en deux, du front à la nuque, par une raie large comme une vallée, ses longs favoris poivre et sel, sa façon de s'habiller en élégant du second empire, le chapeau à bords plats, le col ouvert, la cravate molle aux bouts tombants.

Marié à une femme irréprochable, véritable souffre-douleur, il avait continué sans interruption sa vie de jeune homme. Aujourd'hui, deux fois père et trois fois grand-père, il n'avait pas encore dételé. On était sûr, dans toutes les réunions demi-mondaines, de le rencontrer traînant sa vieillesse lutteuse, parlant peu, cherchant ses mots, riant d'un rire vague et fatigué, et, quand la nuit s'avançait, s'affaissant dans un coin où on le laissait dormir, sans plus se soucier de lui. Aux temps déjà lointains de sa seconde jeunesse, il avait été l'ami d'une actrice célèbre et avait mangé avec elle toute sa fortune et une partie de celle de sa femme, trois millions au bas mot. D'autres liaisons avaient suivi, plus modestes,

mais toujours affichantes. L'égoïsme féroce et le manque absolu de sens moral de Chavannes lui faisaient braver l'opinion. Jouant au chevalier français, il avait pour thèse favorite que toutes les femmes se valent, qu'elles ont également droit, toujours et partout, au bras d'un galant homme. On comprend quel prestige cette théorie lui avait donné dans un certain monde. Aujourd'hui vieilli, il vivait encore sur son passé, et ces demoiselles, dont le genre est d'être économes et régulièrement irrégulières, entouraient d'un respect quasi familial cet homme usé à leur service, et qui, vers 1860, en des temps préhistoriques pour elles, s'était laissé plumer par une de leurs plus fameuses grand'mères.

— Eh bien ! dit-il, on se prépare à la petite fête de ce soir, j'espère? Épatant, ce sera épatant !

— Chez Eva Simpson, fit Stark. Vous en êtes, Chavannes, naturellement.

— Oui... elle m'a écrit ce matin même pour me rappeler ma promesse... Je ne veux pas lui faire de la peine, à cette enfant... Vous comprenez ?

— Oh!... dit Brécourt, je les connais, ces petites fêtes-là. Toujours la même chose... On y étouffe... On y mange mal...

— Crevant! appuya Stark.

— Mais non... mais non... On s'amusera... Vous verrez... Une jolie pendaison de crémaillère... Très chic, l'hôtel... et puis un tas de petites femmes... On s'amusera, vous dis...

Et, à cette pensée, l'œil du vieux viveur s'allumait d'une lueur rapidement éteinte.

— Ma foi! j'irai peut-être, fit Brécourt.

Stark ajouta :

— Moi aussi... Ça se peut... En tout cas, on est sûr de s'y retrouver en bande... Elle a invité la moitié du cercle.

Chavannes allait se retirer quand, s'adressant à Robert :

— Et vous, Davril, on vous y verra aussi, hé?...

Eva Simpson — une demi-mondaine anglaise de la plus haute marque — avait envoyé une invitation à Robert, qu'elle connaissait d'autrefois.

Sans en tenir compte, il avait jeté le carton au panier. Aussi, à la demande de Chavannes, se contenta-t-il de répondre, sans songer à qui il s'adressait :

— Oh! moi, mon cher, je ne suis plus de ces parties-là!

Chavannes ne se fâcha pas de l'allusion involontaire. Peut-être même son gâtisme commençant ne s'en aperçut-il point. Il reprit avec son élocution pénible, ses expressions enfantines de sempiternel amant du plaisir :

— Vous avez tort, mon petit... Ce sera très gai, très gentil... entre camarades... Faut pas manquer ça, vous dis...

— N'insistez pas, dit Brécourt. Davril est un homme rangé maintenant, un époux modèle. Il ne veut pas faire de peine à sa petite femme...

Puis, se tournant vers Robert :

— Pas vrai, mon vieux?

Une mauvaise honte entra dans l'âme de Robert.

— Oh! fit-il en riant, ma femme me laisse toute liberté, croyez-le bien... Si je n'y vais

pas, c'est que je n'en ai nulle envie... Car autrement...

— Viens-y donc faire un tour, alors!... Ce ne sera pas un bien grand crime, que diable! .. On sera heureux de te revoir un peu... Vois-tu, il ne faut pas se laisser trop oublier!

— Nous sommes tout voisins... Je vous ramènerai chez vous, proposa Chavannes.

Stark eut un petit sourire :

— Oui, à six heures du matin... Il éteint toujours les bougies, ce brave Chavannes!

Les valets de pied venaient d'entrer, apportant les lampes. Des ronds de lumière ambrée se plaquèrent sur les tables, éclairant les journaux, ainsi que les visages des lecteurs, tandis que le reste de la pièce restait dans la pénombre.

— Sept heures! fit Brécourt en se levant. Vous dînez au club, Stark?

— Oui. Et nous ferons quelque chose après, en attendant la petite fête... un tour à l'Hippodrome, si vous voulez... ou au Nouveau Cirque...

— Ça va, répondit Brécourt. Bonsoir, mon vieux Robert... et à ce soir, peut-être...

— Oui... oui... il viendra... faut pas manquer ça, vous dis, répétait Chavannes machinalement, la pensée ailleurs.

On se sépara. Robert quitta la salle de lecture, traversa deux salons, arriva au vestiaire. Un valet de pied lui remit sa canne et son paletot d'été, montés du sous-sol par un système perfectionné. L'escalier monumental descendu, il se trouva dans la rue.

II

Pour rentrer chez lui, dans le quartier de Villiers, Robert avait à suivre un joli chemin, le boulevard Malesherbes depuis la Madeleine jusqu'à la place Malesherbes. En sa qualité de vieux Parisien, il aimait le spectacle toujours renouvelé de la rue, le perpétuel mouvement des voitures, la trompette retentissante des tramways, le va-et-vient des piétons, le croisement rapide d'une jolie femme, mystère vivant qui vous frôle et vous occupe une seconde, juste le temps de passer à celui qui vient. A notre époque d'anglomanie à outrance, de *pedestrians* raides et gourmés, marchant au

kilomètre, la tête droite, sans regarder et sans penser, les hommes qui savent flaner deviennent de plus en plus rares à Paris. Robert Davril était de ceux-là.

Il allait donc, d'un pas régulier, sans se presser, s'arrêtant parfois, de préférence devant un marchand de bibelots ou devant un libraire, car l'oisiveté de Robert était une oisiveté cultivée, et son esprit curieux, observateur, ne se sentait indifférent à aucune manifestation d'art ou de nature. Cependant, aujourd'hui, il regardait distraitement ce coquet spectacle d'une fin de journée d'avril dans la capitale. Sa pensée était ailleurs. Il songeait à la conversation de tout à l'heure. Pour la première fois depuis son mariage, des idées d'indépendance lui montaient au cerveau. Tous les ennuis, tous les déboires de sa vie de garçon s'effaçaient pour ne laisser place qu'aux bons et piquants souvenirs qu'il en avait gardés.

Il avait raison, après tout, ce brave Brécourt : ce ne serait pas un bien grand crime d'aller passer une heure chez cette Simp-

son. Il y viendrait seulement en curieux. Une simple apparition, une occasion de se « retremper un peu ». Brécourt avait encore raison en lui disant qu'il ne faut pas se laisser oublier. A trop négliger ses anciens amis, il finirait par les perdre. Le mariage, au demeurant, ne doit pas être une servitude pour l'homme, mais un simple changement d'état — une *capitis augmentatio* comme disait, avec un sous-entendu rabelaisien, son vieux répétiteur de droit romain, le père Tarquinot. Il aimait trop sa femme pour lui être infidèle ; il se sentait absolument sûr de lui. Dès lors, pourquoi se priver d'une distraction inoffensive, d'un plaisir innocent que d'autres, aussi scrupuleux, ne repousseraient assurément pas?... Il était et voulait rester un bon mari ; mais, n'est-il pas un peu ridicule, en ces temps sceptiques, d'en avoir trop l'air?... Eva Simpson recevait, comme hommes, les gens les mieux posés. Toutes les apparences du vrai monde, pour qui ne voulait pas aller plus loin — et il ne voulait pas aller plus loin, certes!... Mais au moins, pendant quelques instants, il

aurait l'illusion de cette existence indépendante, un peu folle, à laquelle il avait renoncé et qu'il regrettait peut-être un peu... oh! si peu!...

Et, comme par un hasard, il semblait que tout concourût à la lui rappeler, cette vie passée. Ici, près de la rue Lavoisier, un petit entresol où il venait bien souvent, entre cinq et sept, causer avec une femme d'esprit qui, pour lui, avait été aussi une femme de cœur. Disparue aujourd'hui, envolée... Dieu sait où! Un mari ombrageux l'avait enterrée dans quelque coin de province. Mais quelles heures suaves passées là, dans un tête-à-tête intime, sous la lampe paisible, parmi les bibelots familiers, à la voir, à l'entendre, à la sentir près de lui, longue et frêle, parfois d'une gaieté d'oiseau, souvent mélancolique, nerveuse, inquiète, pessimiste, une de ces déséquilibrées de notre fin de siècle, — maîtresses exquises, femmes haïssables. Ah! il l'avait bien aimée, celle-là... Cet amour avait rayonné sur toute sa vie de célibataire. C'était le seul qu'il eût réellement éprouvé,

le seul qui eût survécu jusqu'au jour où il avait rencontré Jeannine... Il avait fallu tout le charme, toute la candeur de la jeune fille pour chasser le souvenir de cette femme, — et encore, bien au fond de son cœur, le retrouvait-il parfois plus vibrant qu'il n'eût voulu...

Plus loin, à la hauteur de Saint-Augustin, un autre souvenir chanta dans l'âme de Robert, souvenir brusquement évoqué par la vue d'une boutique de fleuriste étalant dans sa vitrine, sous le gaz qui s'allumait, le pointillement multicolore des tulipes, l'élancement virginal des lilas, le mol affaissement des roses épanouies.

Robert apercevait, à travers cette barrière fleurie, le visage de la patronne, grosse mère rougeaude, aux bandeaux grisonnants, autrefois modeste marchande à la petite voiture, arrivée aujourd'hui, par son travail, à de plus fastueuses destinées. Penchée sur son bureau, figée en cette attention absorbante des illettrés, retirant, puis remettant ses lunettes d'un geste lent, elle faisait les comptes de la journée.

Cette figure populaire, d'une bonhomie grotesque, ironiquement encadrée de la grâce aristocratique des fleurs et des plantes fines, que de fois Robert ne l'avait-il pas vue à cette même place ! Pendant toute une année, presque chaque jour, il était entré dans la boutique pour faire un envoi parfumé à une jolie comédienne demeurant à deux pas, rue Vézelay...

Un absolu contraste avec l'autre, celle-là. Une fusée de rires, une petite brune solide et toujours en train ; une ponnette vive et piaffante, méchante comme une gale pour ses rivales de théâtre, bonne fille pour le reste des mortels. De l'amour pour elle? Oh ! non... Une attirance singulière de part et d'autre, une sympathie latente, qui avait éclaté une nuit de bal travesti... un bal *naturaliste*, dans un restaurant vitré des Champs-Élysées. Toutes les jolies actrices de Paris se trouvaient là... Elle était costumée en charbonnière et lui en mitron. Entre ces deux corps de métiers hostiles l'étincelle avait jailli pendant une valse... et ça avait duré toute une année de toquade

partagée ; année heureuse, après tout, car la vie avait passé pour lui rapide, insaisissable.... Il est vrai qu'au bout de cette année, il avait été remplacé brusquement, du jour au lendemain, par un petit cabotin de dix-septième grandeur qui n'offrait pas de fleurs, lui, mais des gifles. Elle aimait mieux ça dans le moment, la brave fille... Robert ne lui en avait pas voulu une minute. Ils étaient restés bons camarades, et chaque fois qu'il l'avait rencontrée depuis, assez changée, un peu vieillie et surtout fort engraissée, tournant à la maman, on avait échangé une bonne poignée de main et causé du passé sans amertume, un sourire aux lèvres...

Voici maintenant, devant la grille du parc Monceau, un autre vol de souvenirs bourdonnant dans la mémoire de Robert. Vraiment, ce boulevard Malesherbes avait joué un grand rôle dans sa vie. Habitude de quartier, sans doute. Cette fois, ç'avait été un amour inexaucé, un flirt de quelques semaines avec une jeune Américaine, vite retournée au pays ; mère de famille sans doute,

à présent, et distribuant, dans la *nursery*, des tartines de pain grillé à une nuées de babies roses...

Il l'avait rencontrée pour la première fois au Club de tennis de l'île de Puteaux, la raquette en main, souple et fière en son costume de flanelle blanche. Très grande, trop grande même si elle n'eût été divinement faite, elle l'avait tout aussitôt séduit par sa grâce un peu masculine de Yankee, son allure dégagée, l'antithèse singulière de ses cheveux ardents et de son teint bistré. Le hasard les ayant faits partners dans un match, ils se sentaient amis dès la fin de la partie. On s'était ensuite revu dans plusieurs salons et, peu à peu, une intimité s'était établie, faite de taquineries perpétuelles et d'enfantillages pimentés. Libre comme toute fille d'Amérique, elle lui donnait parfois rendez-vous au parc Monceau, à la nuit tombante. Ils s'asseyaient sur un banc, « près des canards », comme elle disait en riant. Oh ! il l'avait encore dans l'oreille, son joli rire net, et, dans les yeux, l'éblouissante fraîcheur de ses dents blanches et

de ses lèvres humides, rouges de santé...

Peu familier avec les irritants atermoiements du flirt; impatienté, malgré tout le charme qu'il y trouvait, par ce piétinement sur place, Robert voulait brusquer les choses, en arriver à une attaque de vive force, plus conforme à son tempérament français. Mais l'impassible Américaine se fâchait, lui faisant comprendre que cette menue monnaie de l'amour était la seule dont il dût se contenter, que seul le mariage lui donnerait des droits plus étendus. Ce terrible mot l'avait alors effrayé. Il ne se voyait pas entrant dans cette famille de rastaquouères à la fortune douteuse, aux allures d'opérette. Il avait rompu.

Mais c'est égal, il avait passé de bons moments là-bas, derrière cette vaste grille dorée, sous ces arbres touffus où les corneilles, noires sur le ciel pâle, venaient en tournoyant, comme aujourd'hui, prendre gîte pour la nuit! Il lui avait semblé, en ces moments-là, jouer au naturel le rôle de Valentin dans *Il ne faut jurer de rien*, et tenir Cécile

dans ses bras, sous la charmille... Une Cécile peu naïve, il est vrai, et une charmille de jardin public... mais est-on si difficile quand on est jeune, quand on aime... et que c'est le printemps?

III

De souvenirs en souvenirs, Robert était arrivé à la place Malesherbes, devant le joli hôtel qu'il habitait, au coin de la rue Montchanin. Ses rêveries avaient entraîné sa pensée si loin qu'il ne rentra dans la réalité qu'au moment où, machinalement, son doigt pressa le bouton en cuivre de la sonnette. Un domestique vint lui ouvrir. L'antichambre minuscule traversée, il se trouva dans le hall, sorte de *patio* couvert tenant toute la hauteur de la maison et autour duquel rayonnaient les appartements du rez-de-chaussée et deux étages de chambres.

— Comme tu rentres tard ! fit Jeannine, en allant vivement à lui ; je commençais à m'inquiéter, mon chéri !

Et, gentiment, elle lui tendit la joue.

Robert y mit un baiser rapide :

— Es-tu folle !... Que veux-tu qui m'arrive ?

Comme ils devaient « faire une visite » après le dîner (avec la mode nouvelle des réceptions du soir hebdomadaires, ce sont de véritables visites qui se rendent en cravate blanche et en toilette de bal), la jeune femme avait revêtu pour le repas un élégant déshabillé de maison en surah vert d'eau, à manches flottantes. Elle passerait sa robe plus tard. Elle était déjà coiffée, sans une fleur, sans un bijou, les cheveux châtains relevés sur la tête en une torsade épaisse et ondulée. Les yeux, d'un brun doré, étaient très longs, d'une douceur extrême, remontant légèrement vers les tempes, et vifs avec cela : des yeux de danseuse hindoue avec un regard de Parisienne. Le teint, légèrement ambré, brillait d'une fraîcheur de jeunesse que la maternité

n'avait point altérée. Plutôt petite que grande, elle mettait de la grâce dans le moindre mouvement.

Mais, ce qui frappait surtout en elle, ce qui se dégageait de sa personne, c'était une extrême simplicité. De là son grand charme, son principal attrait. Elle était de celles qui, même dans le monde, en tenue de combat, restent toujours les mêmes, aussi vraies, aussi peu compliquées. De telles femmes sont rares, et le psychologue moderne qui se plaît aux subtilités perverses, n'y trouve assurément point son compte. Trop vite déchiffrées, elles ne sont point intéressantes. Elles se contentent d'être honnêtes, dût la psychologie en souffrir. Ce qui ne les empêche point d'ailleurs de montrer de l'esprit souvent, du cœur toujours, et du bon sens... quelquefois. Que demander de plus à une femme?

— Bébé est couché? interrogea Robert.

— On l'endort. Viens l'embrasser. Nous nous mettrons à table après.

Au premier étage, où conduisait un escalier

en bois, à larges marches, dans la chambre faiblement éclairée d'une veilleuse, la nourrice, assise sur une chaise basse, berçait l'enfant qui s'endormait peu à peu. Les longs rubans du bonnet traînant à terre, somnolente, la robe dégrafée, un refrain du pays aux lèvres, la femme se balançait en avant et en arrière, régulièrement, automatiquement, comme une grosse machine remontée. Une odeur fade de linges flottait par la chambre. Le poupon, dans sa robe longue, la tête ronde et encore peu fournie, avait l'air d'une quille habillée. Parfois, d'un mouvement brusque, il écartait ses petits bras, ouvrait les mains, poussait un vagissement, puis reprenait son immobilité.

— Il a été très sage, dit Jeannine. Embrasse-le doucement, pour ne pas le réveiller.

Robert se pencha et sentit, sous ses lèvres, la tête moite du bébé.

Assurément, il l'aimait, ce ténu paquet de chair et d'os, enveloppe récente d'une âme inachevée; mais chez lui, comme chez la plupart des hommes, le tout petit enfant n'exci-

tait qu'un intérêt vague. Il réservait ses tendresses pour le moment trop lointain encore, à son gré, où cette intelligence obscure s'éveillerait, où il se sentirait connu, aimé par cet être né de lui, mais jusqu'ici inconscient de sa naissance.

Robert et Jeannine descendirent à la salle à manger, jolie pièce arrangée dans le goût japonais, avec des meubles incrustés et des glaces à fleurs peintes. Rien de l'éternelle salle à manger d'un Louis XIII plus ou moins pur où nos contemporains se croient obligés de prendre leurs repas et qui proteste de toute la hauteur de ses bahuts et de tout l'éclat de ses cuirs gaufrés contre l'uniformité étriquée du vêtement moderne.

La présence des domestiques — ces observateurs de notre vie intime — raccourcit forcément la durée d'un repas entre deux époux qui ne peuvent trouver quelque intérêt à la conversation qu'autant qu'elle sort des banalités courantes, seules permises devant ces argus en cravate blanche qui circulent silencieusement autour de la table et comprennent

à demi-mot les allusions que notre naïveté croit le mieux voilées. Jeannine fit presque tous les frais de la conversation, racontant à son mari sa journée, la promenade de bébé, les visites rendues, les personnes rencontrées, les petits achats dans les grands magasins, tout le train-train de la vie de chaque jour. Elle parlait gentiment, d'une voie gaie, semant parfois son récit de jugements personnels, toujours droits et sages, avec une pointe de malice au bout. Elle riait la première de ce qu'elle avait dit, interrogeant son mari du regard, et, quand il tardait à répondre, lui demandant avec un joli hochement de tête : « N'est-ce pas que j'ai raison?... N'est-ce pas que vous pensez comme moi?... » Dès qu'ils n'étaient plus seuls, le *vous*, entre eux, redevenait de rigueur.

On sentait qu'elle l'aimait de toute son âme, qu'elle n'était indifférente en rien à l'opinion de Robert, que ces trois années de mariage l'avaient identifiée à lui, mêlant intimement leurs existences. Et cependant, malgré cette fusion, elle avait gardé dans ses attitudes, dans

son geste insuffisamment élargi, dans sa façon de manger, de prendre sa fourchette, dans quelque chose d'indéfinissable, en un mot, un peu de la jeune fille, de la gamine même. Le mariage apporte une telle modification dans l'existence des femmes, qu'elles sont parfois longues à s'y accoutumer, et, comme le papillon sortant de la chrysalide, ne se dégagent que peu à peu de la forme première sous laquelle elles ont vécu.

Tout en mangeant, Robert souriait au babil de sa femme et lui répondait d'un mot, d'un bout de phrase souvent assez peu en rapport avec ce qu'elle disait. Sa pensée était encore toute frémissante du vol lointain qu'elle venait de faire.

Toutes ces figures féminines, un moment évoquées, continuaient à s'agiter devant lui. Chose bizarre ! il avait suffi d'un court passage au club, d'une insignifiante conversation avec les anciens camarades, pour éveiller en lui ce monde de souvenirs. Non que, depuis trois ans, il n'eût déjà songé à l'en deçà de son mariage : mais ç'avait été toujours sans regrets.

Bien au contraire, il se félicitait chaque jour de la résolution prise, et, quand il comparait le présent au passé, c'était toujours au présent que la comparaison était avantageuse. Quel reproche d'ailleurs eût-il pu faire à cette charmante femme qu'il voyait là devant lui — et bien à lui?

Jeannine ne fut pas sans s'apercevoir de la préoccupation de son mari, car, le repas terminé, à peine furent-ils dans le petit boudoir attenant à la chambre de la jeune femme :

— Voyons... Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle.

— Moi?... Rien...

— Si. Tu es absorbé, triste... Tu me réponds à peine...

— Quelle idée!... Je te dis que je n'ai rien.

Elle insista, avec la ténacité des femmes, plus émues parfois d'une bagatelle qu'on leur cache que d'une réalité, même pénible, qu'on leur avoue. Il se défendait, répondait négativement. Qu'eût-il pu dire en effet? Et qu'eût-elle pu comprendre aux pensées qui l'agitaient? Lui en parler, même avec toutes

les atténuations possibles, c'était la frapper en plein cœur. Sensible et par suite excessive, elle s'alarmerait aussitôt, pousserait les choses à l'extrême, croirait à une fin d'amour, à une trahison même... Non, la confidence était trop délicate. Traiter sa femme en camarade, comme d'aucuns le font; la mettre au courant de toutes les pensées qu'on peut avoir et de toutes les bonnes fortunes qu'on a eues, est un jeu trop dangereux. Il se tairait.

Devant ce silence obstiné de Robert, Jeannine se résigna; mais une envie de pleurer lui vint, qu'elle comprima aussitôt. Sans dire un mot, elle prit un ouvrage de broderie qui traînait et, s'asseyant dans un fauteuil bas, près de la lampe, se mit à travailler. Robert, de son côté, feuilleta une revue. Pour la première fois, un nuage passa sur leur bonheur. Dans le boudoir élégant, à tenture claire, où la jeune femme avait réuni les meubles préférés, les petits bibelots choisis, un silence inaccoutumé planait.

Jeanne en voulait à son mari d'un manque de confiance auquel il ne l'avait pas habituée.

Malgré ses protestations, elle le sentait préoccupé d'idées étrangères, et par suite hostiles à leur amour. Quant à Robert, inconséquent et égoïste comme tous les hommes, il était agacé de l'insistance de sa femme à vouloir connaître des choses qu'il ne pouvait lui dire sans la blesser.

Au reste, n'avait-il pas le droit d'avoir des préoccupations personnelles? Était-il obligé de lui rendre compte de ses pensées?... Elle l'interrogeait par affection, sans doute; mais il est des cas où l'affection devient indiscrète. Ah! autrefois... Autrefois!... Comme il était plus indépendant! Il pouvait agir, penser à sa guise, sans que personne eût à s'inquiéter de ses pensées ni de ses actions. Décidément il avait eu tort, pendant ces trois années de mariage, d'abdiquer sa personnalité. Tout en étant le bon mari qu'il avait été, il aurait dû mener une vie plus indépendante; ne pas tant se faire oublier, comme disait cet excellent Brécourt; ne pas tout sacrifier à un bonheur qui, comme tous les bonheurs humains, irait toujours s'affaiblissant; il aurait dû se sou-

venir qu'avec les femmes, même les meilleures et les plus libérales, on doit toujours rester sur la défensive. Des amies que l'on conserve, elles? Allons donc! Des ennemies que l'on désarme, tout au plus! Comme les êtres faibles, elles sont toujours prêtes à la révolte. Le seul moyen de n'être pas dominé par elles, c'est de les dominer.

Mais rien n'était encore perdu. Petit à petit, il remettrait les choses en place, il reprendrait ce rôle de maître auquel il avait trop aisément renoncé. Pour cela, il profiterait de la première occasion. N'en avait-il pas une toute trouvée, ce soir, en allant chez Eva Simpson?

IV

Le silence continua quelque temps entre les deux jeunes gens; puis la conversation reprit, mais banale, hachée, indifférente. Comme ils avaient dîné tard, le moment de sortir vint assez vite.

— Tu devrais aller t'habiller, fit Robert. Il te faut plus d'une heure pour être prête.

Jeannine releva la tête.

— Est-ce que tu as bien envie d'y aller, à cette soirée?

— Moi ? Cela m'est égal. Mais nous n'avons été qu'une fois de l'hiver chez les Cermoise. C'est aujourd'hui leur dernier mercredi, et il serait poli...

— Bah ! j'irai faire une visite de jour à madame Cermoise, et tout sera dit. Nous sommes beaucoup sortis la semaine dernière, nous devons encore sortir demain. Je suis fatiguée...

— Les Cermoise ont été très aimables pour nous...

— Si tu crois absolument nécessaire...

— Il me semble...

— Eh bien !... Vas-y seul alors ; tu m'excuseras.

Le premier mouvement de Robert fut de dire qu'il n'irait point, qu'il préférait rester aussi. Mais une idée digne d'un gamin de vingt ans lui traversa la cervelle. Quoi de plus facile, après une « apparition » chez les Cermoise, que d'aller en faire une autre — plus longue — chez Eva Simpson ? Le hasard voulait que d'elle-même, sans qu'il lui eût rien demandé, sa femme lui laissât sa liberté, l'engageât même à sortir. Et il ne profiterait pas de l'occasion ? Ce serait absurde. Sans blesser Jeannine, il pourrait donc s'amuser une fois... Oh ! en tout bien, tout honneur, comme disent

les bonnes gens... Il se rendait bien compte que si sa femme refusait maintenant de sortir, alors qu'elle y était décidée dès avant le dîner, c'était parce qu'il l'avait attristée. Mais son hypocrisie trouvait plus aisé de ne le point reconnaître et s'accommodait de ce brusque changement d'idées.

— Eh bien! soit, j'irai, fit-il simplement.

Un quart d'heure après, Jeannine se levait.

— Bonsoir, mon ami. Je vais me mettre au lit. Je tombe de sommeil.

La vanité de Robert fut un peu piquée de voir sa femme prendre aussi facilement son parti de le laisser aller ainsi seul; mais à peine fut-il entré dans son cabinet de toilette que ses pensées suivirent un autre cours. Le goût du plaisir avait été toujours très vif en lui. Il éprouvait dans le monde une jouissance physique réelle : l'éclat des lumières, les ameublements exquis, les femmes blanches et parées, le léger bourdonnement des conversations, tout cela charmait ses yeux et ses oreilles. Il en rapportait une impression d'élégance vague où il se complaisait.

Il s'habilla rapidement, mais avec soin, à la lumière de deux becs de gaz éclairant la haute glace. Vraiment, malgré ses trente-cinq ans, il avait conservé toutes les apparences d'un jeune homme. Sa taille se dessinait, svelte, dans le gilet en piqué blanc. De fins souliers découverts serraient son pied, qu'il avait petit et mince. Sur les joues rasées de près, la moustache blonde se dessinait de façon provocante et hardie. Non, certes! il n'était pas un homme fini; il pouvait encore, le soir surtout, plaire à plus d'une!... Il le verrait bien tout à l'heure, celles qu'il devait rencontrer chez Eva Simpson n'étant pas habituées à dissimuler leurs impressions.

Les hommes, qui accusent si volontiers les femmes de coquetterie, sont bien plus coquets encore. La pensée d'un succès possible, même auprès des moins rebelles, leur chatouille agréablement l'âme et fait roucouler leur vanité. Ces succès, pour Robert, ne devaient être que platoniques... Qu'importe! Croire que l'on peut vaincre et s'abstenir de la lutte est aussi flatteur qu'une complète victoire.

Le menton relevé, les coudes écartés, serrant les lèvres, il fit son nœud de cravate avec la gravité qu'il eût mise à la signature d'un contrat. Puis, l'opération terminée, se reculant d'un pas pour voir l'effet produit, il ne put réprimer un mouvement de satisfaction marquée. Tout en sifflotant un refrain à la mode, il enfila son habit, prit son mouchoir, son claque, ses gants, son porte-monnaie, son étui à cigarettes.... — Tiens ! où donc est-il, l'étui à cigarettes ? Ah ! oui ! il l'a laissé tout à l'heure dans le boudoir de Jeannine... C'est ennuyeux d'avoir à repasser par là... Il aurait préféré... Voyons ! est-il un enfant ? Il ne fera rien de mal, en allant chez cette Simpson, rien de mal ! Et cependant, c'est avec la hâte que l'on apporte en toutes choses, quand la conscience n'est pas très nette, qu'il suit un couloir, entre dans le boudoir de sa femme...

Obscurité complète. Les lampes ont été éteintes, on a cru qu'il ne reviendrait plus dans la pièce. A tâtons, Robert allume une bougie, va droit à un petit bonheur-du-jour en bois de rose où il doit avoir laissé l'étui

qu'il cherche. En effet, le voilà. Il en vérifie le contenu, glisse l'étui dans sa poche. La pendule sonne... Dix heures moins le quart seulement !... Il s'est habillé plus vite qu'il n'eût cru. Impossible d'arriver d'aussi bonne heure chez les Cermoise, qui demeurent tout près. Jeannine dort dans la pièce à côté. Que faire pour tuer le temps?

Machinalement, il s'assoit à côté du bonheur-du-jour, cherche quelque chose à lire, un journal, le premier bouquin venu... Qu'est-ce que c'est que ça, sur la planchette du meuble ? Un livre ? Non. Trois cahiers, trois petits cahiers de classe, à couverture de toile jaspée, fatigués, recroquevillés, usés aux coins. Le plus luxueux a coûté vingt-cinq sous. A côté, un quatrième, très élégant celui-là, en cuir de Russie, avec fermoir d'argent... Oh ! Robert les connaît bien, ces petits cahiers... Bien, c'est trop dire. Un peu, seulement. Jeannine lui en a lu quelques passages çà et là, lui permettant d'ailleurs de lire le reste, à lui tout seul, si l'idée lui en prenait. Il n'y a jeté les yeux qu'une ou deux fois, dis-

traitement.... C'est dans ces petits cahiers que Jeannine a écrit ses « impressions », jusqu'à son mariage. Toute sa vie d'enfant et de jeune fille est là, naïve, et naïvement racontée...

Sans y trop songer, Robert a pris l'un des petits cahiers. C'est le premier, celui des débuts. Il y jette les yeux et, feuilletant au hasard, sautant des pages, il se met à le parcourir à la lueur de la bougie. Une lampe serait bien inutile, n'est-ce pas? Il n'en a que pour un instant... Dans un quart d'heure, il ira chez les Cermoise et, de là, chez Eva Simpson, comme il a décidé de le faire.

V

Et le petit cahier commençait ainsi, d'une écriture timide, tremblée, à la fois très compliquée et très simple, où l'on sentait une application profonde, un effort soutenu :

27 janvier 18..

J'ai huit ans aujourd'hui. J'ai promis au bon Dieu, à papa, à maman et à mademoiselle d'être une bonne petite fille.

29 janvier.

Hier, en embrassant mon grand frère Henry, qui est déjà très vieux puisqu'il a dix-huit ans, je lui fis tomber son pince-nez dans sa soupe, ce qui fit rire tout le monde.

26 mars.

Henry m'a appris une chanson : « Mon habit a craqué dans le dos, dans le dos. » Ça continue comme ça longtemps. Henry m'a dit de mettre ce chef-d'œuvre dans mon journal, parce que ça me ferait rire quand j'aurai quinze ans. Mais je ne les ai pas encore et je ne trouve pas cette chanson bien jolie...

8 avril.

J'ai été hier au sermon. Le prédicateur a très bien prêché sur la grandeur de notre âme. J'ai été heureuse d'apprendre que Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit habitent tous ensemble dans la mienne...

A cette profession de foi naïve, un sourire passa sur les lèvres de Robert. Il continua par cet éveil du romanesque dans une âme de femme :

9 septembre.

J'aimerais bien faire tous les jours mes leçons dans les bois, comme hier et aujourd'hui. J'écris en ce moment mon journal en plein air, sous la la voûte du ciel bleu. Il flotte dans l'espace de petits nuages blancs. J'aime à voir voler les pigeons sur la tour, et ce serait bien agréable d'en

élever un qui porterait mes lettres à mes amies. Je dis tout cela à mademoiselle, qui me répond que je suis une petite fille poétique. C'est joli, ça, d'être poétique ?...

. . . .

Plus loin, une note délicatement émue, une première larme :

25 décembre.

Mon petit journal, qui a été si gai, se termine cette année bien tristement. Il y a deux jours que mon grand-père est mort. J'ai bien pleuré quand j'ai appris cette triste nouvelle. Il était si bon ! Il avait beaucoup voyagé sur la mer et aimait à nous raconter ses navigations lointaines. Il avait visité toutes les parties du monde et, dans ce temps-là, c'était bien plus difficile et bien plus long... Mon pauvre grand-père !... Je l'aimais bien !...

. . . .

. . . .

27 janvier.

Il y a aujourd'hui un an que j'ai commencé mon journal. Comme j'avais huit ans à ce moment-là, j'en ai donc neuf aujourd'hui...

Plus loin, une appréciation historique :

3 février.

Il y a quelques jours que j'apprends l'histoire ancienne. J'ai fait connaissance avec Nemrod, Assur, Ninus et Sémiramis. Je trouve qu'elle n'est guère gentille d'avoir tué son mari, mais je l'aime tout de même parce qu'elle avait du courage et allait à la guerre sur un beau cheval blanc.

« Indulgente, la petite!... » murmura Robert. Et il ajouta bientôt après : « Et philosophe! » en lisant ce qui suit :

10 avril.

Hier, comme il a plu toute la journée, j'ai été voir mes deux petites amies qui habitent dans la maison. J'ai été d'abord chez Jacqueline; je ne l'ai pas trouvée. Je suis montée chez Andrée; je ne l'ai pas trouvée. Alors je suis redescendue chez Jacqueline et je l'ai trouvée. J'aurais mieux aimé trouver Andrée; mais je me suis vite consolée en jouant avec Jacqueline.

. . . .

La pendule avait successivement sonné dix

heures, puis onze heures. Robert ne l'entendait pas.

Après de nombreuses pages sautées, pages enfantines, un peu monotones, racontant l'achat d'une poupée, les dînettes d'amies, les charades à la campagne, les leçons, les cours, les petits chagrins et les joies folles, il en était arrivé à un passage intéressant, à la narration d'un grand jour, celui de la première communion.

Oh ! la douce période d'exaltation mystique, d'amour ardent pour la divinité, de candeurs suaves et passionnées !

25 mai.

... Mon Dieu !... quel bonheur ! quel bonheur ! Je vous ai enfin reçu dans mon cœur ! C'est vrai, oui, c'est très vrai !... Mais je vais tout raconter en ordre. Notre vieille Louise, qui m'a vue naître, entra dans ma chambre le matin à six heures, et je descendis aussitôt dans celle de maman qui voulut m'habiller elle-même ce jour-là... J'étais prête, maman m'attachait mon voile et ma couronne, quand j'entendis la voiture qui venait nous chercher. Je me sentais blanche, toute

blanche, et légère!... Quand nous sommes arrivées devant l'église, j'étais bien heureuse! Mais comme mon cœur battait! En entrant, je vis mes compagnes en blanc, comme moi. L'église était magnifiquement parée. L'instruction faite, la messe commença. Puis bientôt après la communion... On allait à l'autel par bancs, successivement; ce fut bientôt le tour du nôtre. Oh! alors, je devins toute pâle... je n'eus plus de cœur... mes jambes tremblaient... Il se fit quelque chose en moi que je n'avais jamais éprouvé encore. Enfin, j'ai reçu la communion... Quand je suis revenue à ma place, ah! que j'étais heureuse!... Je ne sentais pas mon corps... il me semblait que j'avais des ailes... J'avais serré mon voile contre moi, et à travers, quand je levais les yeux, j'apercevais tout comme dans un brouillard d'argent. J'étais si bien, si bien, que j'aurais voulu demeurer toute ma vie ainsi, toujours...

Plus Robert continuait sa lecture, plus il lui semblait pénétrer profondément dans le passé de Jeannine. Il s'identifiait peu à peu avec cette âme d'enfant qui s'entr'ouvrait à la vie, avant l'épanouissement complet de la jeune fille...

La jeune fille! Il ne tarderait guère à la voir

se dessiner entre ces lignes d'une écriture à chaque page plus ferme, plus personnelle. Il la pressent déjà dans ce premier cri de coquetterie, vers la treizième année :

3 mai.

Enfin! j'ai acheté le petit chapeau rose que je désirais depuis au moins huit jours! C'est un vrai amour, avec ses rubans de gaze. Mais, comme j'ai toujours envie de quelque chose, je désire maintenant avoir un bracelet, un rond d'or mat. Voilà mon rêve pour le moment; demain, ce sera peut-être autre chose... Mes finances ne se reposent plus un instant...

. . . .

A quinze ans, une mélancolie vague commence à poindre. La jeune fille ne se contente plus de regarder au dehors, de ressentir, sans se les expliquer, les impressions des êtres et des choses; son esprit est plus réfléchi. Elle descend en elle-même, analyse ses sentiments. La rédaction du journal devient plus pénible et le style plus apprêté. Jusqu'à présent elle a tout dit, tout jeté au courant de la plume,

sans souci de la forme ni du fond; maintenant, devenue presque femme et, par suite, plus dissimulée, elle ne donne qu'une partie d'elle-même, la moins intéressante sans doute, celle, en tout cas, à laquelle elle tient le moins.

Robert croit la voir, telle que la représente une photographie qu'il a dans sa chambre, grandelette, un peu gauche, comme les enfants qui ont poussé trop vite, vêtue d'une de ses dernières robes courtes, écrivant les lignes suivantes, à la campagne, par un automne maussade :

7 octobre.

Il pleut depuis trois jours. Les arbres se tordent sous le vent; les charretiers, enveloppés de leurs grands manteaux rayés, s'en vont lentement, poussés par la froide bise... Que dire dans mon pauvre journal?... Que je continue mes études?... Que je travaille à présent la *Logique*?... Que j'amuse tout le monde quand je me lance dans des expressions telles que le syllogisme, l'épichérème et autres?...

Faire des réflexions sur l'instabilité de la vie ne me siérait guère, car, étant parfaitement heureuse depuis mon enfance, je ne pourrais

trouver un mot sur ce sujet. Je pourrais dire qu'hier j'ai reçu une robe en drap vert qui me va très bien : que j'attends d'un jour à l'autre des souliers à bouts pointus... Mais à quoi bon?... C'est drôle : il me semble, quand je suis seule avec moi-même, que j'aurais beaucoup de choses à écrire, et puis, devant mon journal, je ne trouve plus rien que des stupidités....

Oui!... elle le dit, elle le répète. Le petit journal n'est plus son confident intime : elle ne l'aime plus, elle le délaisse...

20 novembre.

Depuis longtemps, mon journal n'a plus le sens commun ! Sans maman qui tient à ce que je continue, il y a longtemps que ces cahiers auraient allumé un feu vulgaire, car, je le sens bien, je ne suis pas une demoiselle à journal. Il faut avoir plus d'esprit que je n'en aurai jamais pour raconter d'une façon amusante les banalités de chaque jour. Quant aux chagrins et aux bonheurs, je suis d'avis qu'il faut en parler aussi rarement que possible et surtout ne jamais les décrire, par la raison qu'on augmente les premiers et qu'on diminue les seconds...

Oui, je jetterais au feu avec bonheur tous ces

cahiers ; excepté le premier, cependant, le petit rouge. Il est drôle de bêtise ; mais j'ai passé l'âge où les niaiseries font rire !

« ... Vraiment, mademoiselle ? murmura Robert à mi-voix, croyant réellement causer avec cette Jeannine d'autrefois, qui revivait pour lui à chaque page, vraiment ?... Il me semble cependant que la sombre tristesse n'a pas encore envahi complètement votre âme... et qu'à l'occasion vous savez encore rire !... Et, tenez, je vous y prends !... »

17 juillet.

Mademoiselle nous a quittés pour entrer comme première sous-maîtresse dans un pensionnat. Cela me fait de la peine, car c'était une excellente personne. Mais c'était aussi ma *onzième* institutrice... et dame ! quand on change si souvent, on se fait vite au changement !...

Onze institutrices... tuées sous moi, comme dit Henry en plaisantant, onze !... c'est effrayant !...

Quand je réunis mes souvenirs, il me semble les revoir toutes, ainsi qu'une longue file d'ombres maigres ou grasses, marchant à la queue leu leu sur un nuage, comme dans les

allégories.... J'en revois trois ou quatre surtout, de vrais *types* ! (C'est l'expression favorite du jeune d'Esparres, qui vient d'entrer brillamment à Saint-Cyr.)

D'abord mademoiselle Garrigat. Elle louchait et elle était exaltée. Lamartine! Byron! les lacs! les montagnes! les solitudes! Quand nous étions à la campagne, elle sortait parfois avant le jour pour voir le lever du soleil. Elle revenait dans ma chambre, toute rouge, essoufflée, transpirante, avec un voile bleu qui lui collait sur la peau et déteignait affreusement.

Puis mademoiselle Duponceau, grande, maigre, sèche, désagréable, solennelle : « Madame votre mère... Ce sont les idées de madame votre mère... Nous devons nous incliner devant les idées de madame votre mère!... » Telles étaient ses façons de me parler quand maman l'avait quelque peu rabrouée. Elle se nommait Lélia et avait six sœurs, toutes dans l'enseignement. Elle avait aussi un petit chien qui s'appelait *Tra la la*. Elle l'avait laissé à la garde de ses parents, bien entendu ; mais elle ne pensait qu'à lui. *Tra la la* était sa seule préoccupation ; son amour unique. Ce qu'elle m'a souvent parlé de *Tra la la!*

Et mademoiselle de la Grandière!... Assez distinguée mais fort laide, elle se croyait belle et irrésistible. Sa chambre était pleine de pots de

pommade, de pâtes pour les mains, de laits onctueux pour le visage. Tous ses appointements y passaient. Elle avait vécu quelques années en Italie et parlait avec enthousiasme de cette *terre de beauté*. Elle trouvait malséant qu'on ne se décolletât pas pour le dîner, à la campagne, et elle me parlait toujours d'un certain corsage *à la diable*, rouge et noir, une merveille! Hélas! elle n'a pas eu l'occasion de le mettre, son corsage à la diable. Maman, l'ayant trouvée un peu trop évaporée, ne tarda pas à lui rendre toute liberté de retourner dans l'*Italia bella*...

Une autre encore, mademoiselle Lhotelain. Elle n'avait pas été en Italie, elle, mais en Russie, et ce n'étaient que princes, ducs, archiducs, grands-ducs, palais d'hiver et d'été, chasses à l'ours, caviars, samowars, etc., etc. Bonne personne d'ailleurs, grasse, lymphatique, une chair d'ortolan. Prise à l'essai, elle attendait toujours le moment de son installation définitive pour défaire sa malle. Jusque-là, afin de n'y rien changer, elle y prenait ses effets avec un long crochet à bottines (je le vois encore). Au bout de quelques jours l'intérieur de sa malle avait l'air d'une salade... russe. Elle redoutait les mauvaises odeurs et faisait brûler dans sa chambre des pastilles du sérail. J'adorais ce parfum-là; mais par paresse, pour éviter quelques leçons, je faisais croire à

maman qu'il m'incommodait... Pauvre mademoiselle Lhotelain!... L'*essai* ne lui a pas été favorable!... Elle est repartie sans avoir défait sa malle!...

. . . .

Mais aussitôt après cette expansion de gaieté moqueuse, les doléances sur la difficulté à rédiger le petit journal reprenaient de plus belle. De temps en temps seulement, tous les mois, tous les deux mois même, quelques mots rapides, écrits d'un main hâtive, quand on n'avait rien de mieux à faire, cela se sentait bien. Le troisième petit cahier finissait brusquement vers les dix-huit ans, au milieu du récit d'une promenade. La page suivante avait été déchirée... Et puis rien, plus rien. Un temps très long avait dû se passer avant qu'on ait commencé le dernier cahier, le joli cahier en cuir de Russie, à fermoir d'argent. Oh! il devait être intéressant, celui-là, plus intéressant que les autres. Robert n'en connaissait pas une ligne. Un jour qu'il avait voulu le lire, Jeannine lui avait dit vivement :

— Oh! non!... pas devant moi!

— Pourquoi?

— Parce qu'on y parle de toi... Ça me gênerait... tu comprends...

Comme il insistait :

— Oh !... tu pourras le lire à toi tout seul... quand tu voudras...

Et elle lui avait enseigné le moyen d'ouvrir le petit cahier grâce à un ingénieux ressort.

Robert se souvint de la permission donnée, fit jouer le mécanisme, se mit à lire avec un intérêt plus vif que jamais.

Et, pendant ce temps, la nuit s'avançait toujours; la bougie était à demi consumée, et, dehors, sur la place Malesherbes, le bruit sourd des voitures, glissant sur le pavé de bois, se faisait de plus en plus rare....

VI

3 février.

Oui! je reprends mon petit journal. Pourquoi?... Je ne sais trop. Ou plutôt si, je sais bien... Mais je n'ose me l'avouer à moi-même. Soyez franche, Jeanninette, et confiez à cette page blanche le secret de votre cœur.

Oh! de mon cœur!... c'est beaucoup dire! Je le trouve gentil, très gentil même, pas davantage. Physiquement, il n'a rien d'extraordinaire. Il est distingué, voilà tout. Pour un homme, ça suffit. Au moral... dame! au moral, je ne le connais pas encore. Je l'ai vu il y a trois jours pour la première fois, au concert Lamoureux. Maintenant, c'est souvent là qu'ont lieu les entrevues. Du temps de maman, c'était à l'Opéra-Comique. Tout change!...

Pour en revenir à M. Robert Davril, — ce serait un joli nom, madame Davril ! — en toute sincérité, il m'a été plutôt sympathique. Mais de là à dire oui, s'il demande ma main!... Car il la demandera, ma main, et il ne tardera pas, j'en suis sûre, rien qu'à la façon dont il m'a regardée. Que devrai-je répondre alors ? Est-ce effrayant le mariage ! Toute la vie donnée à un homme que l'on connaît à peine!... J'ai froid rien qu'en y pensant.

6 février.

Je ne me trompais pas ! Ce matin, maman est entrée dans ma chambre avec un air mystérieux que je lui connais bien. J'ai compris tout de suite. M. Davril a fait sa demande. Il n'a pas été long! trois jours après m'avoir vue !

— Qu'en penses-tu ? m'a dit maman.

Je lui ai répondu que je demandais à réfléchir.

Alors, elle m'a entamé l'éloge du postulant. Toutes les qualités, bien entendu. Les renseignements pris par papa sont excellents. C'est affreux, ce mot de «renseignements » ! On dirait qu'il s'agit d'un domestique. Pourtant, maman n'a pas été sans me laisser entendre, avec tous les ménagements que l'on doit à une jeune fille, que ce monsieur avait eu une jeunesse un peu...orageuse. Je dois à la vérité d'avouer que cela ne m'a pas autrement effrayée.

Papa est venu un moment après. Il m'a répété, en termes solennels, ce que m'avait dit maman. Et il a fini ainsi :

— Nous ne voulons t'influencer en rien, mon enfant. Le mariage est une chose si grave, etc... Ce sera assurément un grand chagrin pour nous de nous séparer de toi... etc... Mais ce jeune homme me semble très apte...(il aime les expressions choisies, papa!) très apte à faire ton bonheur.

J'ai demandé une seconde fois à réfléchir. Il a été entendu que j'aurais l'air de ne rien savoir, que lui aurait l'air de croire que ne sais rien, et qu'on ferait naître les occasions pour que je puisse *l'étudier* à loisir.

Ouvre donc l'œil, ma fille! Et songe qu'il y va de ta vie, de toute ta vie!

. . . .

Robert devint plus attentif encore. Cette lecture le passionnait. Cependant, il ne tarda guère à faire la grimace...

10 février.

Décidément non ! Il a un petit air fat qui me déplaît. Et puis, est-il si intelligent qu'on veut bien le dire? Hier soir, à l'Opéra, il est venu

dans notre loge, par hasard, bien entendu. Il a salué, il s'est assis, et c'est à peine s'il a desserré les dents. Et avec cela il me regardait, me regardait! C'est de la bêtise, cela! Et un mari bête, jamais!

. . . .

Mais le lendemain :

11 février.

Non! ce n'était pas de la bêtise, mais de la timidité. Il paraît que je *l'impressionne* beaucoup. Quant au petit air fat, une légère myopie en est la cause. C'est du moins ce que vient de m'affirmer madame d'Esparres, qui s'occupe du mariage. Quand elle m'a dit cela, je l'ai crue tout de suite, et j'ai été heureuse de la croire. Comme je le disais bien franchement à maman, elle a souri de son bon sourire :

— C'est que tu l'aimes! a-t-elle dit.

— Moi!... moi!...

Et j'ai voulu répondre, et je n'ai pas pu.

Maman aurait-elle raison?

. . . .

1er mars.

Madame Davril! je serai madame Davril!... Et je l'aime! et je suis heureuse! et je voudrais embrasser tout le monde! et maman pleure! et papa

a l'air plus grave que jamais! et mes deux frères aussi! et ma belle-sœur parle déjà de la robe qu'elle se fera faire pour la cérémonie! Tout est décidé, enfin, même le jour du mariage, qui est fixé au 18 mai! Que de choses, mon Dieu! que de choses!... J'ai quelquefois envie de me pincer pour être sûre que c'est bien moi qui écris, qui parle, qui agis, qui rêve... Car je rêve beaucoup... et c'est toujours *lui*, naturellement, qui tient la plus grande place dans mes rêves.

Il a été si gentil, si tendre, l'autre jour, quand... quand je lui ai dit que je voulais bien être sa femme! Il nous avait rencontrées, maman et moi (comme par hasard, toujours), dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, vers trois heures. A cette heure-là, l'avenue est encore peu fréquentée. Quelques rares promeneurs, des gens âgés, des bébés, des pauvres et l'inévitable monsieur à barbe blanche qui vend des petits chiens microscopiques, molosses de l'avenir. Il faisait un joli temps couvert, très doux, ce que nos paysans appellent un temps de demoiselles. (Entre parenthèses, je n'ai jamais très bien compris pourquoi.) L'arc de triomphe de l'Étoile s'élevait majestueux sur un fond de nuages gris de fer, tout à fait la nuance d'une robe que j'ai eue il y a deux ans.

Nous nous promenions depuis un quart d'heure,

quand il est arrivé. Je l'ai vu venir de très loin. Lui, à cause de sa myopie (oh! une myopie de rien du tout!) ne nous voyait pas. Il marchait d'un pas pressé, la tête en avant, regardant toujours en face de lui, nous cherchant des yeux. Je le voyais grossir, grossir, à mesure qu'il se rapprochait... Il a vraiment une jolie tournure... Tout à coup, il nous a aperçues. Il a eu un arrêt brusque, puis a pris l'allure d'un monsieur qui se promène tranquillement, sans penser à rien... Ce que ça m'amusait, tout son petit manège! Enfin il nous a abordées; et après les salamalecs d'usage, il nous a demandé la permission de se promener avec nous.

Nous voici donc tous les trois de front, maman à droite, lui à gauche, moi au milieu. Je ne sais comment cela s'est fait, mais, au bout de quelques pas, maman était distancée d'une ou deux longueurs. Elle le faisait exprès, cette bonne mère, pour nous laisser causer. Mais notre conversation était d'un banal! Tout à coup, vers le milieu de l'allée, voilà qu'une petite fille — une blondinette de cinq ans — entraînée d'un fol élan à la poursuite de son cerceau, s'étale tout de son long devant notre nez. D'un même mouvement, nous nous précipitons, lui et moi, et nous relevons la fillette qui, heureusement, n'avait aucun mal. Elle se met à rire comme une folle; nous

nous mettons à rire aussi. Rien de drôle comme une chute, quand ce n'est pas terrible!

Est-ce l'émotion de voir tomber l'enfant, émotion suivie immédiatement de la joie de la sentir saine et sauve? Je ne sais. Toujours est-il qu'à partir de ce moment la glace s'est rompue entre nous. D'un coup, nous sommes sortis du domaine des banalités. Un rapprochement s'était fait, inconscient et rapide.... Pour moi, — comment dirai-je? — il m'a semblé « voir son âme » pour la première fois....

— Pauvre petite! fit-il simplement. Elle aurait pu se blesser!

Sa voix tremblait. Je ne répondis rien. Mon cœur battait fort, fort, et j'avais la gorge serrée...

Je compris qu'il allait prendre une résolution, me parler... Il hésita encore une minute, qui me parut un siècle, puis d'une voix tremblante :

— Mademoiselle Jeannine, je vous aime de tout mon cœur. Si vous m'aimez un peu aussi, voulez-vous être ma femme?

Il me fut impossible d'articuler une parole. Je lui tendis simplement la main. Il me la serra et me dit à voix basse :

— Merci!

Alors, il me sembla que tout tourbillonnait autour de moi, l'avenue, les arbres, les voitures, les passants, et que l'Arc de triomphe montait,

montait dans le ciel. Il me prit une envie de pleurer que je pus contenir, heureusement; mais, comme maman arrivait près de moi :

— Maman, lui dis-je en l'embrassant sans me soucier d'être regardée, maman !

Il a eu la délicatesse de comprendre mon émotion. Il n'a rien dit de plus, nous a fait remonter en voiture et nous a saluées.

A peine dans le coupé, je suis tombée en sanglottant dans les bras de maman, qui s'est mise à pleurer aussi à son tour, tout en me grondant de le faire... Est-ce drôle de pleurer ainsi quand on est heureuse... oh! oui! bien heureuse!

. . . .

Les yeux de Robert se brouillèrent... Il se rappelait tous les détails de cette journée, il croyait la revivre, passer de nouveau par les émotions ressenties ... Oh ! chère, chère petite femme !... Comme il avait été troublé lui aussi ce jour-là, et comme il était rentré chez lui, tout frissonnant, à la fois heureux et soucieux de la résolution prise, d'une résolution qui allait changer sa vie ! Et comme le reste de la journée lui avait paru long! Et avec quelle joie, le soir, n'avait-il pas retrouvé Jeannine

chez madame d'Esparres, à une soirée musicale! Il ne l'avait guère écoutée, la musique!... Il avait attendue impatiemment l'arrivée de la jeune fille. Et dès qu'il l'avait aperçue à l'autre bout du salon, charmante, un peu pâlie, comme il l'avait regardée, aimée!... Chère, chère petite femme!

Dans le petit cahier, les pages se succédaient, et Robert lisait toujours, délicieusement ému. Quelle place il avait prise tout d'un coup dans cette âme de jeune fille! Quelle révolution il y avait faite! Quel trouble il y avait jeté! C'était toujours de lui qu'il s'agissait dans ces lignes rapides, tracées d'une main fiévreuse... Oh! le temps était passé, maintenant, où on se creusait la tête pour remplir les pages blanches, où les « sujets » manquaient.

. . . .

. . . .

M'aime-t-il autant que je l'aime?... Il m'a semblé qu'hier au soir il était un peu triste. Pourquoi? Ai-je fait ou dit quelque chose qui l'ait pu contrarier?...

. . . .

Nous avons les mêmes goûts, quel bonheur!...

. . . .

J'ai essayé aujourd'hui ma robe de mariée. Ça me rappelle ma première communion. C'est la deuxième *blancheur* de ma vie... Je voudrais bien qu'il puisse voir ma robe avant le grand jour. Si elle allait ne pas lui plaire!...

. . . .

Nous avons été aujourd'hui au Palais-Royal pour les bijoux. Il me donne un magnifique collier de perles. J'en suis bien contente; mais contente seulement. Mon bonheur n'est pas là!...

. . . .

Le grand jour approche. Je me réveille presque toutes les nuits en sursaut, dans le même rêve; l'église, la bénédiction, la marche nuptiale de Mendelssohn que j'ai jouée si souvent, et que j'ai entendue tant de fois au mariage des autres!... Elle va donc servir pour moi cette fois-ci!...

. . . .

Je détestais madame d'Esparres. Cette marieuse enragée m'exaspérait. Maintenant je l'adore! C'est elle qui m'a fait connaître Robert. Dire que, sans elle, jamais peut-être... Oh! non! ce n'est pas possible cela! Nous nous serions forcément rencontrés, et nous n'aurions pas pu nous rencontrer sans nous marier... Qui sait, pourtant?...

En tout cas, ce que je sais bien, moi, c'est que je n'en aurais jamais épousé un autre!...

17 mai!... La veille du mariage à l'église. Quelques lignes seulement; mais quel fut le trouble de Robert en les lisant!

17 mai, soir.

Aujourd'hui, à deux heures, mariage à la mairie. Je suis sa femme devant la loi; demain, ce sera devant Dieu.

Pour la dernière fois, je vais dormir dans ma chambre de jeune fille, ma petite chambre où j'ai vécu pendant si longtemps.

Il me semble que je pars pour un long voyage, un voyage qui n'aura pas de retour. Ah! si c'était avec tout autre que lui, comme j'aurais peur! Mais avec lui, j'ai confiance. Je suis bien sûre d'être aimée, profondément aimée. Mais moi, bien que je le chérisse de toutes mes forces, l'aimerai-je assez? Serai-je capable de le rendre heureux comme il mérite de l'être?

O mon Dieu! vous êtes témoin que, depuis que je l'aime, toutes mes pensées ont été à lui et pour lui! Faites que j'aie assez d'amour en moi pour qu'il ne regrette jamais de m'avoir prise pour femme!

Et toi, adieu, mon cher petit journal. Tu as été mon confident pendant de longues années. Tu ne me servirais plus à rien maintenant. A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus *moi*, mais *nous*. Adieu, adieu. . . . .

. . . .

. . . .

VII

Pieusement, tendrement, Robert ferma le petit cahier et y posa ses lèvres ; puis, comme au sortir d'un rêve, il regarda autour de lui. La bougie à demi éteinte se mourait ; et, à travers les lames des persiennes, de minces rayons glissaient, s'allongeant dans la pièce sombre. Quelle heure était-il donc ? Il se leva et alla à la pendule. Quatre heures et demie du matin ! Était-ce possible? Il se vit dans la glace, en tenue de soirée, tel qu'il était au moment de se rendre chez Eva Simpson... Eva Simpson ! Que cela était loin, maintenant !

Il ouvrit la croisée, écarta les persiennes.

Une bouffée d'air frais le frappa au visage. Il s'accouda au bord de la fenêtre situé au rez-de-chaussée et très voisine du sol. Il faisait déjà presque grand jour. Sur la place Malesherbes, cinq ou six balayeurs occupés à leur besogne matinale; dans les arbres du square, une nuée d'oiseaux qui piailiaient. Un frais rayon de soleil venait caresser la statue d'Alexandre Dumas, dont la large figure avait l'air de s'éveiller et de sourire. De temps en temps une voiture de laitier passait, rapide, avec un claquement sonore de fouet et un tintement de grelots. Par le ciel, d'un bleu pâle, couraient de fins nuages blancs.

Robert était là depuis quelques minutes à peine, quand, débouchant du boulevard Malesherbes, une victoria de place, une de ces voitures invraisemblables de rouleurs de nuit, se dirigea en trottinant vers la rue Montchanin. Un homme était dedans, le paletot relevé jusqu'aux oreilles, un gibus déformé sur le crâne, un cigare éteint aux lèvres. Très maigre, très pâle, comme vidé, il faisait l'effet d'un squelette allongé, en des nippes flasques, sur les

coussins de la voiture. A moitié endormi, il laissait aller sa tête de droite et de gauche, et ses longs favoris blanchâtres balayaient le drap du vêtement. Robert l'eut vite reconnu. C'était Chavannes, son voisin, qui revenait de la petite fête.

Au moment où le fiacre passa sous la fenêtre, un cahot secoua la torpeur de Chavannes. Relevant ses yeux troubles, il aperçut Robert. Un sourire usé contracta sa bouche, et, le saluant de la main :

— Bonjour, cher, bonjour !...

— Eh bien? interrogea Robert.

— Gentil... bien amusé... petites femmes... avez eu tort de manquer ça... faudra venir une autre fois... vous dis...

La voiture tourna cahin-caha, et disparut. Le regard de Robert resta fixé sur l'angle du mur derrière lequel s'était évanouie cette vision macabre, ce spectre vivant de l'inconduite sénile, traîné dans un véhicule grotesque et délabré...

Et il songea que s'il avait été chez Eva Simpson, comme il y était décidé voilà quelques

heures à peine, il serait sans doute revenu en cet instant avec Chavannes, qui l'aurait déposé là, devant sa porte, pour continuer seul sa route; il serait revenu lassé, écœuré, la bouche amère, l'esprit bourdonnant des inepties entendues; car, pour être franc, c'est là le résultat le plus sûr des petites fêtes de ce genre. Il n'avait qu'à faire appel à ses souvenirs pour en être convaincu...

Sans doute, comme disait prosaïquement Brécourt, ce n'eût pas été « un bien grand crime ». Une ancienne maîtresse revue, une fantaisie d'un moment, un caprice passager, tout cela au fond n'a pas de conséquences graves. Mais rentrant, fût-ce pour un instant, dans ce monde facile qu'il avait quitté, qui sait si, peu à peu, il n'y aurait pas repris pied? Il se sentait si faible, si facile à entraîner! Avec les compromis de la vie parisienne, on s'accoutume vite à un état de choses irrégulier que la déviation inconsciente et commode du sens moral fait considérer comme légitime. Et alors, insensiblement, en vieillissant, on devient un Chavannes, avec plus de tenue, peut-être,

mais au fond aussi dégradé, aussi méprisable...

Et toujours accoudé à la fenêtre, aspirant délicieusement l'air du matin, Robert évoquait, par antithèse, la suave figure qui avait grandi, qui s'était formée dans son esprit à la lecture des petits cahiers. Il voyait Jeannine tour à tour enfant, fillette, jeune fille; tour à tour gaie, naïve, mélancolique, indifférente, puis soudain amoureuse... et amoureuse de lui. C'était lui qui, le premier, avait fait battre ce cœur insensible jusque-là; lui qui avait réveillé cette âme ensommeillée. La comparaison du passé de Jeannine avec le sien s'imposait à Robert plus nettement que jamais. D'un côté, l'indépendance absolue, toutes les libertés permises, tous les désirs satisfaits, toutes les illusions effeuillées, sinon flétries; de l'autre, toutes les réserves, toutes les naïvetés, toutes les pudeurs, et dès que l'étincelle de l'amour a jailli, tous les dévouements, tous les enthousiasmes.

Et, par un dangereux retour à la vie d'autrefois qu'il a cru un moment regretter, il risquerait de blesser, de s'aliéner à jamais, peut-

être, cette femme, cette enfant qui est venue à lui la main tendue, le cœur plein, et s'est donnée simplement, loyalement, avec cette sublime et unique préoccupation de le rendre heureux ? Ce serait indigne d'un honnête homme, d'un bon mari... Un bon mari ! Ces mots lui sonnaient ridiculement à l'oreille hier au soir. Et pourquoi?... Raison de plus pour l'être, bon mari, si l'espèce en est rare. Ce sera original, au moins !... Et par bon mari, ne pas entendre un benêt, un imbécile ! Mais un brave garçon qui reste fidèle à un engagement d'honneur, ou qui tout au moins — car la perfection n'est pas de ce monde — ne recherche jamais l'occasion d'y manquer...

. . . .

— Tu vas prendre froid, fit une petite voix à l'oreille de Robert, et en même temps une main se posait doucement sur son épaule.

Jeannine était là, vêtue d'un peignoir de nuit, les pieds nus en des mules de soie, les cheveux épars, toute rose, les lèvres entr'ouvertes, le visage illuminé par ses yeux francs et doux. Elle était adorable ainsi. C'était la

jeune femme, la jeune mère dans toute sa grâce et sa savoureuse fraîcheur.

Robert fit un mouvement pour lui saisir la taille et mettre un baiser sur le cou élégant et ferme que cachaient mal les plis du peignoir : mais il eut une sorte de honte, se trouva gêné de sa tenue invraisemblable à pareille heure, de sa cravate blanche, de son frac noir...

Jeannine comprit et, malicieusement :

— Tu t'es bien amusé chez les Cermoise, pour être rentré si tard ?

— Mais... mais je n'y ai pas été, chez les Cermoise. Je n'ai pas bougé d'ici... J'ai lu, toute la nuit...

— Lu?... Vraiment?... toute la nuit?...

Puis, après un silence, lui prenant les deux mains et le regardant au fond des yeux :

— Ils sont donc bien intéressants, dis, mes petits cahiers?

— Comment?... tu sais?...

— Oui, je n'ai pas dormi non plus, moi, va! Je suis venue trois ou quatre fois, sur la pointe du pied, te regarder par la porte restée entr'ouverte...

— Et tu n'es pas entrée?

— Je n'ai pas voulu interrompre ta lecture... Est-ce que j'ai eu tort?

Pour toute réponse, Robert l'attira vers lui et lui donna un long baiser dans lequel il mit toute son âme.

CALINETTE

Dix à douze ans, pâle, chétive, avec des yeux vifs, — une fleur étiolée de Paris, — elle aidait sa grand'mère à vendre de menus articles de fumeur gare Saint-Lazare, dans la salle des premières, à côté de la boutique des journaux.

Je l'avais souvent remarquée, l'été dernier; plus d'une fois même, avant le départ du train, j'avais fait un bout de causette avec les deux femmes. J'avais appris qu'elles étaient pauvres, très pauvres; que l'enfant, orpheline de bonne heure, avait été élevée par la vieille, qui l'adorait. Je savais aussi qu'on

l'appelait Câlinette, — un nom doux comme elle, fait de grâces et de caresses.

L'autre jour, étant de villégiature, je passai par la salle d'attente. J'aperçus la grand'-maman seule, tout de noir vêtue...

— Ah ! monsieur, me dit-elle, quelle triste histoire! Une seule chose m'étonne, c'est d'être encore de ce monde pour vous la raconter! Pauvre chère petite! Si bonne ! si douce ! Un vrai rayon du bon Dieu!...

Ému et intéressé, je laissai partir le train sans moi et j'écoutai la vieille femme.

— ... C'est au mois de juillet que nous vous avons vu l'année dernière, n'est-ce pas, monsieur? Et vous n'êtes pas revenu depuis. Ça lui a pris vers ce moment-là. Oh ! mais tout doucement, sans qu'on s'en aperçoive, presque. Elle pâlissait, elle maigrissait, elle était triste et ne mangeait plus. Je m'inquiétais.

Elle n'avait jamais été bien robuste. Ma pauvre fille est morte en la mettant au monde et n'était guère solide elle-même. Des nerfs, une imagination.... Elle ne vivait que par la tête. Rien d'étonnant que Câlinette ait tenu

d'elle. Mais enfin, jusqu'alors, avec des soins, beaucoup de soins, elle allait tout de même et j'espérais qu'elle finirait bien sa croissance, lorsque cette maladie l'a prise.

Il faut vous dire, monsieur, que nous habitons tout près d'ici, rue du Rocher, une petite chambre au cinquième. Cette chambre, cette boutique ; cette boutique, cette chambre, toute notre vie se passait là. De temps en temps seulement, une heure de liberté, un tour au parc Monceau ou sur les boulevards.

Dans la maison voisine habite le docteur Millot. Vous le connaissez sans doute. C'est une des célébrités de Paris.

Comme je voyais ma petite-fille de jour en jour plus souffreteuse, j'avais bien envie de le consulter, mais je n'osais pas. Un si grand médecin pour de pauvres gens comme nous !

Comment cela se fit, je n'en sais rien. Quelque indiscrétion de voisine, sans doute. Un matin, de bonne heure, nous étions prêtes à sortir pour venir ici, à notre boutique, quand soudain la porte s'ouvre et le docteur Millot apparaît, net comme un sou, avec sa bonne figure

souriante, sa barbe et ses cheveux blancs.

— Eh bien, madame? Il paraît qu'elle ne va pas, cette petite. Voyons un peu ça, voulez-vous?

Si je voulais! Il me semblait que rien qu'en la touchant il l'aurait guérie!

Il la retourna dans tous les sens, l'écouta dans le dos, dans la poitrine, aussi attentif, aussi peu soucieux de son temps que si ç'avait été une princesse.

— Rien de sérieux, dit-il. De la faiblesse seulement. Il faut fortifier cette petite nature-là.

Et il lui ordonna du fer, du quinquina, de la viande saignante.

Quand il a été sur le point de partir, j'ai voulu lui payer sa visite, vous comprenez. Ah! bien! oui!... Impossible! Un cœur d'or, voyez-vous! Dites-le bien à tout le monde.

Câlinette suivit le régime. Elle s'en trouva mieux, mais pas beaucoup. Elle était toujours triste; elle restait des heures entières là, sur cette chaise, sans presque dire un mot, à regarder le va-et-vient des voyageurs et les dé-

parts continuels des trains. On aurait dit que sa pensée s'échappait en dehors d'elle et s'envolait loin, bien loin, tout le long des rails, à la suite des wagons.

Trois semaines se passèrent. On était au milieu d'août. Un matin, le bon docteur revint.

— Eh bien? dit-il simplement en posant son chapeau sur la commode.

Je lui appris ce qu'il en était, sa tristesse continuelle, ses éternelles rêveries.

— Elle a quelque fantaisie, quelque imagination, cette enfant. Voyons, petite, conte-moi ça!

Il prit doucement Càlinette sur ses genoux, comme un vrai papa.

— Non! non! je n'ai rien, monsieur le docteur; rien, rien!

— Pas le moindre petit désir?

Elle rougit un peu.

— Tu vois bien, fit le docteur.

— A quoi bon, puisque ça ne se peut pas?

— C'est donc bien difficile? Dis toujours, nous verrons après.

— Eh bien... je voudrais... je désirerais...

Est-ce qu'ils vont bien loin, tous ces voyageurs qui prennent des trains à la gare?

— Cela dépend... Il y en a qui s'arrêtent aux premières stations, dans la banlieue.

— C'est joli, la banlieue?

— Pas trop!

— Et plus loin?

— Plus loin?... C'est mieux. Il y a des champs, des forêts, des rivières... la grande campagne, enfin!

— Et plus loin?... toujours plus loin?... sans s'arrêter?

— Sans s'arrêter?... Mais alors, on arriverait à la mer!

— A la mer!

Elle s'était presque levée, les mains jointes, comme en extase.

— Nous y voilà! fit le docteur en riant. La mer, elle veut voir la mer, la petite curieuse!

Elle rougissait, elle balbutiait.

— Est-ce vrai, Câlinette? lui ai-je demandé.

Elle se mit à fondre en larmes:

— Qu'est-ce que ça fait, mémé (c'est ainsi qu'elle m'appelait toujours), qu'est-ce que

ça fait, puisque nous ne pouvons pas ?...

— Et pourquoi ça ? demanda le docteur. Je vais aller trouver le chef de gare, le directeur de la compagnie, qui sais-je enfin, moi ? J'obtiendrai un congé d'un mois pour vous deux, un parcours gratuit. Et, quant au reste, vous me permettrez bien, madame... Oh ! ne vous fâchez pas ! Ce n'est qu'un prêt... Vous me rembourserez plus tard. Elle veut voir la mer, cette enfant ! Parbleu ! Elle a bien raison ! Allez vous y reposer un mois, tout un bon mois... au grand air... Vous verrez quelle mine, quand vous reviendrez !

Et, avant que j'aie pu l'en empêcher, il mit deux billets de cent francs sur la table et sortit en refermant vivement la porte, comme un voleur.

Ces gens-là, voyez-vous, on se ferait couper un bras pour eux, et avec plaisir !

Deux heures après, nous avions notre permission, notre parcours, et il fut décidé que nous partirions dès le lendemain.

Cette nuit-là, Câlinette ne dormit guère. Elle bavarda tout le temps.

— Vois-tu, mémé, me disait-elle avec sa voix câline, tandis que je tenais ses petites mains un peu chaudes, tu ne peux te figurer combien je suis heureuse!... Je ne te l'avais pas dit, mais voilà longtemps que je meurs d'envie de quitter Paris... C'est ce qui me rendait malade, bien sûr! Ces rues, ce bruit, ces grandes maisons, ça finissait par m'étouffer. Pense donc! je n'ai rien connu d'autre depuis que je suis au monde... Le croirais-tu, grand'-mère? Chaque fois que je voyais partir un train, à la gare, j'avais le cœur gros. Ceux pour Trouville, surtout, qui étaient pleins de petites filles avec des chapeaux de marins et des grands filets pour pêcher les poissons!... Et le dimanche soir, quand on voyait revenir les messieurs et les dames, avec de grosses bottes de lilas... comme ça sentait bon! Tu te souviens bien, dis?... Et quand je regardais ces rails, ces longs rails, brillants comme de grands serpents d'acier, que nous avons toujours sous les yeux, de l'autre côté du vitrage, à croire qu'on les toucherait de la main, je me demandais souvent: « Où ça mène-t-il?... Comme ça doit aller

loin!... Et c'est si près de moi! » Et il me prenait comme une folie... Je me retenais pour ne pas le suivre, ce grand chemin qui m'attirait... pour ne pas aller toujours, jusqu'au bout, jusqu'à la mer... Nous allons la voir, la mer... Ça te fait plaisir à toi aussi, n'est-ce pas, mémé? Tu n'as jamais quitté non plus Paris, et voilà joliment longtemps que tu y es!

Elle rit, elle parla presque toute la nuit; au petit jour, elle s'endormit la tête sur ma main. Je restai longtemps sans bouger, de peur de la réveiller, et, du fond de mon cœur, je priai Dieu de bénir notre voyage.

Le lendemain, vers midi, nous partions pour Yport, un coin que vous connaissez peut-être, entre Fécamp et Etretat.

Quelle joie, monsieur, quelle joie, dès qu'elle a été dans le wagon! Les yeux collés à la vitre, elle ne cessait de regarder au dehors. A chaque instant, c'était un nouveau cri d'admiration :

— Regarde, mémé, cette belle rivière, et cette grande forêt... et cette prairie toute jaune,

avec des fleurs rouges dedans... c'est du blé ou de l'avoine... mais pour sûr, les fleurs, ce sont des coquelicots... et comme c'est grand... comme c'est beau... et il y en a toujours... C'est égal, tout cela, ce n'est pas encore la mer. C'est elle que je veux voir surtout... Est-ce que nous y serons bientôt?... Oh! mémé! Est-ce possible! Tu ne m'écoutes pas... tu ne regardes rien... tu dors!

C'est vrai, je sommeillais un peu. J'étais lasse de ma nuit... Et puis, que voulez-vous, ça me laissait froide, tout ça... des arbres, de l'eau, des prairies... toujours la même chose, après tout... j'aime mieux les squares... c'est moins grand, mais plus joli. Mais ça lui faisait plaisir, à la petite, c'était tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas?

Après un trajet en diligence à travers de grandes campagnes, nous sommes arrivées à Yport. La nuit était déjà tombée, il faisait tout à fait noir, impossible de voir la mer. Elle était basse, comme ils disent. On n'entendait qu'un bruit lointain, comme un grand souffle régulier.

Il fallut se coucher et attendre le lendemain. Câlinette en aurait presque pleuré. Mauvaise nuit encore. Elle était toujours agitée, nerveuse, comme à l'approche d'un événement extraordinaire.

A peine faisait-il jour qu'elle m'entraîna sur la plage. Dès qu'elle aperçut la mer, elle fit : « Ah! » et demeura immobile à sa place, comme figée. Puis, un moment après, sans dire un mot, elle porta la main à ses yeux : elle pleurait.

Quelle imagination, monsieur!... Sa mère tout entière ! Moi, je trouvais ça beau, si l'on veut, mais pas aussi grand que je me le figurais. Immensité ! immensité ! c'est bientôt dit! Ce n'est pas une immensité, puisqu'on en voit le bout!

Nous sommes restées là toute la matinée, assises sur de gros cailloux ronds, contemplant cette étendue d'eau verte avec des bateaux dessus. Quand il fallut rentrer pour déjeuner, Câlinette se fâcha presque. Je fus étonnée de la voir ainsi, elle si douce toujours! Elle était comme transformée ; ses yeux bril-

laient, ses joues pâles s'étaient colorées, on aurait dit qu'elle était comme fascinée par la mer, elle ne pouvait s'en arracher, elle lui parlait comme à une personne vivante.

— Comme tu es belle !... Comme je t'aime!... Comme je t'aime !

Et elle lui envoyait des baisers.

Je commençais à m'inquiéter. Ce n'était pas naturel, cette exaltation-là.

Dans l'après-midi, nous avons été sur les falaises. D'en haut, la mer paraît un peu plus grande, mais on en aperçoit toujours la fin. Câlinette me força à rester là jusqu'au moment où le soleil se coucha. Un véritable incendie au lointain. Ça m'a rappelé celui de la Villette, il y a dix ans.

Il commençait à faire très frais. Un grand vent s'élevait. Il était temps de rentrer.

— Mémé ! encore un instant... Un tout petit instant ! Que je la voie encore !

Et elle répétait toujours, en envoyant des baisers à la mer :

— Ah ! que je t'aime! Ah! comme tu es belle!...

Que vous dirai-je? J'avais peur. Je commençais à m'en défier, de cette mer sombre, dont les vagues se soulevaient comme autant de poitrines humaines. Devant elle, ma Câlinette était si peu de chose! Je la vois encore, assise au bord de la falaise, près d'un champ, avec sa petite robe grise, le menton dans la main, les cheveux ébouriffés, regardant la mer, toujours la mer...

— Allons, rentrons! Je le veux!

Elle se leva avec un soupir. Nous avons repris le chemin du village qu'on apercevait avec ses toits d'ardoises, comme allongé entre les deux hautes falaises.

Tout le temps de la descente, Câlinette ne cessait de regarder au lointain. Elle était absorbée, elle me parlait à peine... Je n'étais plus rien pour elle. J'en devenais jalouse à la fin, moi, de ce maudit Océan... Il me semblait qu'il voulait me prendre mon enfant... qu'une lutte terrible s'engageait entre lui et moi.

Elle dîna sans appétit et se coucha avec un peu de fièvre. Elle avait pris froid sans doute. Je

lui fis une tasse de tisane et la couvris bien chaudement dans son petit lit, à côté du mien.

Je n'en pouvais plus, comme vous pensez. Je dormais depuis je ne sais combien de temps, quand un sentiment de froid me réveilla. J'ouvris les yeux. Mon premier regard fut pour Câlinette. Le lit était vide! Je me redresse vivement et qu'est-ce que je vois? Ma petite-fille, en chemisette de nuit, les pieds nus, appuyée à la fenêtre ouverte, regardant la mer, encore, toujours!

— Qu'est-ce que tu fais là? Es-tu folle? Veux-tu bien te recoucher?

Je tente de l'arracher à la fenêtre. Elle s'y cramponne des deux mains :

— Oh! mémé! Regarde!... le voilà! le voilà! Regarde! regarde!

De sa petite main, elle me montrait le soleil qui commençait à s'élever au-dessus des falaises, à droite, semblable à un grand pain à cacheter rouge, faisant une traînée de lumière sur la mer calme.

— Tu vas prendre froid! allons! allons!

Je la recouche de force, et ferme la fenêtre.

Elle me supplie de traîner son lit tout près, afin qu'elle puisse voir encore. Il faut bien lui céder. Est-ce que je ne lui cédais pas toujours ?

J'avais toutes les peines du monde à la retenir dans son lit. Elle rejetait ses couvertures, elle se montait, elle s'exaltait, elle devenait comme folle.

— Le vois-tu, le grand soleil ! Comme il monte ! comme il monte vite ! Il semble qu'il s'élance dans le ciel ! Et comme tout devient rose ! Les falaises, la plage, les bateaux, notre chambre... Tout, tout !

Et toujours ses éternels baisers à la mer.

Soudain, elle s'arrêta.

— J'ai froid, dit-elle.

Une fièvre terrible la prenait. Ça devait arriver après des imprudences pareilles ! Ses mains étaient brûlantes, sa gorge sèche. Elle s'était tue, comme assoupie, les yeux fermés.

Je demandai un médecin. Il vint vers onze heures.

— C'est grave, me dit-il, très grave... Une fluxion de poitrine, probablement....

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Ma Câlinette ! mon enfant !

Elle dormait d'un sommeil agité, avec une respiration sifflante.

Vers quatre heures, elle se réveilla.

— Mémé ! fit-elle.

Je lui pris la main.

Elle appuya un moment ma main contre sa joue, avec sa petite câlinerie ordinaire ; mais bientôt, tournant les yeux vers la fenêtre, et m'abandonnant :

— Est-ce beau ! est-ce grand ! Trop grand même... J'étais mieux dans notre petite chambre là-bas, à Paris... Ah ! comme c'est drôle !... il me semble que je vole... oui ! j'ai des ailes, comme ces grands oiseaux blancs qui tournoient dans la falaise... et je monte... je monte... Ah ! comme je suis haut !... et partout, autour de moi, au-dessous de moi, comme tout est rose... rose... rose...

Elle délira ainsi pendant deux heures. De moi, de sa vieille grand'mère, pas un mot. J'avais la tête perdue.

Le soleil se couchait. Au moment où il

allait disparaître, elle se dressa sur son séant, les yeux démesurément ouverts, les deux bras tendus, comme pour le retenir :

— Non! non! pas encore! laisse-moi voir toujours, toujours!...

Le dernier rayon de soleil s'éteignit.

Câlinette me regarda alors doucement, tendrement, comme autrefois, et m'envoyant comme une caresse du bout de ses lèvres :

— Mémé ! fit-elle.

Puis elle ne bougea plus, les yeux fixes.

C'était fini !

Ah! pourquoi a-t-elle voulu aller là ? pourquoi l'y a-t-on envoyée? Sans doute, il a cru bien faire, ce bon docteur Millot... mais la nature... le grand air, comme il disait... Voyez-vous, ça peut être bon pour les gens riches... mais pour nous autres, qui ne bougeons jamais de notre coin, ça nous surprend trop... et ça nous tue !

Et la pauvre vieille marchande, les yeux gros de larmes, regardait à travers le vitrage ces rails, ces longs rails luisants, qui lui avaient pris sa petite-fille, sa vie.

LE MANUSCRIT

Ce jour-là, quand la petite Julia Deschamps, la charmante jeune première bien connue à Paris, rentra chez elle après sa répétition, elle était absolument décidée à faire un coup de tête.

Son directeur, M. Bergastière, homme peu sévère, mais injuste, venait encore de lui enlever un rôle, une création superbe, sur laquelle elle comptait, et pour la donner à qui? à Lauriane, une artiste de troisième ordre, sans talent, sans « planches », qui n'avait pour elle que son luxe tapageur, ses toilettes et ses succès de jolie femme.

Jolie femme!... Elle l'était aussi elle, Julia, et mieux encore, charmante... Mais voilà! Malgré ses vingt-quatre ans d'âge — dont deux de Conservatoire et cinq de théâtre — elle était restée, elle avait voulu rester honnête fille. Elle avait mis dans sa tête qu'elle ferait exception à la règle, qu'elle ne vivrait que pour son art et par son art, qu'elle se marierait un jour avec quelque brave garçon qui l'aimerait bien, qu'elle aurait des enfants dont elle ne rougirait pas... Un beau et noble rêve, enfin!

Elle avait tout fait pour le réaliser, la vaillante fille. Sans pitié, elle avait repoussé tous les hommages... et Dieu sait s'ils étaient nombreux! Dernièrement encore, le comte Zaroff, jeune Russe aussi séduisant que riche, lui faisait comprendre qu'il l'adorait; que, si elle voulait renoncer au théâtre, il était prêt à faire toutes les folies pour elle... Elle était demeurée inflexible.

Cette fois cependant elle en avait trop, la pauvre enfant, la mesure était comble. Dans la rue, elle n'avait pas voulu pleurer; mais,

dès les premières marches de l'escalier, elle ne put se contenir plus longtemps et éclata en sanglots. Puis, cette explosion de douleur passée, elle se mit à monter rapidement, tamponnant ses yeux avec son mouchoir et murmurant, par phrases entrecoupées :

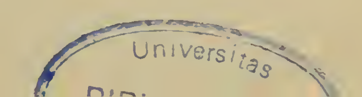
— J'en ai assez! J'en ai assez! J'en ai assez!... Oui! comme les autres! Je ferai comme les autres!... Puisqu'on ne peut rien, puisqu'on n'est rien sans ça!... Honnête fille! toujours honnête fille!... C'est trop bête, à la fin!... Personne ne vous en sait gré... au contraire! On vous jalouse... on vous empêche d'arriver... Cette Lauriane!... Ah! non! non! Cette fois, c'est bien fini! J'en ai assez, assez, assez!

Arrivée à son étage, elle sonna. Une vieille bonne vint ouvrir.

— Vite, vite! Mes malles, Justine, fais-moi mes malles!

Et, directement, elle entra dans sa chambre. La servante la suivait, ahurie.

— Tu ne comprends pas?... mes malles... tout de suite... je pars... je pars dans deux heures...



— Dans deux heures... et le théâtre, mademoiselle ?

— Le théâtre ? Je n'y vais plus maintenant, au théâtre ! Je m'en moque du théâtre... Allons ! fais ce que je te dis ! Et tout, mets tout... j'emporte tout !

— Mademoiselle est folle... ou bien elle veut se moquer...

— Moi ?... Regarde un peu si je ne pars pas !

Elle ouvrit brusquement son armoire à glace, sa commode, et, prenant ses effets au hasard — elle qui était l'ordre et le soin mêmes — elle les jeta pêle-mêle au milieu de la chambre.

— Cela... cela encore... et vite ! dépêchons !

La vieille bonne obéit en haussant les épaules.

Elle tira d'un cabinet voisin deux malles, deux antiques malles — les malles des tournées en province — toutes rapiécées, toutes bariolées des étiquettes de chemin de fer.

— Tiens ! voilà pour envelopper les chaussures !

Et, avisant dans un coin de l'armoire un tas de journaux, de brochures, de manuscrits, elle les jeta à la vieille servante qui commença, en grommelant, à envelopper les bottines de sa maîtresse et à les ranger au fond de la malle.

Devant la fenêtre se dressait un petit bureau. Julia s'y assit et écrivit rapidement :

« Mon cher comte,

» Voilà six mois que vous dites m'aimer. Je veux bien le croire aujourd'hui. Trouvez-vous ce soir, à huit heures, à la gare de Lyon. Nous partirons ensemble pour... où vous voudrez. Je renonce au théâtre. Je compte sur vous pour payer mon dédit. Vous me l'avez promis.

» A tout à l'heure.

JULIA. »

Elle mit l'adresse :

« Monsieur le comte Zaroff

» 50, avenue Friedland. »

C'était le renoncement à la lutte pour

l'honnêteté ; c'était peut-être son avenir compromis, sa carrière brisée, ses beaux rêves évanouis ; c'était une vie d'aventures et de honte qui s'ouvrait pour elle... Qu'importe? Cette dernière injustice l'avait excédée, elle était prête à tout, et, en cachetant sa lettre, elle répétait, les dents serrées, son éternel :

— J'en ai assez ! j'en ai assez ! j'en ai assez !

Elle tendit la lettre à Justine :

— A un commissionnaire, et tout de suite.

La brave femme, inconsciemment, avec cette indiscrétion naïve des vieux domestiques, lut l'adresse et comprit tout.

— Oh ! mademoiselle !... mon enfant ! dit-elle, atterrée.

— Fais ce que je te dis !

Un coup de sonnette retentit.

— Je n'y suis pour personne, tu m'entends? Pour personne !

Justine alla ouvrir. A la porte, un colloque s'engagea.

— Il faut absolument que je lui parle, disait une voix d'homme.

— Mais puisque mademoiselle n'y est pas !

— Je l'ai vue entrer tout à l'heure.

— Mais, monsieur...

— Faites-lui passer ma carte... elle me recevra.

La porte se referma violemment au nez du visiteur.

La servante apporta la carte à sa maîtresse.

— Pierre Durand ?... Il me semble que je connais ce nom-là... mais je ne puis me souvenir... Dis que je n'y suis pas !

Nouveau colloque au dehors, plus animé encore. Julia perdit patience et allant à la porte :

— Enfin, monsieur, cette insistance est inconcevable ! Que me voulez-vous?

Elle se trouva en face d'un grand jeune homme, simplement mais proprement vêtu, à l'air humble et timide. Une tête d'artiste, tourmentée, très pâle, avec des yeux pleins de feu.

— Pardon, mademoiselle, balbutia-t-il ; mais voilà plusieurs fois que je viens, et cette fois-ci...

— Cette fois-ci, vous avez voulu forcer ma porte, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! mademoiselle... excusez-moi... j'habite à l'autre bout de Paris... je suis occupé toute la journée...

— Enfin, que me voulez-vous?

— Vous n'avez pas vu ma carte?

— Si fait.

— Alors, vous devez vous souvenir... Ce manuscrit, cette pièce en quatre actes, déposée chez votre concierge... voilà un mois déjà...

Julia se souvenait. On lui avait remis ce manuscrit, avec un mot de l'auteur; mais absorbée par son travail, ses ennuis, ses tracas, elle n'avait pas eu le temps d'en prendre connaissance.

— Oui... oui... je me rappelle... Mais est-ce que nous pouvons lire tout ce qu'on nous envoie? Et puis, à quoi bon? A quoi bon apprendre, travailler, user sa vie? Qui reconnaît vos efforts? Qui vous en sait gré?

Elle s'exaltait, tout entière à sa pensée, oubliant presque son interlocuteur.

— Une artiste comme vous parler ainsi, mademoiselle !

— Une artiste?... Pas pour longtemps, ajouta-t-elle en elle-même.

— Enfin... mademoiselle, si vous ne m'avez pas encore lu, puis-je espérer que vous me lirez bientôt?

— Moi? n'y comptez pas!

— Alors, puisque j'ai perdu tout espoir, voulez-vous être assez bonne pour me rendre mon manuscrit?

— Votre manuscrit?... Mais je ne sais pas où il est, monsieur!... Cependant je veux bien, cherchons!

Elle le précéda dans sa chambre, et lui montrant la pièce en désordre, la malle commencée, les papiers épars :

— Voyez! je... je pars... je quitte Paris... pour quelque temps... Votre manuscrit doit être ici... Comment est-il, votre manuscrit? lui demanda-t-elle fiévreuse, presque ironique. Grand, petit, rouge, vert, bleu?... Parlez donc.

Le jeune homme demeurait interloqué, timide toujours.

— Il est d'un grand format, mademoiselle... une couverture bleue...

— Une couverture bleue... une couverture bleue...

Elle cherchait et ne trouvait pas.

Soudain, au fond de la malle à peine commencée, elle aperçut, enveloppant quelque chose, un papier bleu froissé, tortillé, lamentable... Le manuscrit, sans doute. Une honte la prit. Le rendre dans un pareil état!... Mais tant pis, après tout! Qu'avait-elle à ménager maintenant?

Elle saisit vivement le paquet dans le fond de la malle et le déplia. Deux mignons souliers de femme s'en échappèrent et tombèrent avec un bruit sec sur le parquet. Elle tendit au jeune homme l'enveloppe, un manuscrit en effet, d'un grand format, avec une couverture bleue :

— Est-ce ça?

Le pauvre garçon devint tout rouge. Il resta immobile, les larmes aux yeux. Mais bientôt une métamorphose s'opéra en lui. Il saisit le manuscrit presque brutalement,

comme un trésor qui aurait pu lui échapper, et se maîtrisant à peine, d'une voix sourde, indignée :

— Oui ! mademoiselle ! c'est *ça* !... *Ça* que j'ai écrit avec le meilleur de mon âme, *ça* qui m'a coûté le travail de bien des nuits, *ça* que j'ai conçu, *ça* que j'ai aimé, *ça* dont j'ai vécu ! Et pourquoi ? pourquoi ? Pour qu'un jour cet enfant de ma fièvre, de ma pensée, de mon âme, servît à envelopper les souliers d'une cabotine !

Julia s'était redressée, frémissante.

— Oui ! d'une cabotine !... C'est le seul nom que mérite une artiste qui n'a pas le souci de son art, le respect du travail chez elle-même et chez les autres ! Mon œuvre est mauvaise, peut-être ? Mais, en la créant, j'avais pensé à vous, j'avais rêvé un rôle digne de vous... Vous auriez dû le lire, ce manuscrit, quitte à le jeter de côté dès les premières pages... Vous auriez dû surtout m'éviter un tel affront, au nom de votre carrière, au nom de votre passé, au nom de l'Art !

Julia, toute pâle, écoutait cet homme qui lui parlait de si rude manière, et elle sentait qu'il avait raison, et elle était prête à s'excuser, à s'humilier presque devant lui, elle qui, plus que tout autre, avait le respect du travail.... Mais son passé d'amertume lui revint à l'âme, et avec un rire nerveux, une voix sifflante, les bras croisés, les yeux brillants :

— L'Art, mon cher monsieur? Vous y croyez donc encore à l'Art? Vous êtes un naïf, savez-vous, un vrai naïf. Apprenez qu'il n'y a plus d'Art, maintenant... il n'y a que du commerce, et des injustices, èt des protections... Mon passé?... Ma carrière?... Il me pèse ce passé! j'en suis lasse, de cette carrière!... Et je ne serai heureuse que quand je l'aurai abandonnée, car je n'y ai trouvé qu'amertumes, désespoirs, dégoûts! Oui! je n'aspire qu'au jour où je ne serai plus rien, où toute lutte aura cessé!

— Et qui ne lutte pas? répondit le jeune homme avec flamme. Qui ne laisse des lambeaux de sa chair à toutes les ronces du chemin? Mais c'est la vie d'artiste, cela!... Regardez-moi,

mademoiselle... Voilà dix ans que je lutte, moi!... et je suis pauvre, très pauvre... j'ai une femme, une petite fille... et il faut que cela vive. Je suis occupé toute la journée... pour gagner douze cents francs par an... C'est le soir seulement que je puis me reprendre, penser, travailler à *ça*... comme vous disiez tout à l'heure... Mais alors, à la pâle lueur de la lampe, mon âme s'envole... et je crois au succès... au bonheur des seuls êtres que j'aime et qui dorment près de moi, dans la pièce voisine... Vous le voyez bien! moi aussi, j'ai mes tristesses, j'ai mes déboires... Mais je marche quand même, les pieds ensanglantés, le front dans le ciel... et j'arriverai, car j'ai la foi!

Julia était profondément troublée. Tout ce que cet homme lui disait, combien souvent ne se l'était-elle pas dit à elle-même! Oh! oui, le succès auquel on croit toujours toucher, mais qui s'éloigne sans cesse... Un jour, on l'a définitivement conquis, on l'a fait sien, on est sacrée grande artiste... et on a l'indépendance, la vie honnête et douce... le bonheur, enfin!...

Oui! ce doit être possible, cela, avec le courage, avec la foi!

Le jeune homme s'était incliné et, froidement :

— Excusez-moi, mademoiselle. Je me suis laissé entraîner trop loin. Pardon et adieu!

Elle ne put se contenir, sa bonne et généreuse nature prenait le dessus :

— Non! dit-elle, c'est moi qui vous ai blessé. Vous avez raison : j'aurais dû lire votre pièce. Mais puisque je ne l'ai pas fait, faites-le vous-même, voulez-vous?

Elle lui fit signe de s'asseoir.

Pierre Durand commença la lecture.

C'était un drame en quatre actes, quatre actes étranges, pleins d'inexpériences, mais d'une grande impression. Il lisait simplement, avec une conviction profonde. Il avait dit vrai : toute son âme était là.

Julia l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, tout à fait « empoignée ».

Quand il eut fini, elle se leva et lui tendit la main.

— Vous avez raison d'avoir la foi, monsieur... votre pièce est fort belle... je jouerai le rôle... et l'on ne me l'enlèvera pas, celui-là, je vous en réponds !

Et comme le jeune homme, prenant congé, balbutiait des excuses et des remerciements :

— Ne me remerciez pas, fit-elle ; c'est moi qui suis votre obligée, et plus que vous ne le pensez !

Le jeune homme parti, Julia eut un soubresaut.

— Et ma lettre?... As-tu fait porter ma lettre? dit-elle à sa vieille bonne, en courant à elle.

La pauvre femme tortillait son tablier entre ses doigts :

— Mon Dieu ! mademoiselle... j'ai cru... j'ai pensé... Tenez, la voilà votre lettre... je n'ai pas eu le cœur de l'envoyer !

— Et tu as bien fait ! dit-elle en déchirant le billet. Rentre les malles, remets tout en place, et embrasse-moi, Justine ! Décidément, nous restons honnête fille !

. L'Art l'avait reconquise... et sauvée.

. . . .

La pièce de Pierre Durand a victorieusement réussi. Son auteur, aujourd'hui, est tout à fait arrivé.

Quant à Julia, elle a réalisé son rêve. Elle compte parmi nos grandes artistes. Elle a épousé un de ses camarades, brave et digne garçon qui l'aimait depuis longtemps.

L'autre jour Durand, « son auteur », comme elle l'appelle, venant la voir pour affaire de théâtre, la trouve dans son intérieur heureux et tranquille, berçant un beau bébé rose :

— C'est égal, dit-elle tout en causant, un jour vous m'avez appelée « cabotine » !

— Avouez que j'en avais le droit. Mon pauvre manuscrit, froissé, tortillé... au fond de votre malle... enveloppant vos chaussures !

— C'est vrai... avec sa couverture bleue... Je la vois encore, cette couverture bleue...

— Mais au fait, qu'aviez-vous donc ce jour-là ?... Vous étiez nerveuse, exaltée...

— J'avais un accès de fièvre morale, mon

ami. C'est le seul que j'aie eu de ma vie et je suis bien sûre que ce sera le dernier.

Et l'honnête femme, à ce souvenir déjà lointain, sourit d'un sourire vague, en serrant plus fort contre elle son enfant endormi.

LA PREMIÈRE « NOCE » DE BÉBÉ

Onze heures du matin. Trois petits coups à ma porte, frappés par une main bien connue :

— Entre, fillette !

Et mademoiselle ma fille, — qui a maintenant trois ans et trois mois, s'il vous plaît, — se précipite comme un tourbillon, toute fraîche, toute charmante, avec son grand chapeau de paille, sa jolie robe à pois bleus, ses cheveux frisés et ses belles jambes nues.

— Papa ! il est onze heures et demie !... maman dit qu'il faut partir pour le restaurant !

Le restaurant ! L'a-t-elle prononcé assez souvent, depuis huit jours, ce mot énorme,

formidable, qui semble remplir toute sa petite bouche ! Nous lui avons promis en effet, ma femme et moi, de la mener déjeuner au restaurant, — pour la première fois de sa vie ! — si elle était sage, tout à fait sage... Hum ! hum ! l'a-t-elle été, tout à fait sage ?... Cela n'est guère prouvé. Mais elle a promis de l'être à l'avenir. Les parents, créanciers complaisants, doivent souvent se contenter de ces promesses-là !

*
* *

Un petit quart d'heure de marche, en suivant l'ombre des maisons, car la chaleur est déjà forte. Nous traversons les Champs-Élysées, animés et pleins de monde, et nous voilà devant le fameux restaurant. Il s'élève tout blanc au milieu de la verdure ; les belles lettres de l'enseigne luisent au soleil. Bébé déchiffre les deux premières, mais ne peut venir à bout de la troisième. N'insistons pas, car son esprit est ailleurs, et entrons !

Instinctivement, Bébé se serre contre sa mère. Ce bruit, ce mouvement, ce brouhaha,

l'étonnent, l'effrayent même un peu. Quelle différence avec son repas ordinaire, tranquille, dans sa petite chambre, avec sa *miss* flegmatique, lui ingurgitant une phrase d'anglais entre chaque bouchée !

Nouvel étonnement mêlé de joie cette fois, quand, au sortir du couloir un peu sombre, nous débouchons dans cette fameuse serre où, pendant le Salon annuel, le Tout-Paris artistique mange, boit et potine, sous la lumière crue tombant du vitrail, parmi les blancheurs des nappes, les étincellements des verres, les bleuâtres fumées des cigarettes.

Nous voilà installés à une petite table tous les trois, que dis-je ?... tous les quatre. Puisqu'on devait s'amuser, Bébé, dans sa générosité, a voulu emmener Gugu-Pelette, sa poupée favorite. Pourquoi ce nom invraisemblable? Nul n'en saura jamais rien. Gugu-Pelette n'a qu'un bras et qu'une jambe ; un de ses yeux est absent ; tout un côté de sa chevelure, plus blonde que nature, a été arraché. Mais Bébé nous assure qu'elle a grand'faim, qu'il faut lui donner une place à table, qu'elle

se tiendra bien tout le temps... Voilà donc Gugu-Pelette sur une chaise, à ma gauche, dans une attitude abandonnée, les jupons et les yeux en l'air, les bras tombants.

Le garçon vient prendre la commande. Bébé le regarde avec admiration, et tout bas, à sa mère :

— C'est un Joseph, dis ?

Pour elle, tous les domestiques sont des « Joseph », le nôtre répondant à ce chaste nom.

Et elle ajoute aussitôt :

— Il est bien plus gentil.

Pauvre Joseph ! vieux serviteur de la famille ! Malgré tes vingt années de dévouement, te voilà soudain remplacé dans le cœur de cette ingrate par un don Juan du tablier, plus jeune, plus rose et mieux pommadé ! O femmes, femmes, femmes !... comme dit Figaro.

Grave, sérieuse, Bébé déguste ses œufs brouillés aux pointes d'asperges. La promenade, l'émotion ont développé son appétit. Elle mange elle-même avec une petite cuiller, proprement, sagement. La lumière se joue

dans ses cheveux frisés et les pointille d'or. Mais, une fois le premier appétit satisfait, la langue se délie et les questions commencent :

— Qui c'est cette dame en noir, qui écrit à cette petite table, sur ce grand livre?

— La caissière.

— Pourquoi qu'elle écrit?

— Pour savoir ce qu'on mange.

— Est-ce que c'est elle qui invite le monde à déjeuner? Oh ! vois donc, papa! cette dame qui vient là, comme elle est jolie ! Et ce monsieur qui est avec elle... Il est laid, lui ! C'est son mari, dis?

— Chut ! les petites filles ne parlent pas à table !

Une belle côtelette, entourée de pommes de terre appétissantes, aide au silence réclamé. Mais aussitôt après, les pourquoi recommencent de plus belle :

— Pourquoi est-ce qu'il y en a tant de « Joseph »? Pourquoi qu'ils ont des tabliers blancs? Pourquoi que c'est froid, la glace? Pourquoi que ça fond? Pourquoi ci? Pourquoi ça?

Les questions seraient bien plus nombreuses encore si Bébé n'avait tout près d'elle un sérieux sujet de distraction. C'est la grande table où les desserts attendent le moment d'être servis aux clients : fraises, cerises, amandes vertes, petits pots de crème Saint-Gervais, tout cela bien propre, bien rangé, s'étageant en pyramides coquettes ou reposant sur un lit de feuilles. Bébé lance de fréquents et furtifs regards vers cet étalage merveilleux : son œil en coulisse caresse les cerises luisantes et compare la grosseur des fraises.

Un vieux monsieur et une vieille dame, déjeunant de l'autre côté, se figurent que ces regards charmés sont à leur adresse et sourient à Bébé. Ils se disent tous bas et plus d'une fois : « Comme elle est gentille ! » Je ne l'ai pas entendu, mais ma vanité paternelle est perspicace et se trouve agréablement chatouillée...

Et cependant, me voilà un peu triste. Oui, il me semble qu'en regardant Bébé les yeux de ces braves gens se remplissent de larmes. Un souvenir amer peut-être, quelque fillette

perdue, toujours pleurée... ou le regret d'avoir vécu côte à côte, bons amis assurément, mais sans avoir connu cette joie infinie de l'enfant, lien adorable des âmes, fraîche lumière recolorant les horizons de tendresse que le temps a pâlis....

Malgré moi, il me prend comme une honte de mon bonheur. J'en rougis presque, Certains esprits chagrins prétendent que le bonheur est fait surtout du malheur des autres... Parole impie! Le bonheur, le grand bonheur ne serait-il pas, au contraire, de vivre, heureux soi-même, parmi des gens idéalement heureux?

*
* *

Paf!... au diable les réflexions philosophiques! Le bouchon saute en l'air et le vin de Champagne coule dans nos verres. Il faut que la petite « noce » soit complète, — et pas de « noce » complète sans la présence de cette bonne madame veuve Clicquot! Bébé s'amuse des légers globules montant du fond du liquide doré à la surface, vifs, serrés, comme animés

chacun d'une vie propre, vie follette, d'une seconde, s'évaporant à l'air, dans un imperceptible crépitement.

Bébé y trempe ses lèvres, et, un peu rouge :

— C'est bon... Ça pique !

Petite raffinée, va !

Tout autour de nous, le bruit des conversations a graduellement augmenté. Sauf quelques retardaires qui se font servir à grand'peine, tout le monde a fini de déjeuner. Un coude sur la table ou languissamment appuyés sur leur chaise, les hommes fument, dans la béatitude d'une digestion commençante ; les femmes, plus correctes, ont le teint animé et les yeux luisants. On s'attarde à causer devant la nappe renouvelée par le garçon, où le moka fume dans les tasses épaisses, où les longues bouteilles de fine champagne s'élèvent comme des flèches gothiques au-dessus des flacons de chartreuse ou de curaçao lourds et trapus. Le livret du Salon est là, près de la main ; mais il doit faire si chaud dans cette grande halle artistique ! On tarde, on cause, on paresse.... De temps en temps, un couple

plus courageux se lève : le monsieur prend son chapeau, la dame son ombrelle; et les voilà qui s'en vont avec cette allure un peu gauche de gens qui se sentent regardés. Des parfums vagues de cuisine et de tabac flottent dans l'air. Au dehors, un vent léger agite les panaches d'arbres, et les vastes corbeilles, bordant la serre, semblent tendre vers nous les corolles curieuses de leurs fleurs. Une sensation de gaieté claire se dégage de tout cela...

Et pendant que Bébé, qui ne se refuse rien, savoure le *canard* traditionnel, je sens que mes pensées remontent doucement, tout doucement en arrière, aux temps peu éloignés encore de ma vie de garçon, où j'ai déjeuné si souvent ici même, soit seul, soit avec des amis... ou des amies. Qui m'eût dit alors que j'y viendrais un jour avec une femme bien à moi et ce petit bout de fille, pas plus haut que ça, qui tient une si grande place dans ma vie?... Et elle, cette fillette, n'y viendra-t-elle pas aussi, à son tour, dans une quinzaine d'années peut-être, avec un jeune homme blond ou brun qu'elle appellera son

mari et qui me nommera beau-père? Le misérable! Il me semble que je le hais déjà!

*
* *

Nous partons, car tout a une fin. Je me charge de Gugu-Pelette. Avez-vous remarqué que les poupées, en règle générale, sont faites pour être brisées par les enfants et portées par les grandes personnes?

Bébé a le teint animé, les yeux vifs et il me semble, — Dieu me pardonne! — que sa démarche est quelque peu irrégulière. O madame veuve Clicquot! êtes-vous donc sans pitié pour l'enfance?

Devant le palais de l'Industrie, mademoiselle s'arrête, les mains derrière le dos, le nez en l'air, contemplant, elle minuscule, l'énorme bâtisse, et, d'un air entendu:

— Ça, c'est une gare!... Où est-ce qu'il mène, ce chemin de fer-là?

— A l'Institut!

— C'est-y bien loin?

Devant l'Élysée, Bébé remarque le factionnaire. Elle nous force à nous arrêter tous les

trois devant le brave lignard, qui a envie de rire.

— Pourquoi qu'il est là, dis, maman ?

— Pour garder monsieur Carnot.

— Qui c'est-y, monsieur Carnot ?

— Le chef de l'État.

— Il est donc bien méchant?

*
* *

Une fois rentrée, Bébé court vite à sa chambre, et, une demi-heure après, je la trouve au milieu de toutes ses poupées rangées en rond, et leur racontant sa première « noce ».

COURAGE DE FEMME

Commencée depuis plus de deux heures, la partie de lawn-tennis allait finir. Tant pis vraiment, car le spectacle était joli de ces quatre jeunes femmes, sveltes et souples, vêtues de flanelle blanche, qui couraient, sautaient de droite et de gauche à la poursuite de la balle folle, rasant d'un vol horizontal la bande rouge du filet.

Et quel cadre à ce vivant tableau ! A droite, la plage de Dinard, toute grouillante de baigneurs ; à gauche, la côte dentelée s'étendant depuis Saint-Énogat jusqu'aux lointains brumeux du cap Fréhel ; au fond, la grande mer

aux lames majestueuses, frangées de blanc, où le soleil, déjà bas, mettait un sillon d'or étincelant.

Bien que Françaises toutes quatre, les joueuses sacrifiaient à la mode du jour, et, se livrant à un sport anglais, se croyaient obligées d'employer des termes anglais. Les *fifteen... thirty... forty... advantage... gagned...* se croisaient dans l'air. A peine, entre deux parties, quelques minutes de repos. Pendant ces courts arrêts, elles s'asseyaient sur un banc étroit, en bois grossier, serrées les unes contre les autres. Les pieds croisés, la raquette à la main, à peine essoufflées, elles causaient, riaient, discutaient les coups. Une vapeur de jeunesse et de santé semblait planer sur elles. On les sentait vigoureuses, hardies, entraînées dès l'enfance aux exercices violents. Le sang était léger et pur, qui coulait dans leurs veines et colorait leur visage, hâlé par les brises de mer. Une éducation intelligente, s'inspirant, sans les pousser trop loin, des usages d'outre-Manche, les avait faites résistantes, aptes aux combats de la vie. Elles

étaient nées à temps pour profiter de ce goût très vif pour les jeux de plein air qui semble s'acclimater chez nous depuis quelques années, au grand profit physique des générations futures, mais peut-être, assurent quelques esprits timorés, au désavantage de leur développement intellectuel.

Et, en regardant ces belles personnes, bien plantées sur les hanches, d'une élégance robuste, colorées de rose par un dernier rayon de soleil, on ressentait comme une impression vague d'antiquité, on concevait une vision fugitive de la Diane moderne, moins noble, mais plus mignonne que la Diane classique, une Diane vêtue chez Creed, chaussée chez Helstern, et remplaçant l'arc et les flèches par le *choke-bored* ou la raquette de tennis. Le sport! le sport! Tout pour le sport!

*
* *

Après un dernier « jeu » chaudement disputé, la partie était terminée. Vu l'heure tardive, et en dépit des protestations du camp vaincu réclamant une revanche immédiate, on

quitta le *cort* et on descendit vers Dinard, où la nuit tombait déjà.

Elles s'engagèrent à la file, dans le sentier escarpé qui contourne la falaise. Leurs pas solides, cadencés, sonnaient nettement dans le silence, où montait le murmure des vagues se brisant en bas. Bientôt, les fines silhouettes disparurent une à une, s'enfoncèrent dans l'ombre, tandis que, pendant quelques secondes encore, flottait un bruit léger de rires frais et de pierres roulantes. Puis, tout s'éteignit, je demeurai seul...

Et alors, par un contraste étrange, mais logique, voici que je me mis à penser à tante Herminie. Oui, certes, le contraste était bizarre, car rien ne ressemblait moins à ces vigoureuses et alertes gaillardes que tante Herminie, tante *Ninie*, comme nous l'appelions.

Quand je vins au monde, elle était déjà fort âgée, mais elle n'avait jamais été jeune. Dernier rejeton d'une famille nombreuse, née de parents plus que quadragénaires, on ne l'avait élevée qu'à grand'peine. Toute sa vie elle était

restée frêle et délicate, oppressée à la moindre marche, exténuée par le moindre effort.

Mon plus lointain souvenir d'enfant me la représente dans son petit appartement, boulevard Bonne-Nouvelle, en face du Gymnase. Je la vois assise près de la fenêtre constamment fermée et garnie d'épais bourrelets, les pieds sur une chaufferette allumée été comme hiver. Petite, très maigre, toujours vêtue de noir, elle disparaissait presque dans le vaste fauteuil à oreilles qui l'encadrait. Elle parlait peu, d'une voix éteinte, voilée, qui paraissait venir de loin, de très loin dans le passé. Ses gestes étaient rares, lents, amortis. Ses mains pâles semblaient se mouvoir dans l'air comme à regret, par crainte de l'agiter, d'y créer quelque courant pernicieux. A la voir si invraisemblablement débile et ténue, on se demandait par quel prodige cet être marqué pour une mort rapide avait pu arriver à quatre-vingts ans.

Des soins constants avaient accompli ce miracle. Restée fille volontairement, peut-être par quelque instinctive conscience de sa fai-

blesse, elle s'était ainsi soustraite aux dangers de la maternité. Puis, tout le long de son existence, ç'avait été une suite de précautions infinies, de craintes exagérées. Un dîner en ville, une promenade, une course à pied ou en voiture l'effrayaient. Ses seuls et rares voyages avaient été de Corbeil, où elle était née, à Paris, où elle est morte. Et chaque fois elle avait pensé expirer d'émotion ou de fatigue. Quant au chemin de fer, elle n'avait jamais voulu en entendre parler, et s'étonnait que d'autres eussent le courage de se confier à ces terribles machines.

Sa santé était sa grande préoccupation. Fille d'une époque où l'hygiène n'était guère connue, au lieu de rechercher l'action tonique de l'exercice et du grand air, elle se confinait dans son appartement dès le plus insignifiant malaise, se couvrait de tricots et de pelisses, s'inondait l'estomac de tisanes, de sirops. Pendant les dernières années, elle ne sortit plus. Elle avait à portée de la main une petite bonbonnière en écaille, pleine de morceaux de jujube, et y puisait à tous instants. C'était la seule chose

qu'elle offrît à qui la venait voir, non sans un compliment à l'adresse du produit « souverain contre le rhume », ajoutait-elle. La seule exception qu'elle fît était en ma faveur. A peine avais-je mis le pied sur le carrelage rouge de la pièce d'entrée — je le vois encore, ce carrelage ! — qu'avant même de m'embrasser, elle prenait sa bourse en mailles bleues, tirait une pièce de deux sous qu'elle remettait sans mot dire à la vieille Agathe. La servante sortait, pour remonter quelques minutes après, avec une tranche de galette chaude dans un papier beurré. Oh ! la galette du Gymnase ! Tante Herminie !... Comme cela est loin !

Mais ce corps frêle, que toute impression matérielle affectait douloureusement, servait d'enveloppe à une âme généreuse, vaillante, capable des plus rares dévouements. Une flamme intérieure éclairait encore, malgré l'âge, les petits yeux bleus au regard alerte, toujours en mouvement dans un visage exsangue et parcheminé. Cette femme, on le sentait tout de suite, avait vécu d'une puissante vie interne ; chez elle, suivant l'ex-

pression populaire, la lame avait usé le fourreau.

Non que l'esprit de tante Herminie fût de haut vol, loin de là. Comme pour la plupart des filles de son époque, son instruction avait été fort négligée, et ses batailles avec l'orthographe étaient presque toujours des défaites. Mais elle avait des sentiments bien placés, un ardent enthousiasme pour les nobles causes, un jugement droit, un sentiment très net du devoir. Elle avait su, dans les moments critiques, faire preuve d'un réel sang-froid. Elle était de ces êtres souffreteux de corps, mais énergiques d'âme, qui, passant leur vie à côtoyer la mort, en arrivent tout doucement à se familiariser avec elle et savent, au moment venu, l'accueillir sans révolte, sans faiblesse, presque sans surprise, comme une voisine souvent entrevue, dont la visite est annoncée depuis longtemps.

Elle avait bien manqué la recevoir, cette visite, pendant la Terreur, vers sa vingtième année. Peu s'en était fallu que la pauvre tante Ninie ne rendît à Dieu sa petite âme vaillante.

Son courage, son énergie l'avaient sauvée, et non seulement elle seule, mais dix hommes avec elle. Dix hommes sauvés par cet avorton féminin !

A cette époque, en effet, tante Herminie, déjà orpheline de père et de mère, habitait, près de Corbeil, l'abbaye de Mauvoisin désaffectée et devenue bien national. Elle était là avec deux vieilles dames, madame Maréchal et madame Badouillet, la première grande et sèche, la seconde petite, grosse et borgne. Un soir... Mais mieux vaut laisser la parole à tante Herminie. Aussi bien je crois l'entendre encore me contant cette histoire qui me passionnait, que je lui faisais répéter sans cesse. Oh ! oui, je l'entends, avec sa voix couverte, comme ouatée, cherchant souvent ses mots, s'embrouillant dans les noms et dans les souvenirs, et s'interrompant de temps en temps pour prendre dans sa boîte d'écaille un morceau de jujube qu'elle laissait fondre lentement le long de sa joue pour le remplacer aussitôt fondu....

— ...L'histoire? tu veux que je te la raconte

encore, l'histoire, mon petit? Eh bien, c'était dans les temps... Nous étions ce soir-là près de la cheminée; madame Maréchal et moi, nous causions; madame Badouillet s'était endormie. Il pouvait bien être dix heures. Dehors il faisait du vent, un très grand vent, avec un beau clair de lune... Oh! je me souviens bien. Soudain on frappa à la porte...

Il faut te dire auparavant que, dans la journée, il était arrivé une troupe de soldats, une centaine environ. Leur chef, un grand roux, nous avait montré un papier, un billet de logement. Ils s'étaient installés dans la chapelle et y avaient passé la journée à boire, à chanter, à jouer aux cartes. Un tapage infernal. Le soir venu ils s'étaient calmés et dormaient tous maintenant pêle-mêle.

Tu comprends, petit, que ce n'était pas bien rassurant pour trois femmes seules, ce voisinage-là. Le mari de madame Maréchal était absent, madame Badouillet était veuve, et moi orpheline. Aussi nous étions-nous verrouillées dans la petite salle du rez-de-chaussée, située entre la route et la chapelle. Et c'est là que

nous étions quand on frappa au dehors, comme je t'ai dit.

Madame Badouillet se réveilla en sursaut, et nous nous regardâmes toutes les trois, droites, avec des yeux effrayés. Au bout d'un moment, on frappa encore, plus fort cette fois. Nous étions bien tentées de faire les sourdes, comme tu penses. Mais on ne badinait pas alors. En refusant l'hospitalité à des patriotes, on passait pour suspect, comme ils disaient, et aussitôt la guillotine. Ce n'était pas long!

Madame Maréchal se mit à réciter des prières; madame Badouillet tremblait de tous ses membres. D'ailleurs, c'était moi la plus jeune. Je dus aller ouvrir.

Des hommes étaient là, couverts de grands chapeaux, faisant un groupe noir sur la route. Ils semblaient harassés, leurs souliers étaient couverts de poussière.

Mon premier mouvement fut de leur fermer la porte au nez : mais l'un d'eux fit un pas, étendit la main, et, d'une voix basse, frissonnante :

— Asile, citoyenne, donnez-nous asile pour la nuit. Nous mourons de fatigue... Pitié!

Un murmure sortit du groupe :

— Pitié! pitié!

— Qui êtes-vous? demandai-je.

— Des fugitifs... des députés de la Gironde... On nous poursuit, sauvez-nous!

Des Girondins!

Tu apprendras plus tard, mon enfant, ce qu'on entendait par ce mot-là. Sache seulement que c'étaient de pauvres gens qui s'enfuyaient de Paris, poursuivis, traqués par les Montagnards, c'est-à-dire par leurs ennemis.

— Malheureux! leur répondis-je, éloignez-vous au contraire. La chapelle est pleine de soldats. Si vous y entrez, c'en est fait de vous!

Ils eurent un moment d'hésitation. Mais un jeune homme pâle, tout mignon, qui s'appuyait sur le bras de deux de ses camarades, murmura faiblement :

— Marcher encore!... Je n'en peux plus... Allez, allez, mes amis, sauvez-vous et laissez-moi ici. J'aime mieux mourir!...

C'étaient des gens courageux ces Girondins,

mon ami. L'idée d'abandonner le pauvre jeune homme ne leur vint pas un moment.

— N'y a-t-il pas un endroit autre que cette chapelle où nous pourrions nous reposer deux heures, oh! seulement deux heures? me demanda celui qui m'avait déjà parlé.

— Rien que cette salle, lui répondis-je en m'écartant un peu. Mais la chapelle n'a pas d'autre issue que cette porte (je lui montrais la porte du fond) et c'est par ici que les soldats passent pour entrer et sortir. Qu'ils vous aperçoivent, et vous êtes perdus!...

Un grand découragement se peignit sur les traits du pauvre homme. Je t'ai dit que la nuit était claire et qu'on y voyait comme en plein jour.

— Adieu, citoyennes, fit-il simplement. La campagne est pleine de gens qui nous poursuivent. Priez pour que nous leur échappions !

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Allons ! murmura-t-il.

Que te dirai-je, mon enfant? J'étais bouleversée. Cette détresse m'angoissait le cœur. Je comprenais tout ce qu'ils avaient souffert,

tout ce qu'ils souffriraient encore. Je regardais leurs épaules courbées, leurs pieds meurtris. Assurément, en les laissant partir, j'écartais tout danger pour nous, tandis qu'en les retenant je me faisais leur complice, je m'exposais et exposais mes deux compagnes. Oui ! je comprenais tout cela. Mais que veux-tu?... La pitié l'emporta sur la prudence, une sorte de fièvre me prenait, et au moment où ils allaient s'éloigner :

— Écoutez, leur dis-je; il y aurait peut-être un moyen, un moyen bien hardi, bien téméraire...

Ils s'étaient rapprochés, anxieux. Derrière moi j'entendais les voix tremblantes de madame Badouillet et de madame Maréchal qui chuchotaient :

— Qu'est-ce qu'elle dit ?... Qu'est-ce qu'elle dit ?..

Mais peu m'importait. Je poursuivis :

— Au fond de la chapelle, au-dessus de l'autel, il y a le grenier à fourrages... Une fois là vous seriez tranquilles... Mais pour y arriver...

— Dites... dites...

— ... Il faut suivre, tout le long du mur, un passage étroit, une sorte de corniche qui surplombe... et cela, juste au-dessus des solnats endormis. S'ils entendent le moindre bruit, si l'un d'eux se réveille pendant votre passage...

— Et qui nous conduira?

— Moi !

Je te l'ai dit, petit, j'avais la fièvre, je ne m'appartenais plus. J'agissais comme dans un rêve. Leur salut devenait mon seul but.

Ils se consultèrent un moment, un moment très court, pendant lequel madame Maréchal ne cessait de me tirer par les jupes et de murmurer : « Mais tu es folle ! folle! »

Oh ! je me souviens de tout cela comme si j'y étais.

— Merci de votre dévouement, citoyenne. Nous acceptons !

Je leur laissai le passage libre, et ils entrèrent silencieusement, sur la pointe du pied. Ils devaient être une dizaine. Leur délabrement, leur fatigue, étaient extrêmes.

Je dis à mes deux compagnes d'aller faire

le guet à la porte de la chapelle, et, sans perdre une minute :

— Vous voyez ces quelques marches qui mènent à la corniche? dis-je aux fugitifs. Je vais les gravir. Arrivée en haut, j'ouvrirai la porte de communication et je regarderai à l'intérieur de la chapelle. Si tout me paraît tranquille, si l'instant est favorable, je vous ferai signe. Vous monterez à votre tour et me suivrez tout le long de la corniche jusqu'au grenier à fourrages. Une fois arrivés — si Dieu permet que nous arrivions ! — vous vous reposerez. Je viendrai vous chercher quand les soldats seront partis. Ils doivent s'en aller au petit jour... C'est bien compris, n'est-ce pas ?

Cela fut dit à voix basse, rapidement, en moins de temps que je n'ai mis à te le conter. Dans ces moments-là, on vit double. Et puis, positivement, je me sentais comme soulevée de terre, comme poussée par une volonté supérieure. J'éprouvais pour ces hommes, inconnus quelques minutes auparavant, une commisération profonde, un sentiment de pro-

tection qui me grisait, m'exaltait. J'aurais été capable, pour les sauver, de me jeter à la gueule d'un canon, de courir droit sur les baïonnettes... Je ne sentais plus mon corps. Mon âme seule agissait, parlait. Et il me semblait, à moi grosse comme une puce, avoir tout à coup une énergie, une force extraordinaires. Madame Maréchal avait raison... J'étais folle, positivement.

Je montai les marches, entr'ouvris la porte et regardai.

Étendus les uns près des autres, la tête appuyée aux sacs, les soldats dormaient. Leurs corps noirs semblaient s'enchevêtrer sur les dalles blanches de la chapelle. Parfois, l'un d'eux s'agitait, se retournait, avec un grognement. Un murmure léger de respirations montait de ce fouillis humain. Dans les coins, les fusils se dressaient en faisceaux. Au dehors, le vent faisait rage, et tournait en pleurant autour de la voûte. Un rayon de lune, tombant d'une fenêtre latérale, éclairait un côté de la nef, tandis que l'autre restait dans l'ombre. C'est de ce dernier côté, heureusement, que

se trouvait la corniche. Elle s'allongeait, étroite et mince, le long de la muraille, à une vingtaine de pieds au-dessus des dormeurs. A l'autre bout, la porte du grenier apparaissait vaguement comme une tache sombre. Pour y arriver, il suffisait de quelques secondes. Mais cela me semblait devoir être long, long, interminable...

A ce moment, j'éprouvai une terrible angoisse. L'exaltation de la première minute était tombée. Je me voyais face à face avec la réalité. Je comprenais toute la témérité presque enfantine du projet que j'avais conçu. Une envie folle me saisit de dire aux Girondins que le passage était impossible, que les soldats s'éveillaient, qu'il leur fallait fuir au plus vite... Mais j'eus honte de ma lâcheté, et, me retournant vers ces hommes qui me regardaient d'en bas, le front levé, les yeux inquiets, je leur fis signe de monter.

Ils m'obéirent, et bientôt le premier d'entre eux se trouva près de moi. D'un geste, je leur recommandai le silence... Comme s'ils avaient besoin de cette recommandation, les pauvres

gens!... Puis je m'engageai sur la corniche.

Quel passage! Jamais je ne l'oublierai. Je me sens encore, m'avançant sur la pointe des pieds, frôlant de la main gauche la muraille froide, ma main droite battant le vide, — craignant à tout moment de perdre l'équilibre, ou de heurter quelque pierre, quelque débris, dont la chute aurait réveillé les soldats, qui dormaient là, en bas, si près de nous... et derrière, derrière moi, je sens encore la présence muette de ces êtres qui me suivaient, risquant leur vie avec la mienne... qui, pareils à moi, semblaient glisser comme une suite de somnambules légers, retenant leur souffle, évitant le moindre faux pas, les yeux de chacun fixés sur celui qui les précédait, toute leur volonté tendue vers cette petite porte qui grandissait à mesure que nous nous approchions d'elle... Et c'était moi, moi qui les conduisais!

Arrivée à ce moment émouvant, tante Ninie s'arrêtait et me regardait pour juger de l'effet produit.

J'ai toujours soupçonné le voisinage du

Gymnase — où elle ne mit jamais les pieds, d'ailleurs — d'avoir quelque peu contribué à lui donner l'âme d'une cabotine. En tout cas, elle devait être contente de son succès, car elle me voyait au bord de ma chaise, les yeux hors la tête, nez en l'air, bouche bée, écoutant, avec un intérêt qui ne faiblissait jamais, cette histoire vingt fois entendue.

— Et alors ? lui demandais-je.

Elle faisait ranimer la braise de sa chaufferette, y mettait frileusement les pieds, prenait un nouveau morceau de jujube, et recommençait.

— ... Enfin, après quelques minutes mortellement longues, j'arrivais au but, je saisissais la clef restée dans la serrure, je la tournais, je poussais la porte... A ce moment, je crus tout perdu.

Depuis longtemps, on n'avait pas eu l'occasion d'aller au grenier, si bien que cette porte, rouillée, rendit sous ma poussée un son aigu, plaintif, qui traversa toute la chapelle et me glaça jusqu'aux os.

— Qu'est-ce qui se passe là-haut, mille tonnerres ? grommela un soldat.

Je m'étais redressée, frémissante — et j'apercevais les fugitifs pâles, immobiles, collés à la muraille.

Notre dernière heure était venue.

Heureusement, comme je l'ai dit, il faisait grand vent et, au moment même, une terrible rafale secouait la toiture de la chapelle.

Une autre voix reprit :

— Dors donc tranquille, grande bête ! C'est le vent !

Le premier soldat écouta encore un bout de temps, puis s'étendit, se rendormit... Nous étions sauvés, du moins pour le moment.

La porte n'était qu'à moitié ouverte, assez cependant pour qu'on pût entrer. C'est ce que je fis, non sans avoir attendu que le silence, en bas, fût complètement rétabli. Ils me suivirent les uns après les autres, assez facilement pour la plupart, sans être obligés de pousser davantage la porte, ce qui était bien important, tu comprends, car un nou-

veau grincement nous aurait certainement perdus.

Tu ne peux te figurer la joie, la reconnaissance de ces hommes une fois qu'ils furent tous réunis dans le grenier. Ils pleuraient, se mettaient à genoux, embrassaient le bas de ma robe. On aurait cru que je les avais définitivement sauvés. Hélas! le danger était toujours là, menaçant, terrible...

— Reposez-vous, leur dis-je, étendez-vous sur la paille. Ici, vous êtes à peu près en sûreté. Dès qu'ils seront partis, vous n'aurez plus rien à craindre et vous pourrez partir à votre tour. Reposez-vous, dormez, et comptez sur moi si quelque nouveau danger vous menace...

Je les quittai et sortis par la porte à demi ouverte, en ayant soin de la laisser telle quelle. Sans doute, il aurait mieux valu la fermer entièrement, mais tu comprends bien que c'était impossible, à cause du bruit qu'elle aurait fait...

Mon retour le long de la corniche s'effectua sans encombre. Seule, je me sentais plus

légère, plus adroite; je glissais comme une souris. Au bout de quelques secondes, j'étais dans la pièce d'entrée, et j'y retrouvais ces deux dames, qui m'attendaient anxieusement.

Chacune me reçut d'une façon différente. Madame Maréchal, sévère et sèche, me fit des reproches cruels : « On ne se conduisait pas ainsi... C'était risquer ma vie et la leur... il fallait les laisser dehors... j'étais une sotte, etc., etc... »

Madame Badouillet, au contraire, m'approuvait, me défendait : « On ne pouvait pas repousser la prière de ces pauvres fugitifs... C'eût été une infamie... » Et cette bonne grosse femme me serrait sur son cœur, m'embrassait, heureuse de me revoir, essuyant les larmes qui coulaient de son œil unique. Je t'ai dit qu'elle était borgne, n'est-ce pas?

Et nous nous rassîmes toutes les trois, commentant à voix basse les événements imprévus et terribles qui s'abattaient sur notre existence si paisible jusque-là. Quelle situation en effet, mon enfant! Sentir tous ces hommes ennemis si près les uns des autres... Songer à ce qui

pouvait arriver si ces malheureux étaient découverts! C'était affreux. Si affreux même, que madame Maréchal proposa de nous enfuir, de courir dans la nuit, à travers champs, jusqu'à Corbeil, et de les laisser s'arranger entre eux, comme ils pourraient. Ce fut l'expression dont elle se servit. Nous repoussâmes son projet avec indignation, madame Badouillet et moi, et nous restâmes longtemps, longtemps, à chuchoter, en appelant de tous nos vœux la fin de cette interminable nuit...

Les premiers rayons de l'aube commençaient à paraître, nous entrevoyions le moment où allaient se terminer nos angoisses... Ah bien oui!... Voilà tout à coup, sur la route, un galop de chevaux qui se rapproche, se rapproche... Qu'est-ce encore?... Nous écoutons... Les chevaux s'arrêtent... Un bruit de voix... Il était dit que tout le monde nous rendrait visite cette nuit-là.

Comme la première fois, on frappa; comme la première fois aussi, ce fut moi qui allai ouvrir.

Un homme était devant moi, entouré de quelques hussards qui avaient mis pied à terre.

— Ils sont ici, hein, citoyenne ? me demanda l'homme qui n'était pas un militaire, lui, mais quelque commissaire du gouvernement, sans doute. Il était gros et paraissait essoufflé d'être venu si grand train.

Je tressaillis, mais repris vite mon sang-froid.

— Ici ?... Qui ?...

— Vous le savez bien. Ces gueux de Girondins !

— Il n'y a ici que les soldats arrivés hier, comme vous le savez peut-être...

— C'est ce que nous allons voir.

Il fit signe à un des cavaliers de tenir son cheval et en descendit péniblement avec un « ouf ! » de satisfaction en touchant le sol. Il n'était assurément pas habitué à ce genre d'exercice. Il portait un vêtement noir, avec de grosses bottes et des plumes au chapeau. Sa figure ronde et blanche semblait bonne au premier aspect, mais le regard de ses petits

yeux enfoncés dans la graisse était faux, cruel.

Il entra, suivi de deux hussards, et se dirigea droit vers la chapelle. Dès qu'on l'aperçut, un grand mouvement se fit. La masse noire des soldats se mit à s'agiter, à grouiller, avec un cliquetis sonore de sabres et de fusils sur les dalles. Tout le monde fut bientôt sur pied. Le chef des soldats vint au nouvel arrivant et salua. Nous comprîmes que ce gros homme était quelque important personnage.

Un colloque à voix basse s'engagea aussitôt entre eux. Demeurées près de la porte, nous écoutions de toutes nos oreilles, mais nous ne pûmes rien entendre. Nous devinions seulement, d'après les gestes, que le commissaire interrogeait le capitaine, et que celui-ci répondait négativement. Nous redoutions de les voir lever la tête en l'air et apercevoir la porte du grenier toujours entr'ouverte, là-haut, sur la muraille grise. Il me semblait qu'elle était énorme, cette petite porte; qu'elle devait attirer tous les regards, qu'elle crevait les yeux, comme on dit...

Il n'en fut rien cependant, car le commissaire, cessant de parler au capitaine, vint à moi, et me regardant avec cet air en dessous que j'avais remarqué et qui ne disait rien de bon :

— Alors, on est bien sûre, citoyenne, qu'il n'y a personne d'autre ici que ces hommes-là?

(Il montrait les soldats en train de se secouer, de se brosser.)

Je le regardai bien en face et répondis :

— Personne!

Il fit la même question à madame Badouillet, qui, vaillamment, lui fit la même réponse. Puis à madame Maréchal. Je crus qu'elle allait parler, nous trahir. Je lui lançai un regard où je mettais toute ma volonté.

Elle hésita un moment; puis, les yeux à terre :

— Je ne sais pas... J'ai dormi... Je n'ai rien vu, rien entendu.

— Eh bien, moi, j'en sais plus long que vous, fit le commissaire. Des paysans m'ont affirmé que les Girondins sont entrés ici,

qu'ils y ont passé la nuit, qu'ils y sont encore. Est-ce vrai?

Nous nous tûmes toutes trois.

— Réfléchissez bien, citoyennes. En cachant chez vous des traîtres, des ennemis du peuple, vous savez à quoi vous vous exposez?

C'était effrayant, va, mon petit, cet interrogatoire au milieu de ces hommes qui nous dévisageaient, nous regardaient jusqu'au fond de l'âme!

Je compris, je sentis que madame Maréchal faiblissait, que tout était perdu. Elle remuait déjà les lèvres... Elle allait prendre la parole... Je ne lui en laissai pas le temps, et, payant d'audace :

— Puisque vous doutez, citoyen commissaire, faites tout visiter. Je vous conduirai où vous voudrez.

Devant mon assurance, il hésita, et je crus qu'il allait renoncer à toute idée de poursuite, quand une voix s'éleva :

— M'est avis que s'il s'est manigancé quelque chose, c'est de ce côté-là!

Un soldat, celui qui s'était réveillé cette nuit

sans doute, un petit chafouin, l'air mauvais, montrait de la main la corniche et la porte du grenier. Mes jambes tremblèrent sous moi...

Je pensais aux malheureux qui étaient là-haut, derrière cette porte, sans armes, sans défense possible, entendant ce qui se disait. Je maudissais l'idée que j'avais eue de céder à leur prière, de les accueillir. Dehors, ils auraient couru d'aussi grands dangers, peut-être, mais sans que j'y fusse pour rien... Ils auraient pu lutter, s'échapper, fuir, que sais-je? mais là, là, près de moi, par ma faute... C'était horrible, je me sentais devenir folle...

Après avoir rapidement interrogé le soldat — oh! comme je l'aurais tué, le misérable! — le commissaire se tourna vers moi.

— Eh bien, citoyenne, puisque tu le proposes, sers-nous de guide. Conduis-nous là-haut, à cette porte... Un grenier sans doute?...

Je fis signe que oui. Je n'aurais pu parler, tant j'avais la gorge sèche.

— Quelques hommes avec moi, et allons!

Ce fut alors, mon enfant, le moment le plus

terrible. Il me fallut une force dont je me croyais incapable pour ne pas m'évanouir. Je me raidis cependant et me dirigeai vers l'escalier qui conduisait à la corniche, cet escalier que j'avais gravi quelques heures auparavant avec les fugitifs. Le commissaire me suivait immédiatement, puis le capitaine et plusieurs soldats.

Qu'espérais-je en obéissant? Pour sauver les Girondins, il eût fallu un miracle. Mais j'avais lutté jusque-là, je voulais lutter jusqu'au bout. Et puis, franchement, je ne savais trop ce que je faisais. J'agissais comme un automate. On m'avait dit d'aller là, j'allais là, voilà tout.

J'arrivai bientôt à la corniche. Le commissaire me suivait péniblement, vu sa corpulence. Il semblait en outre fort maladroit, fort embarrassé de sa grosse personne.

Quand il fut en haut de l'escalier et aperçut la corniche, où j'avais déjà fait un ou deux pas :

— Oh! oh! c'est étroit! murmura-t-il.

Il hésita. Mais il vit, en bas, tous les soldats

qui le regardaient, la tête en l'air. Piqué d'amour-propre, il me suivit lentement, s'appuyant à la muraille, ne posant ses pieds que l'un après l'autre, avec d'infinies précautions. Je t'assure que si la situation n'avait pas été aussi affreuse, elle eût été grotesque. Mais je n'avais pas envie de rire, je t'en réponds!

A ce moment, deux questions, deux seules questions tourbillonnaient dans ma tête. Que fallait-il faire?... Ou bien courir rapidement en avant et me joindre à ces malheureux pour mourir avec eux? Ou bien me précipiter sur les dalles de la chapelle et m'y briser le crâne?

Et cependant, j'avançais, j'avançais toujours, m'attendant, d'un moment à l'autre, à voir la porte se fermer, poussée instinctivement par les pauvres gens comme un frêle et inutile obstacle à une capture certaine, et je m'intéressais tellement à leur sort que j'oubliais mon propre danger...

Nous étions arrivés au milieu du passage, quand soudain le commissaire s'arrêta, et se tournant vers ceux qui le suivaient :

— Des toiles d'araignée ! fit-il.

Et il montrait de la main l'entrée du grenier.

En effet, par un hasard providentiel, une grande toile d'araignée, déchirée au moment où j'avais ouvert la porte, était restée pendue au chambranle, et, pendant les quelques heures de nuit, l'insecte, tendant activement de nouveaux fils, avait réparé en partie le mal causé. Ces nouveaux fils traversaient dans toute sa largeur l'espace laissé vide par la porte entr'ouverte, et il ne pouvait venir à l'idée de personne que, cette nuit même, des hommes soient passés par là sans tout rompre... Oui, mon enfant, une araignée, une simple araignée avait fait cela... Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que le bon Dieu y était pour quelque chose.

La constatation faite, le commissaire ajouta :

— Inutile d'aller plus loin.

Entre nous, je crois qu'au fond il n'en était pas fâché, le gros homme, car il avait une peur terrible de rouler en bas, et l'amour-propre seul l'avait soutenu.

Que te raconterai-je de plus?

Les Girondins étaient sauvés, et moi avec eux. Le commissaire partit, suivi des hussards, et peu après tous les autres soldats se mirent en marche.

Dès que la chapelle fut vide, je courus au grenier. Je n'ai pas besoin de te dire avec quelles protestations de reconnaissance les pauvres gens me reçurent. Une seconde de plus et, comme je le supposais, ils auraient fermé la porte. C'eût été leur perte.

Nous leur donnâmes à manger et ils restèrent toute la journée avec nous, car il aurait été imprudent de partir avant la nuit.

Quand elle fut venue, ils nous quittèrent, après m'avoir remercié encore, cent fois plus que je ne le méritais. J'avais fait mon devoir, et rien de plus.

Nous les suivîmes de l'œil sur la route aussi longtemps que nous le pûmes. Puis ils disparurent dans l'obscurité.

Arrivèrent-ils à bon port? Furent-ils découverts, tués en route? Je ne l'ai jamais su. Mais je me suis réjouie toute ma vie

d'avoir pu, délicate comme je le suis, supporter sans faiblir de pareilles émotions. Madame Badouillet a eu les sangs tournés pendant quinze jours. Quant à madame Maréchal, elle en a été quitte pour une jaunisse.

J'ai fini. Veux-tu un jujube, petit?

. . . .

. . . .

. . . .

*
* *

Tout en descendant le sentier suivi quelques instants auparavant par les joueuses de lawn-tennis, je me remémorais les moindres détails de l'histoire de tante Ninie. La comparaison s'établissait dans mon esprit entre ce chétif spécimen d'une génération disparue, et les jeunes gaillardes que je venais de voir. Je me demandais si, avec leur parfait équilibre physique, leurs natures actives mais pondérées, elles seraient capables, dans une occasion analogue, d'un pareil sang-froid ou, plus proprement, d'une pareille exaltation (car, en réa-

lité, c'était une sorte de généreuse fièvre qui avait soutenu tante Ninie et l'avait élevée au-dessus d'elle-même). Je me demandais si les grands dévouements, ces abstractions complètes du « moi » égoïste pour ne penser qu'au salut des autres, n'étaient pas exclusivement propres aux êtres nerveux, impressionables, chez lesquels la sensibilité morale, toujours en éveil, ne donne pas aux défaillances physiques le temps de se produire, et enveloppe d'un nuage d'héroïsme jusqu'aux apparences du danger.

Auraient-elles, ces femmes de sport, le même courage que la frêle jeune fille? Ressentiraient-elles la même compassion irréfléchie pour les persécutés? Se dévoueraient-elles aussi vite, avec aussi peu de calcul et autant d'enthousiasme ? Ne seraient-elles pas retenues par notre scepticisme contemporain, par cette commode indifférence pour les maux d'autrui où nous mène tout doucement une civilisation plus raffinée et plus déprimante?

Je me demandais tout cela... Mais je me

répondis bien vite que si les temps changent, si les mœurs se modifient, l'âme féminine reste toujours la même, susceptible des plus grandes faiblesses comme des plus sublimes dévouements.

UNE DETTE

— Mais enfin, pourquoi n'êtes-vous d'aucun cercle? disions-nous il y a quelques années au comte de R..., ce richissime Hongrois bien connu à Paris. Toutes les portes vous sont ouvertes; on serait heureux de vous recevoir partout; vous seriez accueilli par une grêle de boules blanches; vous êtes plus Parisien que bien des Parisiens... Il faut que vous soyez des nôtres!

— Je vous présenterai au Jockey!

— Et moi, à l'Épatant!

— Non! non!... je vous assure, répondait doucement le comte, ce serait inutile...

— Bah !... vous viendriez lire les journaux... vous retrouveriez des amis... un bout de causerie, de cinq à sept... le potin du jour...

— Et le dîner...

— Et la salle d'armes...

— Et le billard...

— Et, à l'occasion, une petite partie...

Le front du comte se rembrunit, et, brusquement :

— N'insistez pas ! Jamais, non, jamais !

Nous nous regardâmes étonnés. Ce ton bref, tranchant, était si peu dans ses habitudes ! Personne de nous n'avait encore vu s'animer cette physionomie douce, rêveuse, mélancolique même, — d'une mélancolie vague, que rien ne semblait pouvoir dissiper.

Il comprit notre surprise, et s'excusant aussitôt :

— Pardon... mille fois pardon... je me suis laissé emporter comme un sot... j'ai mal répondu à vos propositions si gracieuses... Ah ! voyez-vous ! c'est que vous avez réveillé en moi un souvenir douloureux... Non, mes

chers amis, je ne ferai jamais partie d'aucun club... Aussi bien dois-je à l'intérêt que vous me portez de vous dire pourquoi... Vous comprendrez alors ce mouvement de vivacité, et j'ose espérer que vous l'excuserez...

Le comte poussa un soupir, appuya sa tête grisonnante sur le dossier de son fauteuil et se mit à parler lentement, sans gestes, d'une voix basse et un peu monotone, les yeux vagues, comme perdus dans la brume du souvenir.

— J'avais vingt-cinq ans alors... j'en ai aujourd'hui près de cinquante-huit... l'histoire est vieille, comme vous voyez, et pourtant elle m'a laissé une si profonde impression, qu'elle me semble d'hier à peine.

A Paris depuis ma vingtième année, je menais une existence folle. J'avais dissipé toute ma fortune personnelle, considérable cependant. Pour faire face à des dettes de jeu, — car c'était là ma plus grande folie — j'avais dû avoir recours à mon père. Il avait payé sans dire un mot. Mais j'avais tant souffert

d'avoir à lui faire cette demande, que je m'étais juré, quoi qu'il pût arriver, de ne la renouveler jamais.

Tout compte fait, il me restait environ quatre-vingt mille francs, une misère. Je résolus de les risquer comme dernier enjeu. Si je gagnais, je tâcherais de me remettre à flot; si je perdais... un saut dans l'éternité. A vingt-cinq ans, c'était un peu tôt, mais mon parti était irrévocablement pris, et rien n'aurait pu m'en détourner.

En sortant de l'Opéra, je me rendis à pied au cercle — car, alors, je faisais partie de plusieurs clubs. Une nuit de mars, froide, triste, pluvieuse. Arrivé sur la grande place, j'aperçus les hautes fenêtres éclairées qui semblaient me regarder comme des yeux d'un rouge jaunâtre, dans l'ombre. Derrière, des silhouettes noires passaient et repassaient.

Je me dis : « C'est là que va se jouer la dernière partie. »

Et je hâtai le pas.

Au moment d'entrer sous la porte cochère, mon pied heurta presque une forme noire

étendue le long du trottoir, contre la muraille. Je regardai.

C'était une petite mendiante d'une dizaine d'années environ, pâle et maladive, enveloppée dans une couverture en loques, et dormant, la tète appuyée sur une borne. Un peu par charité, beaucoup par superstition, — car, réellement, c'était ma vie que j'allais jouer là-haut, — je pris un louis dans ma poche et le glissai dans sa main.

Ses yeux s'entr'ouvrirent à peine; elle balbutia un vague merci; ses doigts se serrèrent autour de la pièce d'or; son bras s'approcha de la poitrine, et elle se rendormit profondément.

Quelques minutes après, j'étais dans la salle de jeu. Une dizaine de joueurs seulement, mais tous des passionnés.

Je tins d'abord une banque heureuse. Je gagnais un millier de louis : la charité faite à la petite me portait bonheur, sans doute. Mais bientôt la veine tourna.

Vous connaissez cela vous-mêmes, tous, plus ou moins. Inutile dès lors de faire la descrip-

tion de cette fièvre du jeu, de ces alternatives de gain et de perte qui vous bouleversent, de ces espérances et de ces craintes toujours renouvelées. Les temps et les hommes peuvent changer : les joueurs seront éternellement les mêmes !

A deux heures, il me restait dix mille francs. Je les risquai sur un coup.

J'abattis huit... Je me crus sauvé.

Le banquier abattit neuf... J'étais perdu.

Je me levai, très maître de moi-même, mais, au fond, sensiblement ému.

— La revanche à demain ! me dit-on de toutes parts.

— Oui... oui... à demain !

Demain !... où serais-je demain ?

Quelqu'un prit la place que j'avais laissée vide.

— Faites vos jeux ! dit la voix monotone du banquier.

Et la partie continua.

Au vestiaire, on me passa ma pelisse. En relevant la tête pour mettre les manches, je me vis dans une glace. J'étais blanc comme un linge.

Je descendis le grand escalier, à peine éclairé. En bas, trois ou quatre valets dormaient sur les banquettes. L'un d'eux se leva à mon passage ; les autres ne bougèrent pas. Tous ces détails me reviennent avec une netteté singulière... J'allumai un cigare... « Le dernier », pensai-je.

En effet, j'habitais à quelques pas du club... Mes dispositions étaient prises... Avant un quart d'heure, tout serait fini.

La lourde porte se referma derrière moi. J'étais dehors. L'humidité pénétrante de la nuit me glaça le visage. Je fis quelques pas... Absorbé par mes pensées, comme en venant, je heurtai presque du pied la petite mendiante. Dans la fièvre du jeu, je l'avais complètement oubliée.

L'enfant n'avait pas bougé. Elle dormait toujours, calme, la main appuyée sur son cœur, serrant inconsciemment le louis que je lui avais donné.

Une idée insensée me passa par la tête... Qui sait ?... La fortune est changeante... Avec ce louis, je puis jouer encore, regagner tout ce

que j'ai perdu... Cette pièce d'or, demeurée si longtemps dans cette main innocente, deviendra un fétiche, peut-être... Oui!... Mais c'est une aumône que je lui ai faite, à cette enfant... et la lui reprendre, ce serait indigne! Mais je gagnerai... Je ne puis que gagner... et alors je la lui rendrai au triple... au quadruple... au centuple...

Comme un criminel, je regarde autour de moi. Personne!... Je me baisse vers l'enfant... J'écarte doucement ses petits doigts... J'aperçois la pièce d'or qui brille... Je la saisis... Je rentre au cercle, je monte à la salle de jeu et je jette le louis sur le tapis vert.... »

La parole du comte s'était animée peu à peu. Sa tête, jusque-là impassible et froide, avait pris une expression douloureuse... Il continua alors d'un ton fiévreux, saccadé :

— Je gagne... une fois... deux fois... Je pense aussitôt à faire profiter la petite mendiante de ce gain inespéré... à lui porter quelques louis... Oui! mais la veine! la bienheu-

reuse veine! je pourrais la rompre... Non! continuons... Dans un instant... j'irai dans un instant... Et je joue encore... et je gagne toujours, toujours... et le temps passe... trois heures sonnent... j'ai gagné deux cent mille francs... les autres joueurs demandent grâce... je prends deux grosses poignés de louis, je descends rapidement l'escalier... Pauvre chère petite! Quelle joie va être la sienne!... Quel beau réveil!... Et puis, je m'occuperai d'elle à l'avenir... pendant toute sa vie... Elle sera heureuse... heureuse par moi... je lui dois cela... elle m'a sauvé... Je franchis rapidement la porte du cercle... Je cours, le cœur battant à se rompre, les mains tendues... Personne!...

Non! ce n'est pas possible... Elle était là, le long de cette borne... il n'y a qu'un instant... je regarde autour de moi... La grande place s'étend, triste et froide, vaguement éclairée par les premières lueurs de l'aube... Où est-elle, ma petite mendiante... ma Providence... mon salut?

Un homme passe sur le trottoir... Je l'interroge... Il me regarde étonné... Il n'a rien vu...

Il croit avoir affaire à un fou, presse le pas et disparaît... Où est-elle?... Quel chemin a-t-elle pris?... A droite?... à gauche?... Je parcours les rues au hasard... Rien, toujours rien!... Est-il possible que je ne la retrouve pas? Mais alors je suis un voleur... Oui!... je l'ai tout simplement volée, cette petite... Ces vingt francs, une fois donnés, lui appartenaient... et en les lui reprenant... un voleur! Et dire que j'ai là, dans mes mains, de quoi la rendre heureuse... et qu'elle le sera pendant toute sa vie... si je la retrouve...

Je me fais conduire à la Préfecture de police. J'attends de longues heures avant l'ouverture des bureaux... On me reçoit enfin... Je raconte l'histoire... Je donne le signalement — bien vague, hélas! — de la petite... On s'informera... on prendra les renseignements nécessaires... Moi-même, je me mets en campagne... Je parcours Paris dans tous les sens... Je sonde les quartiers les plus pauvres et les plus invraisemblables, espérant toujours que le hasard me fera rencontrer l'enfant... que je pourrai la reconnaître... m'acquitter envers elle... Huit

jours, quinze jours se passent... rien à la Préfecture... et moi-même, de mon côté, rien... rien!...

Vous pensez sans doute que je me lassai bientôt de ces recherches infructueuses et considérai tout espoir comme perdu? Nullement. Je n'eus plus qu'une pensée : retrouver cette enfant et lui rendre ce que je lui devais. Car j'étais son débiteur; tous les raisonnements du monde ne pourraient prouver le contraire... Et qui sait? N'étais-je pas plus coupable encore? Ce louis que je lui avais donné, puis repris c'était peut-être aussi son salut, à elle... il l'aurait peut-être tirée de la misère, préservée du déshonneur... l'aumône venant à propos a quelquefois tant d'influence sur toute une vie!

J'ai donc cherché, cherché toujours... voilà plus de trente ans que cela dure... et je n'ai rien trouvé... elle est morte sans doute, la pauvre petite... ou pis encore... et dire que je l'ai rencontrée peut-être, que je lui ai peut-être parlé, et que rien ne m'a dit : « C'est elle!... C'est elle!... Rends-lui ce que tu lui as volé! »

A moins d'un hasard de plus en plus improbable, je ne la retrouverai jamais. Je m'acquitterai du moins de ma dette. Ne pouvant le faire en détail, je le ferai en masse. Je suis resté célibataire... Je suis maître de ma fortune, à laquelle celle de mon père est venue se joindre... Si, avant ma mort, je ne retrouve pas mon introuvable, au lieu de faire une seule heureuse, je ferai beaucoup d'heureux, voilà tout !

Le comte demeura un instant silencieux. Puis, secouant la tête comme pour en chasser les sombres pensées, il frappa sur le bras de son fauteuil, se leva, et avec un sourire un peu triste :

— Vous savez maintenant, chers amis, pourquoi je ne veux être d'aucun cercle. C'est un serment que je me suis fait, par un scrupule exagéré, c'est possible, mais que vous comprendrez, j'en suis sûr, comme vous avez déjà compris mon petit mouvement de vivacité...

. . . .

Je restai trois ans sans revoir le comte. Il voyageait beaucoup, paraît-il.

L'autre jour, en ouvrant un journal, j'y lus ces simples lignes :

On annonce de Pesth la mort du comte de R... Par testament, il lègue son immense fortune aux pauvres de Paris. »

Il n'avait pas retrouvé la petite mendiante.

LA

CONSIGNE DU PÈRE BLANCHET

I

… Quatre… cinq… six… sept… Sept heures!

Chaque matin, au dernier coup, machinalement, méthodiquement, Joséphin Blanchet se levait.

Une heure pour sa toilette, une heure pour la lecture du journal, une demi-heure pour déjeuner. A dix heures moins cinq, après vingt minutes de promenade, toujours aux mêmes endroits, par les mêmes rues, il arrivait au musée de X…, où il était gardien, saluait madame Guarrigues, la concierge :

— Bonjour, madame Guarrigues !

— Bonjour, monsieur Blanchet !

Suivaient quelques mots rapidement échangés sur la pluie et le beau temps ; puis il montait à la galerie des tableaux et se trouvait à son poste juste au moment où l'horloge sonnait dix heures.

Soixante ans, grand, sec, pâle, la taille encore souple dans le placide uniforme semi-militaire, semi-infirmier des gardiens de nos musées nationaux, Blanchet n'avait rien de l'ancien sous-officier classique, jovial et hâbleur. Il ne fumait pas, ne buvait pas, ne jurait pas. Il parlait peu, d'une voix douce, lente, correcte. Il était maigre, chauve et digne. Sa mais'allongeait, distinguée, avec une grosse bague au petit doigt. Sur le plastron de son uniforme, un pince-nez en argent oscillant de droite et de gauche, mettait une note de dandysme bureaucratique. La tête était mélancolique, avec une moustache encore noire, clairsemée. Rien à dire du nez ; mais, par contre, le regard flottait, timide, indécis, luisant d'une préoccupation constante. Sur chaque joue, à

même hauteur, on apercevait une cicatrice pareille, ronde, d'un brun bleuâtre, autour de laquelle la barbe, soigneusement rasée partout ailleurs, laissait quelques poils blancs. C'était une balle qui lui avait traversé la bouche, brisant deux dents de chaque côté. Car, bien qu'il n'y parût guère, Blanchet avait été au service ; mais dans les armes spéciales, dans l'artillerie. Il en était sorti maréchal des logis chef, décoré de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, sans compter les médailles de Crimée et d'Italie. Il portait cette glorieuse brochette avec coquetterie, le beau sexe ayant joué un grand rôle dans sa vie. Célibataire, peu bavard, les aventures ne lui avaient pas manqué. Mais là-dessus, il était impénétrable. Madame Guarrigues, méridionale et curieuse, le poussait souvent aux confidences :

— Un homme comme vous, monsieur Blanchet !... si distingué !... J'en suis sûre... des duchesses pour le moins, té !

Blanchet souriait, mais ne répondait pas. La discrétion lui semblait une consigne, et il serait mort plutôt que d'y manquer.

La consigne!... Le devoir!... Ces deux mots avaient rayonné sur son existence. Il était né scrupuleux et obéissant. Enfant, il arrivait toujours le premier en classe et en sortait le dernier. La crainte de ne pas savoir sa leçon l'obsédait. Il se levait la nuit pour l'étudier, se la répétait en lui-même tout le long du chemin, jusqu'à la dernière minute, recourant au livre dès la moindre hésitation. Il croyait la savoir cette leçon, il la savait en effet... Mais, au moment de la réciter, la crainte de mal faire le saisissait à la gorge; il perdait la tête, tremblait, balbutiait... et le maître, attribuant à la paresse ce qui n'était qu'un excès de zèle, le renvoyait à sa place, honteusement. C'était une continuelle torture pour le pauvre petit.

Au régiment, mêmes scrupules, augmentés encore par les responsabilités. La moindre consigne prenait à ses yeux une importance singulière. Ce fut bien pis encore quand il devint brigadier, puis maréchal des logis! Il lui fallait répondre non seulement de lui-même, mais des autres. Les manœuvres dans la cour du quartier ou au polygone, l'inspection des

effets, la tenue des hommes, le pansage, la comptabilité, — autant d'inquiétudes. Et ce n'était rien encore en temps de paix, mais en campagne! alors qu'un ordre mal compris ou mal exécuté pouvait avoir de si graves conséquences!

Quand il y avait quelque « coup de chien » dans l'air, et que, le soir, son capitaine lui disait : « Vous savez, Blanchet... demain matin... je compte sur vous... ouvrez l'œil! » c'étaient des terreurs inexplicables pour le pauvre *marchef*. Ouvrir l'œil!... Oh, oui!... il l'ouvrait l'œil! Il ne le fermait même pas de la nuit, malgré la fatigue. « Je compte sur vous! » ces mots entraient dans son cerveau comme des vrilles. De peur d'oublier l'ordre donné, il l'écrivait sur un bout de papier qu'il relisait sous la tente, à la lueur d'une chandelle. Il ne commençait à respirer qu'une fois la consigne scrupuleusement remplie, quand le capitaine lui avait dit :

— C'est bien ça, Blanchet.

Mais aussi, quelle batterie que la sienne!... On la citait comme modèle à tout le régiment.

Blanchet était adoré de ses chefs, leur confiance en lui n'ayant jamais été déçue. Parmi les camarades, on se moquait bien un peu du *Père la Consigne*, comme on l'appelait, par plaisanterie ; mais on l'estimait, on l'aimait, on se serait fait tuer pour lui.

On le lui avait bien prouvé à Gravelotte, où l'humble sous-officier eut un mot héroïque. Une section de la batterie — deux pièces — venait s'établir au coin d'un bois, dans une position très en l'air. Bientôt aperçue par l'ennemi, elle recevait le feu convergent de deux batteries réunies, qui l'écrasaient. Le lieutenant commandant la section tombe :

— Blanchet... prenez le commandement... et tenez jusqu'au dernier, vous m'entendez?... jusqu'au dernier !...

Puis il meurt.

Blanchet sent un grand frisson lui courir dans le dos... non de peur, grand Dieu ! il n'y pense même pas, — mais devenir chef de section, lui !... obligé de commander sous sa propre initiative ! Prendre des décisions, régler le tir, changer la position des pièces ! Quelle

responsabilité ! Mais la consigne lui a été donnée, nette au moins, celle-là... jusqu'au dernier... voilà qui est clair... il aime mieux ça...

Les deux pauvres pièces luttent avec rage contre l'ouragan de fer qui s'abat sur elles. Quatre servants de la pièce de gauche sont emportés d'un coup : une seconde après, la pièce de droite est démontée. N'importe !... on tiendra avec celle qui reste ! A chaque coup, Blanchet pointe lui-même, posément, froidement, comme aux écoles à feu. Électrisés par l'exemple du Père la Consigne, les artilleurs sont merveilleux de courage et de sang-froid. Bientôt la place n'est plus tenable ; le sol se soulève, ravagé ; presque tous les hommes gisent à terre, morts ou affreusement mutilés... Mais Blanchet ne songe pas à la retraite... il a sa consigne... il l'exécutera...

Un officier arrive, bride abattue :

— En arrière donc, sacrebleu ! vous allez vous faire massacrer tous !

Et Blanchet, impassible, la main au képi :

— On m'a dit jusqu'au dernier... nous sommes encore quatre... J'attendais.

II

Donc, à dix heures précises, le père Blanchet entrait dans la salle numéro 3 du musée, lequel se composait en tout de quatre salles. Il commençait par tirer de sa poche son mouchoir à carreaux, le pliait en deux, le mettait soigneusement sur sa chaise, le seul meuble qui existât sur cet océan de parquet ciré. Il s'asseyait alors, jusqu'à midi. De midi à une heure, promenade à travers les salles, les mains derrière le dos, en poussant de temps à autre de petits bâillements modulés, effet de la digestion qui s'avançait. Chaque promenade était de deux cent quarante pas, cent vingt pour l'aller, cent

vingt pour le retour. A un bout, une copie de l'*Enlèvement des Sabines*, donnée par le ministère; à l'autre, une immense fresque de Pontchabannes, le grand maître, une des gloires locales. De une heure à deux, repos; de deux à quatre, promenades et repos alternés. La consigne lui défendant de lire, il ne lisait pas; de dormir, il ne dormait pas. Par contre, il devait se tenir à la disposition du public pour les renseignements qu'on lui pourrait demander : aussitôt interrogé, il répondait donc sur le sujet indiqué. Quant à parler le premier ou à prolonger la conversation commencée — comme le font certains gardiens familiers et liants — il n'y eût jamais songé.

D'ailleurs, bien que X... comptât parmi les grandes villes de France, les visiteurs étaient rares au musée. Il arrivait assez souvent à Blanchet de demeurer ses six heures de service seul, sans parler à âme qui vive... Il restait là, assis, debout ou marchant dans la grande tranquillité des salles vides — ne pensant pas à grand'chose, contemplant la pointe de ses souliers ou le galon de son képi, jetant

un regard distrait sur les tableaux qu'il connaissait par cœur, ou de temps en temps, levant les yeux vers un grand ormeau qu'on apercevait par le haut des fenêtres, s'agitant sur un pan de ciel.

Et cette vie monotone ne lui déplaisait point. Il se trouvait heureux, très heureux au contraire. C'était sa consigne de rester là sans rien faire, n'est-ce pas? Il ne faisait rien et sa responsabilité était à l'abri. Que demander de plus?

Au premier coup de quatre heures, le vieux gardien prenait le mouchoir placé sur sa chaise à l'arrivée, le secouait deux fois pour effacer les sillons que son poids y avait pu laisser, le repliait soigneusement, le mettait dans sa poche, descendait l'escalier, passait devant la loge de la concierge :

— Bonsoir, madame Guarrigues!

— Bonsoir, monsieur Blanchet!

Après une promenade d'une demi-heure, aux mêmes endroits que le matin, il rentrait dans son modeste logement, une petite cuisine et deux chambres — l'une occupée par lui,

l'autre par Charlot, son neveu, un gamin de six ans, fils d'un frère qu'il aimait tendrement et qu'il avait perdu. La mère s'était remariée, abandonnant l'enfant. Blanchet le prenait sous sa protection, le mettait en pension, se saignait aux quatre veines pour le petit. C'était encore un devoir, et il l'accomplissait scrupuleusement, sans s'occuper du reste.

Mais dame! on arrivait à peine à joindre les deux bouts, et, déjà gardien du musée le jour, Blanchet avait dû prendre aussi une place de contrôleur au Grand-Théâtre, le soir.

Le théâtre de X... jouait trois fois par semaine — les mardi, jeudi et dimanche. Là aussi, la consigne était facile, point de responsabilités.

C'était ce qu'il voulait avant tout. Il avait trop souffert autrefois. Il en avait assez. Demander les billets, donner les contremarques, pas davantage. Au théâtre, il ne portait pas d'uniforme : mais, vêtu de noir, cravaté de blanc, un large ruban rouge à la

boutonnière, il imposait le respect aux gamins du parterre — ou bien encore, en cas de contestations de places ou de doubles emplois, dans les discussions entre spectateurs et ouvreuses, il représentait dignement le contrôle... en ne disant rien.

III

Il y avait quinze ans que Blanchet menait cette existence heureuse, monotone, sans incidents, quand un soir, après la représentation, le directeur du Grand-Théâtre, M. Sylviani, un ancien ténor italien qui avait dû renoncer à la scène pour cause d'embonpoint, le fit appeler dans son cabinet.

A cette convocation anormale, Blanchet eut un tressaillement. Avait-il commis quelque faute, quelque négligence dans son service?... C'est en tremblant qu'il entra chez M. Sylviani.

— Père Blanchet, lui dit celui-ci avec un

fort accent, vous êtes un honnête homme, un ancien soldat...

Blanchet redressa sa longue taille.

— Pourrais-je compter sur votre dévouement dans une circonstance difficile, qui demanderait du coup d'œil et du sang-froid?

— Monsieur le directeur... fit Blanchet, rassuré d'un côté, mais anxieux de l'autre.

— Vous savez que par suite de leurs nouveaux règlements de police (M. le directeur prononça ces mots avec un mépris mal dissimulé), j'ai été obligé de faire de nombreux changements dans le théâtre. Entre autres améliorations (ici M. le directeur eut un sourire narquois), j'ai dû multiplier les portes de sortie, en cas de sinistre. La plus importante est celle des quatrièmes galeries. Il me faudrait là un homme sûr. La consigne serait simple...

A ce mot de consigne, Blanchet releva la tête, flairant le danger.

— La porte étant fermée en temps ordinaire, il suffirait, à la première alerte, de l'ouvrir avec la clef que voici.

Et ce disant, M. Sylviani prit une clef sur son bureau.

— Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

Le père Blanchet sentit courir le long de son dos le frisson qu'il connaissait bien. Une nouvelle responsabilité! Et une responsabilité pareille ! La vie d'un grand nombre de personnes entre ses mains ! Assurément, il lui en coûtait beaucoup de refuser. La confiance qu'on lui témoignait flattait son honneur militaire. En outre, depuis cinq ans déjà qu'il était directeur, M. Sylviani s'était montré excellent à son égard, bon enfant, ne manquant jamais l'occasion de lui dire un petit mot au passage, le saluant même le premier, avec le geste théâtral d'un ancien ténor qui a chanté *la Dame blanche* et qui sait ce que c'est que « d'être soldat ».

C'est égal, en dépit de tout cela, il refuserait. Non, non ! plus de responsabilités ! Il en avait assez !

Il allait répondre, quand M. Sylviani, qui, négligemment faisait tourner la clef au bout de son doigt, ajouta :

— Naturellement, ce service étant plus délicat, je vous augmente de trente francs par mois.

Trente francs par mois!... Comme cela l'aiderait! Quelle ressource pour lui... et pour son cher petit Charlot! Justement, l'enfant venait de faire une maladie... il avait fallu payer le médecin, les drogues... on était en retard pour la pension... Trente francs par mois! On serait vite remis à flot. Et, dans quelque temps, que de douceurs accordées au petit (car c'était à lui seul qu'il pensait, le brave homme)!

Au fait, qu'avait-elle d'effrayant, cette consigne?... Est-ce que ça arrive, les accidents? Aux autres, peut-être; mais à soi-même... jamais! D'ailleurs, quoi de plus simple?... une porte à ouvrir et c'était tout. Il en avait vu bien d'autres, au régiment, ne fût-ce que le jour de Gravelotte! Allons, ni pour Charlot, ni pour lui-même, il n'avait le droit de refuser une pareille aubaine... ce serait une faiblesse; plus encore, une lâcheté...

A cette pensée, Blanchet n'hésita plus.

— Entendu, monsieur le directeur, et merci de toutes vos bontés pour moi !

Il allongea la main et prit la clef que lui tendait M. Sylviani. Quelle drôle de chose!... Elle lui sembla glacée.

IV

Dès le lendemain, Blanchet était installé à son poste, aux quatrièmes galeries. Il devait, pendant la représentation, rester assis sur une chaise, tout au bout, contre le théâtre. En se penchant beaucoup, il apercevait un petit coin de la scène, côté *jardin*. De cette position élevée, il dominait la salle. Il plongeait sur l'orchestre, sur le parterre, sur les fauteuils de balcon, sur les loges. Pas un mouvement qui pût lui échapper A sa hauteur, les spectateurs des quatrièmes galeries se pressaient, ceux du premier rang appuyé sur le coude, dans une position abandonnée ; les autres raides, le buste

droit, cherchant à voir entre ou par-dessus les têtes qui les précédaient. C'étaient comme des longs chapelets de vies humaines, dont chaque grain avait son mouvement propre, sa personnalité. Les émotions suscitées par la pièce se peignaient sur chacun de ces visages; tout cela s'agitait, riait, pleurait en même temps. Çà et là, quelques figures impassibles, de ces figures obtuses sur lesquelles rien ne semble avoir prise, et qui donnent l'idée du premier degré de l'animalité dans l'homme. Divisés en trois groupes, au centre et aux deux ailes, les claqueurs, sur un signe de leur chef, applaudissaient automatiquement ; puis, cessant tout à coup, reprenaient leur position nonchalante, les bras en croix sur le rebord de velours usé.

Dans ces parties hautes du théâtre, le lustre tout proche jetait une lumière aveuglante, éclairant en plein ces faces humaines, tandis que là-bas, là-bas, bien au-dessous, l'orchestre semblait plongé dans une demi-obscurité où s'agitait confusément un fouillis de têtes, d'épaules et de bras.

La porte à l'ouverture de laquelle Blanchet

était préposé communiquait avec un escalier donnant directement sur la rue. Elle était large, à deux battants, peinte en blanc avec filets dorés. Au-dessus, un transparent en verre dépoli, qu'éclairaient des becs de gaz intérieurs, faisait flamboyer, en grosses lettres bien lisibles, l'avis suivant :

SORTIE OUVERTE
EN CAS D'ACCIDENT SEULEMENT.

De sa chaise, Blanchet voyait cette porte juste en face de lui. Pour y être, il n'avait que deux enjambées à faire. Scrupuleux comme il l'était, son premier soin avait été d'essayer la clef. Elle jouait à merveille dans la serrure... Deux tours, et la porte s'ouvrait. Parbleu! c'était chose aisée... Et Blanchet, le premier soir, s'en voulait d'avoir hésité à accepter une consigne si simple qu'un enfant l'eût exécutée.

Pourtant, le lendemain, pendant son service au musée, son esprit fut préoccupé. Il n'y avait pas à dire, sa responsabilité était en jeu. Assurément, le cas échéant, si quelque acci-

dent arrivait, il n'attendrait pas une seconde pour faire son devoir... deux enjambées... cric, crac!... et la porte s'ouvrait, et les spectateurs se précipitaient par cette porte, descendaient l'escalier. Lui, comme un capitaine à son bord, il resterait le dernier, attendant qu'il n'y eût plus personne. Mais est-on jamais sûr que rien, au dernier moment, ne vienne à la traverse d'une consigne donnée ?... Au milieu d'un de ces affolements subits, souvent injustifiés, comme on en voit dans les théâtres, qui sait s'il aurait le temps d'y arriver le premier, à cette porte, de prendre la clef... de la mettre dans la serrure... et puis, et puis, si, par un hasard extraordinaire, invraisemblable, mais possible, il ne l'avait pas, cette clef?

Et machinalement, tout à son idée, en se promenant de long en large dans les vastes salles du musée désert, il glissait à chaque instant sa main dans la poche du pantalon à bande rouge, avec une seconde de fièvre... Ouf! elle était là, il l'avait!... Une détente se faisait dans tout son être, mais pas pour longtemps.

Vingt fois, trente fois, inconsciemment, il recommençait le même manège... Ah! c'est qu'il en avait soin, de cette clef! Pensez donc! Un pareil dépôt! Il ne faudrait pas qu'elle vînt à lui manquer!

A cette idée, Blanchet trembla de la tête aux pieds... Une sueur froide perla sur son front... Il regarda autour de lui... il était seul dans la salle numéro 1, nez à nez avec une *Léda* qui fixait sur lui ses yeux bêtes... Allons!... c'était idiot d'avoir des craintes pareilles! Il rit d'un rire forcé qui retentit dans le silence de la salle, et, comme l'horloge sonnait quatre heures, il alla en sifflotant à sa chaise, pour y prendre son mouchoir plié en deux comme d'habitude. Le mouchoir n'y était pas. Pour la première fois depuis quinze ans, il avait oublié de l'y mettre!

En rentrant chez lui, Blanchet était fiévreux. Décidément, il avait eu tort d'accepter ce poste, il avait trop présumé de ses forces, de son sang-froid. Oui! mais les trente francs par mois!... mais Charlot!

Avant de se coucher, il alla l'embrasser. Le petit dormait profondément, ses cheveux blonds répandus sur le traversin. En remuant, il s'était quelque peu découvert. Le vieux soldat pencha sa haute taille, le reborda, releva la couverture. Ah! il serait encore mieux, ce cher petit, il aurait encore plus chaud si on lui mettait certain couvre-pieds en piqué bleu, remarqué sur la grande place, à l'étalage d'un marchand de nouveautés. Avec l'augmentation de trente francs par mois, on pourrait bientôt l'acheter, le joli couvre-pieds... Voyons! c'était fou, c'était lâche de se troubler toujours ainsi...

A son âge:... On s'y ferait quand même, à cette consigne... Dans huit jours, on n'y penserait plus.

Doucement, avec la prudence d'une mère, Blanchet effleura d'un baiser le front de l'enfant, puis alla se mettre au lit, dans la chambre voisine, en ayant soin de placer la clef sur la table, près de ses allumettes, contre sa bougie. Mais il fut long à s'endormir. A peine fermait-il les yeux qu'il lui semblait voir devant lui,

très nettement, l'inscription en lettres noires sur fond blanc :

SORTIE OUVERTE

EN CAS D'ACCIDENT SEULEMENT.

Cela flamboyait, dansait, lui entrait à travers les paupières, dans le cerveau. Et le lendemain matin, à son réveil, pendant sa toilette, pendant son déjeuner, pendant sa promenade habituelle, dans la rue, au musée, partout, toujours, l'obsession continua. Il ne pouvait s'empêcher d'y penser, à cette porte maudite. Les six mots composant l'inscription se bousculaient dans sa tête, se pressaient sur ses lèvres... Il les analysait, les retournait, les pesait un par un, méticuleusement... SORTIE... OUVERTE... EN CAS D'ACCIDENT SEULEMENT...

Il paraît qu'un théâtre finit toujours par brûler, tôt ou tard. Il fallait donc s'y attendre à cet accident, le prévoir d'une façon absolue... qui sait? Il serait prochain, peut-être... Au moins, on verrait comment ça se passerait... car c'était irritant, à la fin, cette consigne qui

n'en était pas une, qui ne pouvait s'exécuter que dans certaines circonstances déterminées, si telle chose survenait, si tel événement se présentait, si... si... si.... Oh ! quel supplice pour un homme scrupuleux comme lui !... Attendre toujours !... Se demander toujours si, le cas échéant, on fera bien ce que l'on doit faire, on ne manquera en rien à son devoir... Tenir un fusil chargé à l'épaule, le doigt sur la détente, pendant des jours, des mois, des années, peut-être, sans savoir si, quand le moment fixé sera venu, le coup pourra partir... Ce serait à tirer tout de suite, rien que pour voir...

— Les fresques de Pontchabannes, s'il vous plaît ?

Blond, l'air étranger, un homme se tenait devant Blanchet. Ah ! oui !... c'était vrai... Le musée... un visiteur... il oubliait tout maintenant !... D'un geste brusque, il donna l'indication demandée, puis reprit sa promenade fiévreuse à travers les grandes salles...

Dès lors, peu à peu, par un lent et curieux travail d'honnêteté maladive, un désir se logea

dans la tête de Blanchet, désir persistant, tenace, obsédant : *savoir si, au moment du danger, il pourrait exécuter convenablement sa consigne.* Rien que deux mouvements à faire, « deux temps », comme on disait au régiment : aller à la porte et l'ouvrir. Oui... mais aurait-il le sang-froid requis? le temps nécessaire?... Rien ne viendrait-il l'arrêter, le paralyser?... Oh!... être sûr de soi! n'avoir rien à craindre! savoir qu'au moment voulu, on fera son devoir!... Il ne rêvait plus que de cela.

Huit jours, quinze jours s'écoulèrent... Sa vie était profondément troublée; de froid, il devenait triste; de silencieux, muet. Au théâtre, il s'asseyait à son poste, pâle, préoccupé, hanté par son idée fixe. Il enveloppait d'un regard noir les spectateurs des quatrièmes galeries : il finissait par leur en vouloir, à tous ces gens qui venaient là pour leur joie à eux, et pour son tourment à lui; il les considérait comme des ennemis, les haïssait positivement... Quel grand mal après tout s'ils couraient quelque danger? Pourquoi venir s'y exposer ainsi de gaieté de cœur, par plaisir?...

Peu à peu il s'accoutumait à la possibilité de l'ACCIDENT... il eût trouvé la chose naturelle!... désirable même. Oui, désirable!... Que diable, on serait fixé alors... on verrait « comment ça peut se passer! »... On sortirait de cette indécision énervante... Mais un accident, ça n'arrive que quand ça veut... Ah! si on pouvait y aider un peu... Hein?... Quoi? Mais il devenait fou... Avoir pu penser!... Pourquoi pas?... Un accident... qui n'en serait pas un... un *essai* d'accident, plutôt... une sorte de répétition générale qui prouverait qu'on serait prêt, bien prêt, s'il le fallait... Mais, comment s'y prendre?... Parbleu! Rien de plus aisé, s'il veut... Un simple cri : « Au feu! » poussé par lui, Blanchet, pendant une représentation.... Un peu de bousculade, un petit, tout petit commencement de panique... alors, aussitôt, le droit de se lever de sa chaise... les deux enjambées... et la clef dans la serrure, cette clef qu'il tient là, toujours, toujours... La porte ouverte... Bientôt après, le public rassuré se calme, chacun reprend sa place, et tout est fini. Mais, au moins, il saurait s'il lui est matériellement

possible d'exécuter sa consigne... Oh! non, non, il n'y résistera pas à cette envie folle qui le harcèle... il n'y résistera pas... il n'y résiste pas... et un soir...

Ce soir-là, il arrive plus tôt que de coutume. La salle est encore plongée dans une demi-obscurité... Mais il connaît bien son chemin... C'est décidé, ce sera pour ce soir... Il s'assoit à son poste... Personne... il est bien seul... Chut! Un brouhaha qui grandit dans les couloirs, qui monte, monte... Une marée humaine qui s'élève... Ce sont eux, ceux des quatrièmes galeries. Le lustre s'allume, et la rampe, et le transparent... Ah! ah! il va servir à quelque chose, ce soir, le transparent... Les « quatrièmes galeries » font irruption, se bousculent, se placent sur les bancs... Les voilà, ces têtes alignées qu'il déteste... elles sont calmes, maintenant. Patience!... elles vont remuer tout à l'heure, s'agiter... et drôlement!

Ah! voici le chef d'orchestre à son pupitre... L'ouverture est jouée... la toile se lève... les acteurs vont et viennent en scène... Encore un moment... quand on en sera au finale du pre-

mier acte... Comme c'est long! Enfin, on y arrive... Il s'y lève de toute sa grande taille, et brusquement :

— Au feu !

Tout se passe comme il l'avait prévu, tout... Hésitation... panique... bousculade... A son tour, maintenant!... Les deux enjambées... il est devant la porte... la main à la poche, pour prendre la clef... Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire?... il ne la sent pas, elle n'y est pas... Dans l'autre poche alors? pas davantage!... mais c'est impossible?... Oubliée?... perdue?... volée?... Le public se précipite, des voix hurlent :

— Gardien!... ouvrez!... La porte!... enfoncez-la!

Blanchet veut les calmer :

— Mais il n'y a rien... c'est moi qui ai crié... il n'y a pas de feu... c'était pour voir, pour voir!...

On ne l'écoute pas... la panique gagne... Tout à coup, le gaz s'éteint dans la salle... l'obscurité... Un cri immense de désespoir... des écrasements, des gémissements... La clef,

la maudite clef!... Plus rien à faire maintenant... Pressé, bousculé dans le noir, Blanchet sent sous sa main le rebord des quatrièmes galeries... il devine l'orchestre là-bas, tout là bas, en dessous... Non, il ne survivra pas au mal qu'il a fait, et s'élançant dans le vide :

— C'est ma faute!... c'est moi!... c'est moi!...

VI

...Quatre... cinq... six... sept heures!... Une sonnerie claire, bien connue... Sa chambre! Il étend le bras... la clef!... Un rêve alors? Dieu soit béni!... Mais il n'en veut plus, de ces rêves-là : il en deviendrait fou!

Il se lève, s'habille, descend dans la rue, arrive au domicile de M. Sylviani. Il sonne... Personne. On se lève tard chez M. le directeur.

On ouvre enfin.

— Monsieur Sylviani!...

— Monsieur dort... Impossible...

— Je veux le voir!

Au bruit des voix, M. Sylviani sort de sa chambre en toilette de nuit, les yeux gros de sommeil, boursoufflé, comique :

— Vous, Blanchet?... Quoi, quoi?... Le théâtre?...

— Non, monsieur, il n'est rien arrivé au théâtre. C'est moi... c'est cette consigne... je ne peux plus, voyez-vous, je ne peux plus... reprenez-la...

Et il lui tend la clef.

— C'est pour cela que vous venez me déranger?

— Excusez-moi, monsieur le directeur... mais ça ne pouvait durer plus longtemps... une pareille responsabilité... j'avais trop peur, trop peur...

L'ancien ténor de la *Dame Blanche* eut un sourire méprisant. Était-ce possible? Un vieux soldat! Il ne comprenait pas... Toutes ses idées étaient renversées. Puis, au bout d'un moment, sentant qu'avec son costume léger il allait se refroidir :

— C'est bien, monsieur Blanchet, dit-il, sévère et digne : à partir d'aujourd'hui, vous

ne faites plus partie de mon personnel.

Il prit la clef et rentra dans sa chambre en sautillant.

Blanchet descendit l'escalier. Sa place perdue, c'était dur !... Mais tout, oui, tout, plutôt que cette consigne maudite... Enfin, il en était délivré !

VII

Quelques jours après, Blanchet, ayant repris le cours de sa vie paisible, arrivait au musée, le matin. A moitié coiffée, rouge, agitée, madame Guarrigues bondit hors de sa loge :

— Eh bien! monsieur Blanchet, en voilà un événement!

— Quel événement, madame Guarrigues?

— C'est-il Dieu possible! vous ne savez pas? Lisez vite, lisez!

Elle lui mit un journal entre les mains.

Calme, Blanchet prit son pince-nez d'argent et lut. Un incendie épouvantable la nuit même, au Grand-Théâtre... Malgré les nou-

velles précautions, on comptait de nombreuse victimes, aux quatrièmes galeries surtout, le gardien préposé à la porte ayant été bousculé par la foule avant d'avoir pu ouvrir...

— En voilà un malheur, répétait madame Guarrigues, un malheur... un vrai malheur!

Mais Blanchet, sans s'émouvoir, secouant la tête, murmura ces simples mots :

— Quelle chance!

Tout entier à sa pensée, il ne voyait qu'une chose : il s'était retiré à temps, un autre que lui avait manqué à la consigne, au devoir!

LA PREMIÈRE ÉDITION

« Monsieur et cher client,

» Nous avons le plaisir de vous annoncer que la première édition de votre volume *les Hirondelles* étant complètement épuisée, il y a lieu de procéder à un nouveau tirage.

» Veuillez prendre la peine de passer à la librairie pour vous entendre avec nous à ce sujet.

» Recevez, etc.., etc... »

» MASSOL frères, éditeurs. »

Quand je reçus cette lettre, nous racontait l'autre jour Henry Didier, le célèbre auteur

dramatique, je crus mourir de joie et d'étonnement, plus encore d'étonnement que de joie.

Épuisée, la première édition des *Hirondelles*, mon volume de début, un volume de vers! Et j'avais vingt-deux ans à peine, je ne connaissais personne à Paris, je n'avais eu aucun article, rien que quelques *réclames payantes* à la quatrième page des journaux!... Ce résultat inespéré, invraisemblable, en combien de temps avait-il été obtenu? En un mois seulement!...

Alors, c'était un succès, un vrai succès?... J'avais donc du talent? Je commençais donc à être apprécié par ces contemporains que j'avais calomniés jusqu'ici, les accusant d'être rebelles à toute poésie, les traitant d'abominables « bourgeois » ?

Je ne m'arrêterais plus désormais... après ce volume, un second... j'y avais même déjà travaillé... en rêve! Puis viendrait le théâtre, ce puissant tremplin qui, d'un coup, vous jette en pleine renommée, en pleine gloire, dans les étoiles!... Et le roman?... Pourquoi

pas aussi le roman?... Je songeais déjà à des études psychologiques profondément fouillées, à des descriptions exactes et saisissantes... Mon cerveau travaillait... Toutes les folles ambitions de la vingtième année bourdonnaient dans ma tête... Je relisais sans cesse la bienheureus lettre... Je parcourais ma chambre en long et en large, rayonnant, avec de grands gestes....

— Eh bien! qu'as-tu, mon mignon?

La figure de mon grand-père venait d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte, une figure bienveillante, finement rasée, le nez fort, les yeux vifs derrière les lunettes, la perruque bien peignée, encadrant de ses ondulations savantes les chairs calmes et rosées.

— Ce que j'ai, grand-père? Tiens, lis!

Quand il eut parcouru la lettre :

— Eh bien, quoi? tes vers sont assez jolis, il me semble!

— Mais songe donc, grand-père! C'est un succès inattendu!... On ne lit plus de vers!

— On lit les tiens... ça doit te suffire!

— Je crois bien!

— Alors tu es heureux?

— Si je suis heureux!

— C'est tout ce qu'il faut!

Il ouvrit sa tabatière, y puisa lentement et se barbouilla le nez, tout en me regardant avec un sourire dans les yeux.

*
* *

Un quart d'heure après, j'étais chez les Massol.

Tout le monde littéraire connaît cette célèbre maison de librairie, ce vaste hall ajouré d'en haut, où les volumes, classés avec soin, s'étendent en files blanches, jaunes et bleues. Des balcons en bois courent le long des murs et y forment deux étages.

C'est un va-et-vient continuel d'employés, de placiers et de commis; de volumes et de papiers qui montent ou descendent, accrochés à de fines poulies. Une sorte d'usine intellectuelle dont la pensée imprimée est l'intarissable produit.

D'un bond, je montai au premier étage, au cabinet de l'aîné des Massol, celui qui s'occupe plus spécialement de recevoir les auteurs.

Je trouvai le cabinet fermé. Un bruit de voix s'en échappait. Le patron était occupé. Je m'assis sur un banc en attendant mon tour. Et tout en attendant, je me rappelais mon émotion la première fois que j'étais venu dans cette librairie. Avec quel battement de cœur je montais cet escalier, mon manuscrit sous le bras! Et quand j'entrais dans le cabinet de Massol, quel tremblement secouait tout mon être!... Il me recevait poliment, mais froidement. Il avait raison, après tout! Un jeune homme de vingt ans, un inconnu, qui lui apportait quoi?... des vers!... Une denrée qui ne se vend guère en librairie! un roman, passe encore... mais des vers!

Il avait consenti à m'éditer cependant, à condition que je fisse les frais, bien entendu... Et depuis lors j'avais passé par toutes les émotions d'un premier volume : les épreuves qui arrivent tout humides encore de l'impression, pleines de fautes qui désespèrent et dont il semble qu'on ne viendra jamais à bout; les hésitations grammaticales incessantes; les ponctuations douteuses; les luttes sans cesse

renouvelées avec les typographes que l'on traite *in petto* d'imbéciles et qui vous payent de la même monnaie ; la *table* à faire, le *titre* et le *faux-titre* à composer de façon à séduire l'œil de l'acheteur ; la couleur de la couverture à choisir ; le *bon à tirer*, ces trois petits mots qui n'ont l'air de rien, mais qui sont tout en réalité, puisqu'ils lancent la pensée de l'auteur au public, comme les trois coups, avant le lever du rideau, livrent la pièce aux spectateurs ; enfin, l'apparition du volume tout neuf, tout pimpant, aux vitrines des libraires, sur les boulevards, dans les passages...

Le cabinet de Massol venait de s'ouvrir. X..., l'académicien, en sortait, accompagné jusqu'à la porte par les saluts de l'éditeur. Un bon client, celui-là, et qu'on chauffait !... En arriverais-je jamais là, mon Dieu ?

Massol me fit signe d'entrer, bienveillant et quasi-paternel. Il me pria de m'asseoir, et se carrant lui-même dans son fauteuil de cuir :

— Vous avez reçu notre lettre?

— Oui, monsieur Massol.

— Un volume de vers enlevé en un mois !... Entre nous, je n'y comprends rien !

C'était peu flatteur : mais j'avais été trop étonné moi-même pour ne point excuser cet étonnement.

— Très drôle, ce qui se passe pour votre livre, continua-t-il ; on l'achète, mais on n'en parle pas... C'est la première fois que je vois ça en librairie... Très drôle, très drôle !

Il fut convenu, séance tenante, qu'on tirerait immédiatement cinq cents nouveaux exemplaires des *Hirondelles*, pour ne pas manquer la vente. En effet, quelques jours après, chez les libraires, je voyais mon cher volume s'étaler majestueusement, orné de cette formule flatteuse : DEUXIÈME ÉDITION.

Décidément, j'étais quelqu'un. Et cependant, la réflexion de Massol me troublait un peu. Personne ne parlait de mon volume, personne ne semblait l'avoir lu, excepté ceux à qui je l'avais envoyé... et encore !

Après tout, me disais-je, je suis bien sot de me tourmenter de la sorte ! Puisque *les*

Hirondelles se vendent, c'est qu'on achète *les Hirondelles*! Qu'ai-je à demander de plus?...

D'ailleurs, le volume ne contient que des vers d'amour, des vers passionnés... Ce sont les femmes qui doivent se l'arracher!... Oh! les femmes !...

Et, grisé par cette pensée, je croyais voir mon volume à couverture bleue entre les mains de toutes les grandes dames du noble faubourg qui le lisaient, le soir, dans leur lit, et s'endormaient en y rêvant!

*
* *

Encouragé par ce premier succès, je m'étais mis au travail avec ardeur. Je fis ma première pièce, la *Grand'mère*, qui, comme vous savez, eut la chance de réussir à l'Odéon; puis vinrent les *Victimes du Mariage* au Gymnase, puis les *Deux Frères* à la Comédie-Française; puis d'autres encore... Je devenais un « auteur arrivé » comme nous disons; les années se passaient... et je ne songeais plus à mes *Hirondelles*, œuvre de jeunesse, timide essai désormais oublié.

C'est alors que j'éprouvai une des grandes douleurs de ma vie. Je perdis mon cher grand-père. Il s'éteignit doucement, soigné, chéri par nous tous jusqu'à sa dernière heure. C'était une de ces natures rares où l'égoïsme n'a jamais pu trouver place et dont la bonté active ne recule devant aucune peine pour causer quelque joie aux êtres aimés. Ames tendres et délicates qui s'oublient sans cesse pour ne penser qu'aux autres, s'estiment amplement payées par un sourire et font leur bonheur des bonheurs qu'elles peuvent donner !

Je me souviendrai toujours de l'impression douloureuse que nous ressentîmes quand, un mois après la mort de cet être cher, nous pénétrâmes dans son appartement. Il était resté tel quel, avec les anciens meubles, les objets familiers qui nous le rappelaient.

De fins rayons de soleil, glissant à travers les volets, tombaient obliquement sur le tapis à fleurs de la chambre, formant comme une grille dorée où des poussières volaient. Nous marchions sur la pointe du pied, nous parlions à voix basse. Il nous semblait qu'il était encore

là, dans ce grand lit aux rideaux fermés, ou dans ce fauteuil qu'il affectionnait, ou près de cette table sur laquelle il étendait son journal, faisait ses comptes avec cette saine ponctualité qu'il apportait dans les moindres choses de la vie.

Un domestique, nouveau venu dans la maison, ouvrit les volets brusquement, indifférent à une émotion qu'il ne pouvait comprendre. D'un coup, la lumière du dehors inonda toute la pièce, et avec elle une grande nappe d'air frais, apportant le brouhaha de la rue. La mort laissait entrer la vie.

Et avec la vie, ses nécessités cruelles. L'appartement du cher défunt allait être mis en location. Il fallait enlever les meubles, vider les armoires, faire place nette à l'inconnu qui viendrait le remplacer. Les morts vont vite, surtout dans les grandes villes, ces immenses ruches en perpétuelle activité. A peine un alvéole est-il vide de son bourdonnement de vie, qu'une autre vie s'y installe, ignorante de celle qui l'a précédée comme de celle qui la suivra.

Le déménagement commença. J'étais péniblement impressionné. Tout ce qui restait encore de mon grand-père me semblait se disperser, s'émietter peu à peu.

Cette existence régulière qui, pendant plus de trente ans, tournait dans ce petit espace, y avait laissé partout son empreinte. A chaque meuble enlevé, à chaque tiroir vidé, c'était un souvenir qu'on remuait, qu'on arrachait. Je n'ai jamais si bien compris le *Sunt lacrymæ rerum* du poète. Oui, ces mille riens accumulés depuis si longtemps souffraient cruellement, j'en suis sûr, enlevés sans pitié à leur place coutumière, à la tranquille obscurité où ils dormaient...

L'un de nous eut une exclamation étonnée et me montrant le bas d'une armoire qu'il venait d'ouvrir :

— Henry !... viens donc voir !...

Je regardai aussitôt, et je vis... Oh ! cher grand-père !... cher et excellent homme !... Je vis les rayons inférieurs de l'armoire remplis de volumes tout pareils, non coupés, revêtus d'une couverture bleue que je connaissais

bien... *les Hirondelles! les Hirondelles!*...

Elle était là, presque entière, la première édition de mon volume, cette édition si rapidement enlevée, « *qu'on achetait et dont on ne parlait pas* », comme avait dit Massol!... Je crois bien qu'on n'en parlait pas!... C'était grand-père qui l'avait achetée... C'était lui, ce public insaisissable! Lui, ces belles duchesses que je me figurais dévorant mes vers, accoudées au milieu des dentelles de leur oreiller...

Je m'agenouillai, touchai d'une main tremblante ces volumes, intacts et vieux tout ensemble. Quelques-uns portaient les timbres des librairies les plus éloignées; celui-ci venait du boulevard du Temple, tel autre des galeries de l'Odéon... Tout en les maniant, je croyais revoir le cher homme partant de son pied léger, ainsi qu'il disait, et trottant aux quatre coins de Paris pour acheter le volume de son petit-fils! Je le voyais entrer dans la boutique, demander fièrement *les Hirondelles*, d'Henry Didier, prendre deux ou trois exemplaires — (le plus qu'il pouvait sans éveiller

les soupçons du marchand) — et les emporter sous son bras, riant en lui-même de sa ruse touchante. A peine rentré, il courait vite à cette armoire, y cachait son butin, heureux de voir la file s'allonger, s'allonger toujours... Pendant plus de quinze ans, il avait gardé son secret! Sa délicatesse n'avait pas voulu d'un remerciement auquel elle eût eu tant de droits!

Et je me souvins alors de la phrase qu'il m'avait dite, en souriant derrière ses lunettes, le jour où je recevais la lettre de Massol :

— Tu es heureux, petit?... Allons, c'est tout ce qu'il faut!

Oui, j'étais heureux, cher grand-père! Aucun des succès que j'ai eus depuis n'a égalé ce bonheur d'apprendre que la première édition de mon premier volume était épuisée. Je sais maintenant comment elle le fut... je connais ta ruse innocente... et à la joie passée est venue se joindre la reconnaissance profonde pour celui qui me l'a donnée... T'aimer davantage?... Je ne l'aurais pu. Mais ta touchante attention m'a prouvé que ce qu'il y a de plus

attachant en ce monde, et de vraiment sublime, c'est la Bonté !

*
* *

Henry Didier s'arrêta. Une larme coulait sur sa joue. Et tous, nous restions autour de lui, silencieux, doucement émus de l'histoire.

LE RICHISSIME M. MACKSON

Étendu sur un rocking-chair en paille, après déjeuner, je paressais délicieusement dans le jardin de l'hôtel parmi les orangers pointillés d'or et les palmiers frissonnant d'un imperceptible souffle. La baie de Cannes s'étendait au lointain, toute bleue. Sur la Croisette, derrière la grille, les voitures passaient et repassaient, dans une poussière dorée.

Et je me laissais aller à un doux « laisser vivre », au suave engourdissement intellectuel et physique qui vous prend à l'issue d'un bon repas, sous un ciel bleu, au soleil.

L'omnibus de l'hôtel venait de tourner et s'arrêtait devant le péristyle. Empressés, les garçons en tabliers de serge verte chargaient une lourde malle sur le haut de la voiture, plaçaient dans l'intérieur un sac de nuit et un portemanteau. C'était le départ d'un voyageur de marque, sans doute, car le maître de l'hôtel, un monsieur très grave, avait daigné y assister.

Près de lui se tenaient le portier, livrée verte, casquette galonnée, barbe en éventail — l'éternel Allemand qui se dit Suisse ; — puis le premier servant de la table, puis le garçon de l'étage, puis le petit groom au corselet de boutons d'argent, puis d'autres encore, toute la domesticité enfin, quêtant le pourboire au passage, la main ouverte, l'air obséquieux.

Le voyageur parut. Américain ou Anglais à coup sûr, soixante ans environ, grand, gros, rouge, vêtu d'un ulster, coiffé d'une casquette verdâtre à oreillettes, il rentrait dans le type connu, jeté à un nombre incalculable d'exemplaires tout le long de la côte d'azur, chaque hiver.

Il descendit les marches, s'avança vers l'omnibus, rapidement, avec l'allure d'un homme timide ou gêné. Les regards inquiets de la valetaille le suivaient, trouvant la manne bien longue à tomber. Enfin il s'arrêta, fouilla dans sa poche, fit la distribution. Saluts, coups de casquette, souhaits de bon voyage. Au maître d'hôtel, un shake-hand. Et la voiture partit, emportant le voyageur.

Mais, dès les premiers tours de roue, les regards vérifièrent le pourboire donné, et, d'un coup, les physionomies changèrent. Étonnement, désappointement, ironie. Le portier poussa un « och! » très germanique, les garçons haussèrent leurs solides épaules, et le petit groom, au moment où l'omnibus tournait vers la rue d'Antibes, esquissa un pied de nez compréhensible dans toutes les langues. Évidemment, l'étranger avait démérité.

Ce petit manège m'intriguait, et comme le maître de l'hôtel, — le monsieur grave — venait de mon côté, je lui demandai quel était ce voyageur.

— Vous ne savez donc pas? me dit-il, étonné, froissé même qu'on ignorât qu'une telle personnalité fût descendue dans sa maison. Mais c'est le richissime M. Mackson!

Ce nom dit tout, n'est-ce pas? L'univers a répété ces deux syllabes qui sonnent à l'oreille avec un bruit d'or remué à la pelle. Qui n'a entendu parler de cette invraisemblable fortune, la troisième du monde entier? des mines d'or et d'argent toujours fécondes? des collections artistiques sans rivales? des merveilleux hôtels de New-York et de Paris où les fêtes se succèdent, faisant tomber sur les invités, aux heures cotillonnantes, une pluie de souvenirs qu'on n'a garde d'oublier sur sa chaise? Et l'histoire du tableau? Qui ne s'en souvient? Une toile de cent mille francs, signée par un artiste aussi grand de talent que petit de taille — « *Tout en barbe* », comme l'appelent les rapins — crevée, lacérée dans un moment de mauvaise humeur. Et vingt autres fantaisies de milliardaire, qu'on eût qualifiées de royales jadis, au temps où les rois pouvaient se permettre des fantaisies.

Quoi! c'était là M. Mackson! et M. Mackson était avare au point de mériter le pied de nez d'un groom!

Je fis part de ma surprise au maître de l'hôtel. L'homme boutonné me répondit évasivement. La discrétion professionnelle lui fermait la bouche. Mais je sentis que ce silence était un blâme, et que son âme hospitalière se voilait d'une immense désillusion...

*
* *

Quelques jours après, j'étais à Nice, pour le carnaval.

La première personne que je rencontrai, en arrivant à l'hôtel Westminster, fut M. Mackson qui y débarquait en même temps que moi.

Pour gagner ma chambre, au cinquième — étage et prix élevés — je montai dans l'ascenseur. L'Américain y monta après moi. Nous nous élevâmes de conserve, dans la cage de verre. Et ce ne fut pas sans une certaine émotion que je me sentis en l'air, en tête à tête avec un homme si riche.

Je profitai de la circonstance pour l'examiner

mieux. Je remarquai qu'il avait l'air simple, bon et plutôt triste. Il se tenait, comme gêné, dans un coin, sur une chaise, sur une seule chaise! Son portemanteau était placé sur ses genoux, en travers, et ses deux mains, médiocrement gantées, reposaient sur le portemanteau. Quelle piteuse attitude pour un tel homme! Quoi! Personne à sa suite, pas un courrier pour retenir les logements, pas même un domestique pour porter les menus bagages?

Mon étonnement s'accrut encore quand je vis que, dans notre montée rapide, nous dépassions le premier et le second étages, pour ne nous arrêter qu'au troisième! Être logé si haut, avec une fortune pareille! Décidément cet homme était un pingre.

*
* *

Le hasard se plaisait sans doute à attacher ma barque chétive à cet énorme galion, car le soir, à table d'hôte, je me trouvai le voisin de M. Mackson. Dîner à table d'hôte, lui, comme le premier venu! Le bruit de son

arrivée s'était déjà répandu dans l'hôtel, car je vis plus d'une miss blonde chuchoter en le regardant.

Nous mangions silencieusement, l'un à côté de l'autre, sans nous adresser la parole. Il avait une bonne fourchette, d'ailleurs, le milliardaire, et avalait les plats avec un appétit qui ne se démentait pas un instant. Quel estomac devait être le sien pour avoir pu résister aux pantagruéliques menus dont il avait l'accoutumance! Navais-je pas lu qu'il donnait vingt-cinq mille francs à son chef, et que celui-ci était tenu de ne pas lui faire manger deux fois le même potage dans toute l'année? Trois cent soixante-cinq potages par an! Et le reste à l'unisson, sans doute. Comment trouver encore quelque intérêt à la dinde étique des hôtels, découpée en incalculables morceaux, à coups de hachoir?

M. Mackson se leva parmi les premiers et gagna la porte silencieusement. Je pensais en avoir fini avec la vue de cet homme que son avarice me rendait déjà haïssable. Erreur! comme j'entrais au fumoir, quelques ins-

tants après, je l'aperçus, assis sur le canapé, devant une demi-tasse de café, et fumant un cigare.

J'allai m'asseoir à l'autre bout du divan, et, de même que nous avions mangé tout à l'heure, nous nous mîmes à fumer silencieusement, lui, plongé dans la lecture du *Times*, moi parcourant un *Courrier du Littoral*, vieux de quinze jours.

Un domestique entra, apportant cérémonieusement à M. Mackson une lettre sur un plateau.

L'Américain prit la missive, la parcourut, puis la rendant au porteur :

— Pas moi… ce n'est pas pour moi !…

Il disait cela avec un tremblement dans la voix, très rouge, comme fâché. Le domestique disparut.

Cinq minutes après un autre domestique revint, porteur d'une autre lettre. La même scène se renouvela de point en point, même refus de M. Mackson : — Pas moi… ce n'est pas pour moi ! Et il ajouta entre ses dents : — *What a miserable life* ! Quelle vie !

Puis, jetant rageusement son cigare, il sortit.

Je crus comprendre. C'étaient sans doute des demandes de secours qui lui arrivaient en masse. En lisant son nom dans la liste des étrangers, les nécessiteux de Nice — décavés de la roulette, inventeurs méconnus, filous internationaux, etc., etc... — tout cela s'adressait à lui pour obtenir quelque subside. Assurément, parmi ces solliciteurs, bien peu devaient être dignes de pitié : mais était-ce une raison pour les repousser de la sorte, sans autre examen? Riche comme M. Mackson, ne devait-on pas avoir le cœur ouvert à toutes les misères humaines et les secourir, même en faisant fausse route? Au lieu de cela, ne voilà-t-il pas qu'il se dérobe, se récuse, se renie lui-même, se plaint des obligations généreuses que lui impose son nom!

Le lendemain, à la fête des fleurs, je l'aperçus encore. Il était seul dans une victoria modeste, à peine ornée de quelques feuillages. Il me reconnut et me bombarda d'un bouquet de violettes, un seul bouquet d'un sou. Je

lui répondis vigoureusement avec une artillerie bien plus distinguée, quelques roses et des mimosas. Je n'étais pas fâché de lui donner une leçon de prodigalité.

Le soir, je ne le vis pas à table d'hôte, mais, comme j'en sortais, je l'entendis discuter avec le portier de l'hôtel le prix d'une fenêtre pour la Fête des confetti. L'homme lui demandait dix louis. Or, le matin même, j'en avais trouvé une pour vingt-cinq francs. Il était évident qu'on tirait sur lui à boulets rouges. Lui, avare toujours, se défendait comme un beau diable. Le portier le regardait, flegmatique et méprisant. Ah! s'il avait été un M. Mackson, lui! Ce n'est pas une simple fenêtre qu'il eût louée, mais cinq, dix fenêtres, un étage tout entier, une maison tout entière!

Si antipathique que me pût être sir Mackson, cette exploitation de la richesse me répugnait, en même temps qu'une curiosité me prenait de mieux connaître cette éblouissante personnalité. Aussi, sans trop réfléchir, cédant à ce double sentiment, je m'avançai et lui pro-

posai de partager ma fenêtre. J'étais seul, cela ne me gênait en rien, m'amusait au contraire. Ce serait une excellente occasion de m'expliquer à moi-même cet homme mystérieux.

Ma proposition l'étonna d'abord. Mais, bien vite, je lus comme une sorte de reconnaissance dans ses yeux, qui devinrent très doux, avec cette nuance de mélancolie déjà remarquée. Il accepta sans se faire prier. La bataille des confetti devant avoir lieu le lendemain, il fut décidé qu'aussitôt après déjeuner, nous nous rendrions ensemble rue Saint-François-de-Paule, où était la fenêtre louée.

Quant au portier, inutile de dire quel regard furieux il me lança. Je lui faisais manquer une superbe affaire. C'était un Allemand, je m'en consolai.

*
* *

Qui n'a pas vu la bataille des confetti à Nice, ne peut avoir qu'une idée imparfaite de la gaieté de tout un peuple.

Dans la vieille rue Saint-François-de-Paule, pavoisée, enguirlandée, c'est un va-et-vient,

un grouillement de foule indescriptibles. Bleus, roses, blancs, rouges, verts, lilas, jaunes, noirs, les masques se mêlent, se heurtent, s'interpellent. Sous la pluie crépitante des confetti, des chars passent magnifiquement ornés, chargés de groupes travestis. Les cavalcades et les *analcades* (c'est le mot d'un français douteux employé dans les programmes) se succèdent gracieuses ou grotesques, rivalisant d'élégance ou de fantaisie. Les voitures, entièrement tendues en blanc et en bleu, s'avancent à travers la foule, avec des apparences de chars antiques, remplis de dominos encapuchonnés. De temps en temps, un arrêt se fait dans cette mer aux vagues multicolores. Un air de danse éclate. D'un coup, les masques s'empoignent à bras le corps, se mettent à sauter follement, furieusement, avec l'allure bouffonne et libre d'êtres qui voient à peine et ont conscience de n'être pas vus. Une ivresse de bruit et de mouvement vous prend. On sent frissonner en soi « l'âme italienne » faite de soleil et de lazzis...

De la fenêtre louée, nous regardions,

M. Mackson et moi, cet éblouissant spectacle. La chambre que nous occupions était, ainsi que nous l'avait appris la logeuse, non sans une certaine fierté, celle de la mère de la Dugazon du théâtre municipal. Pauvre chambre, vaguement meublée d'un lit, d'une toilette-commode et de quelques chaises. Le garni et toute sa navrante horreur. Dans un coin, une malle, une vaste malle pelée d'actrice, où les humbles nippes maternelles devaient s'empiler modestement dans les coins pour laisser la place d'honneur aux robes et aux costumes ternis de l' « étoile ».

Sur le rebord de la fenêtre, entre l'Américain et moi, se dressaient deux grands sacs de confetti, déjà à moitié vides. Nous y plongions à chaque moment nos petites écopes en zinc et lancions à toute volée la grenaille blanche, non sans essuyer des ripostes furieuses qui cinglaient nos masques. Mais si passionné que je fusse à ce jeu, je ne cessais d'observer mon compagnon.

A vrai dire, mon enquête ne progressait guère. M. Mackson était un silencieux. Pen-

dant le trajet que nous avions fait à pied de l'hôtel à la rue Saint-François-de-Paule, c'est à peine s'il m'avait dit vingt paroles. A toutes mes questions sur les États-Unis, sur New-York, sur ses voyages (sujets généralement inépuisables avec les Américains) il avait répondu évasivement. Une seule fois, comme cette expression : « Votre immense fortune » m'était venue aux lèvres, il avait haussé les épaules et pressé le pas, ainsi qu'un homme agacé. Dans la chambre même mutisme, même impénétrabilité. De plus en plus, il me faisait l'effet d'un être mélancolique, lassé, affaissé.

Mais quand, au premier coup de canon annonçant l'ouverture de la fête, il revêtit son domino et commença la bataille, il me sembla subitement transformé. Ses gestes s'accéléraient, ses grands bras décrivaient des ronds fantasques, ses longs pieds ne pouvaient tenir en place, et il riait — oui! il riait— d'un bon rire épanoui. Bref, il donnait tous les signes d'une joie extrême. Depuis l'instant où, semblable à un chevalier de moyen âge, il avait

coiffé son casque en fil de fer, on eût dit un un autre homme...

Le temps passait. Nous nous escrimions sans relâche. Nos munitions, plusieurs fois renouvelées, s'épuisaient encore. Le pavé de la rue, les trottoirs disparaissaient sous les confetti accumulés, semblables à une grêle qui ne fondrait pas. L'animation devenait moins grande ; la bataille tirait à sa fin. On frappa à la porte. Nous nous retournâmes.

— Entrez! fit l'Américain.

Un groom parut, porteur d'une lettre pour M. Mackson, très pressée, paraît-il. Un inconnu était venu l'apporter à l'hôtel, avec prière instante de la faire parvenir au plus vite.

Mon compagnon haussa les épaules, enleva son masque, lut le billet. Il murmura entre ses dents : « Jusqu'ici ! » et congédiant le groom :

— Pas de réponse! dites qu'il n'y a pas de réponse !

Et il ajouta, comme il l'avait déjà fait hier :

— Pas moi! ce n'est pas moi.

Le groom disparut.

La bonne humeur de M. Mackson s'était évanouie. Il avait jeté son masque sur le lit et marchait de long en large dans la chambre. Il s'aperçut que je l'observais, sembla prendre une résolution, me tendit la lettre :

— Lisez, fit-il.

Comme je l'avais supposé, c'était une demande de secours. « Quarante ans... très malheureux... aucune chance... la misère... les enfants... appel pressant à l'inépuisable charité de M. Mackson... cinq cents francs, rien que cinq cents francs, une bagatelle pour lui, avant ce soir, ou sinon, on en finira avec la vie... il aura causé la mort d'un homme... etc., etc. » Bref, la formule ordinaire, avec trémolo dramatique, formule rarement vraie, mais toujours navrante. Pour être indigne, la pauvreté en existe-t-elle moins?

— Vous le voyez! fit l'Américain dès que j'eus finis de lire la lettre; jusqu'ici! ils viennent me poursuivre jusqu'ici!

— Que voulez-vous? répondis-je. Fortune oblige, et quand on s'appelle M. Mackson...

Il se redressa de toute sa haute taille, et,

furieux, les yeux injectés, me saisissant presque au collet :

— Ce n'est pas moi, entendez-vous, pas moi... mais l'autre ! le richissime ! je ne suis pas le richissime, moi ; riche, oui, mais richissime, non, non !... Ah ! quelle vie ! quelle vie !

Il me fit signe de m'asseoir près de lui, et continuant, plus calme, tandis que le bruit de la rue montait à nous, par bouffées joyeuses :

— Oui ! dit-il, comme tout le monde, vous avez cru que j'étais M. Mackson... Oh ! ce Mackson ! je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas, et je le hais. Oui ! je le hais, car il a fait le malheur de mon existence ! Partout, toujours, c'est à moi qu'on s'adresse quand on croit s'adresser à lui... A peine suis-je arrivé dans une ville que me voilà découvert, signalé... Et les lettres pleuvent... les suppliques... les prières... les menaces... car on me menace aussi, monsieur, et on a déjà dû me tuer plus de deux cents fois... Oh ! que l'humanité est triste ! Quelles plaies innombrables !... Quelles platitudes devant la richesse !

Quelles bassesses! Quelles ignominies! Et je reçois tout cela... et je lis tout cela... et je renvoie tout cela... car je ne suis pas le richissime Mackson, moi, c'est l'autre! Je le dis, je le répète... mais on ne veut pas me croire... Et tenez, vous-même, en ce moment, vous ne me croyez pas!

Il parlait avec une volubilité extrême, avec des gestes de fou, mais sa conviction était telle que je ne doutai pas de sa sincérité.

— Non, lui dis-je, je vous crois, je vous jure que je vous crois...

Les larmes lui vinrent aux yeux et il me tendit la main, très ému.

— Si vous me croyez, continua-t-il d'une voix adoucie, vous devez me comprendre et me plaindre... Passer partout pour un avare, pour un égoïste... Laisser toujours après soi une réputation d'homme sans entrailles... Avoir conscience de semer partout le mépris, la haine même, quand on se sent au contraire le cœur plein de mansuétude et de pitié... On devient bien vite méchant, je vous le jure... On en veut à tout le monde... Tout inconnu

vous semble un ennemi... Et je vous le répète, j'ai beau protester, crier sur tous les tons, comme vous m'avez entendu le faire : « Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! » Peine inutile, ils demeurent incrédules, me sourient d'un air méprisant, insultant... Et puis, pas un plaisir, pas une joie que ne trouble le rappel de ce nom maudit ! Ainsi tenez, tout à l'heure, j'étais heureux, très heureux... Dissimulé sous ce masque, je n'étais plus moi, le faux Mackson, mais un monsieur quelconque, un être comme tous les autres êtres, mêlant sa gaieté à la gaieté générale.... Oh ! oui ! j'étais heureux... j'oubliais tous mes ennuis... je m'amusais comme un écolier en vacances... et puis tout à coup cette lettre, cette maudite lettre qui m'a rappelé à la réalité, qui m'a obligé à crier encore cette phrase éternelle dont mes lèvres sont lassées : « Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! » Je la dirai donc toujours cette phrase-là, toujours !

Il me faisait réellement pitié. Et c'était un spectacle troublant que celui de cet homme morose, abattu, poursuivi par une sorte de

fatalité bizarre, qui me contait sa peine au milieu de toute cette joie.

Mais une réflexion bien simple m'était venue à l'esprit dès ses premières paroles. Je lui en fis part.

— Puisque ce nom est pour vous une telle cause de tourments, pourquoi n'en changez-vous pas?

— Eh ! parbleu ! j'y ai songé, répondit-il vivement. Mais je ne le veux pas, entendez-vous, je ne le veux pas. Il m'a été donné par mon père, ce nom, et j'ai aimé tendrement mon père, monsieur. C'était un honorable négociant de Chicago, estimé de tous ceux qui l'ont connu. Sa réputation était sans tache, et sa bonté proverbiale. La moitié de la ville a suivi ses obsèques. Et j'étais fier de porter ce nom. C'était un héritage d'honneur qu'il m'avait laissé. Plus tard, je l'ai donné à ma femme, ma pauvre Rebecca, morte après cinq ans d'une union sans nuages. Je l'ai bien pleurée, je la pleure toujours... Donc mon père s'est appelé l'honorable M. Mackson (ce qui vaut bien le richissime !) ; ma femme fut appelée madame

Mackson... et moi je ne m'appellerais plus Mackson? je renoncerais à ce nom qui est le mien, qui est honoré de tous et qui m'est cher à moi-même? Et cela pourquoi? Parce qu'un autre Mackson plus jeune que moi — car il est plus jeune que moi — a acquis rapidement une fortune colossale et a rempli l'univers de sa renommée envahissante?... Non! non! mille fois non! Je considérerais comme une lâcheté de me déguiser ainsi, de m'effacer devant lui uniquement parce qu'il est très riche... Le beau mérite! Il me semble que je renierais mon père, que j'outragerais la mémoire de ma bien-aimée Rebecca... Oui! j'en souffre, de ce nom de Mackson, et j'en souffrirai toute ma vie. Mais mon devoir est de le garder toujours, toujours... N'est-ce pas, monsieur, que c'est mon devoir?

J'aurais eu bien des choses à lui répondre, car, à la vérité, ses scrupules me semblaient quelque peu exagérés. Mais, somme toute, ils étaient délicats et prouvaient une âme au-dessus du vulgaire. J'aurais ressenti une certaine honte vis-à-vis de moi-même à com-

battre un sentiment noble dont bien peu de gens eussent été capables. Ils sont si rares, en notre fin de siècle, les Don Quichottes d'âme sacrifiant à une idée leur intérêt ou même leur plaisir ! Vraiment, je commençais à l'estimer, à l'aimer presque, cet homme que j'étais tenté de mépriser et de haïr.

Le coup de canon clôturant la bataille avait retenti. Le soir tombait. Nous quittâmes la chambre de la mère Dugazon et descendîmes dans la rue qui se vidait lentement. Pour regagner notre hôtel, nous suivîmes la Promenade des Anglais. Le soleil venait de se coucher et les longues traînées dorées qu'il avait laissées là-bas, dans le ciel, au-dessus du cap d'Antibes, s'éteignaient une à une. A la chaleur de la journée succédait une humidité froide et pénétrante. C'était l'heure pernicieuse des climats méridionaux, l'heure où la bronchite ou le rhume vous guettent au tournant de chaque rue.

J'avais eu soin de me munir d'un plaid que je jetai sur mes épaules ; mais, moins prudent que moi, M. Mackson n'avait que son mince

domino. D'abord très animé par la bataille des confetti, très ému ensuite par le récit qu'il m'avait fait, il était rouge, et tout en nage. Nous hâtâmes le pas. Mais, quand nous arrivâmes à l'hôtel, un frisson le saisit. Je lui conseillai de prendre un grog chaud, de se mettre au lit. Et nous nous séparâmes.

*
* *

Le lendemain, parti dès le matin pour Monte-Carlo où je me fis écorcher à la roulette, je ne vis pas mon nouvel ami. Mais le jour d'après, comme je me disposais à aller prendre de ses nouvelles, on vint me prévenir qu'il était malade et serait heureux de me voir. Je me rendis aussitôt dans sa chambre. Je le retrouvai au lit, avec une fièvre intense. Le médecin, venu dans la matinée, avait parlé de pleurésie. Le pauvre homme me tendit une main brûlante :

— Pardon de vous avoir fait appeler, me dit-il, et merci d'être venu. Je n'ai que quelques parents, tous en Amérique. Et c'est si triste de mourir seul...

J'eus un soubresaut.

— Mourir !... Quelle idée !... Quelle folie !...

— Non, ce n'est pas une folie. J'ai déjà eu deux pleurésies et tous les médecins ont été d'accord pour m'affirmer que si j'en avais une troisième, ce serait fini. Voilà la troisième arrivée... je vais partir, moi !

Il dit cela très calme, résigné, presque souriant ; et il dit vrai, hélas ! car deux jours après, malgré tous les soins donnés, il était à l'agonie.

Oh ! je ne l'oublierai jamais, cette dernière nuit passée auprès de lui, car, bien entendu. je n'avais pas voulu le quitter d'un instant. La plus simple humanité l'exigeait. Mais quelle scène cruelle, terrifiante ! Et quelle misère que la mort loin des siens, loin de son *home*, dans la froide banalité d'un hôtel !

Il avait reposé assez paisiblement pendant une partie de la nuit. Au petit jour il s'éveilla, en plein délire, — délire affreux, plein d'hallucinations. Il lui semblait voir la Mort dressée devant lui, tendant ses bras pour le saisir.... Il la repoussait, luttait en désespéré.... Et, jusqu'à

la fin, cette similitude de nom qui l'avait tourmenté pendant sa vie, était la préoccupation de sa pensée divagante. Assis sur son lit, — le lit en fer à moustiquaire blanche de tous les hôtels de la côte — il parlait dans le vide, par mots entrecoupés, s'adressant au squelette macabre qu'il croyait voir devant lui :

— Allez-vous-en.... Allez-vous-en.... Vous vous trompez!... Mackson?... Vous demandez Mackson?... le richissime Mackson?... Ce n'est pas moi, entendez-vous bien... mais l'autre, l'autre!... Hein? vous voulez de l'argent, de l'or?... C'est lui qui en a...moi je n'en ai pas... Avez-vous fini de me tourmenter ainsi? quand je vous répète que ce n'est pas moi.... Ah! ah! vous riez... vous ne me croyez pas... toujours... comme tout le monde.... Quelle vie!... quelle vie!... Qu'est-ce que c'est que cette lettre-là?... Une demande de secours.... Adressez-vous à côté... ah! ah!... il pourra vous payer, celui-là... il est riche... si riche!... Non, ce n'est pas à mon argent que vous en voulez, c'est à moi-même.... Eh bien! vous vous trompez encore, toujours.... On vous a dit d'emporter

le richissime M. Mackson?... Oui?... eh! bien! ce n'est pas moi, comprenez-vous? c'est l'autre... l'autre... l'autre!...

La mort ne l'entendit pas. Il rendit le dernier soupir vers sept heures du matin. A ce moment le soleil, pénétrant dans la chambre, accrochait tout autour du défunt ses paillettes étincelantes. Et il semblait, par une suprême ironie, faire ruisseler sur le faux Mackson cet or insaisissable et fluide, tout cet or que tant de gens avaient cru à lui — alors qu'il était à « l'autre ».

LE PRIEURÉ DES DEUX AMANTS

(CONTE DE NOËL)

Noir de peau, gris de poil, rude de corps et de cœur, chasseur infatigable, ne croyant ni à Dieu ni au démon, le sire de Malaunay était l'effroi du pays normand. Hors ses chevaux et ses chiens, il n'aimait qu'une chose au monde : sa fille, la belle Geneviève ; mais encore l'aimait-il d'une tendresse égoïste et férocement jalouse. A la pensée qu'un autre homme pourrait, un jour, lui être préféré, il pâlissait de rage et, dans ses gantelets de fer, ses poings noueux se serraient...

Non, de par le diable! jamais, lui vivant, Geneviève n'entrerait en mariage! Pour lui

seul ces cheveux d'or filé, ces longs yeux pers, cette taille frêle, ce sourire doux comme le miel, ces baisers frais qui, au retour de quelque ardente chevauchée, tombaient sur son front comme une délicieuse rosée.... Car, malgré sa rudesse, le vieil homme était choyé, gâté par l'enfant. Assurément, Geneviève souffrait de la triste vie qui lui était imposée : mais elle tâchait d'oublier que son père l'aimait mal, pour se souvenir seulement qu'il l'aimait.

Et pourtant elle aurait eu le droit de lui en vouloir, la pauvrette, car depuis longtemps déjà elle avait donné son cœur à un jeune chevalier du nom de Baudouin.

Dans le sommeil comme dans la veille, dans le songe comme dans la réalité, Geneviève croyait toujours le voir, son cher bien-aimé, plein de force et de grâce, avec ses larges épaules, sa figure pâle, son regard franc comme un éclair d'épée. Et si bon avec cela, si tendre! En vain avait-il été en terre sainte, guerroyer contre les Infidèles ; en vain le tenait-on dans toute la contrée pour le plus grand donneur de coups de lance et d'estoc :

il avait, en causerie, les suaves douceurs d'une femme, et c'était joie de l'entendre parler d'amour.

Aussi, malgré les défenses du baron, Geneviève n'avait-elle pu renoncer à ouïr cette douce musique. Plus d'une fois, pendant que le terrible et hargneux sire de Malaunay s'absentait pour forcer quelque loup, cerf ou sanglier, la jeune fille avait reçu le cher Baudouin en cachette.

Oh! qu'elles passaient vite, ces belles heures du rendez-vous! Oh! les beaux serments échangés! les rêves mirifiques, où l'on se promenait main à main, cœur à cœur, comme dans un jardin merveilleux, fermé aux chagrins et aux peines... Ils oubliaient leurs amours contrariées, la mauvaiseté du vieux seigneur, ses refus entêtés, les terrifiantes menaces qu'il ne cessait de proférer contre Baudouin... Oui, tout cela s'effaçait, disparaissait, s'envolait : ils se sentaient heureux d'une félicité suprême, unis l'un à l'autre pour la vie et, s'il l'eût fallu, dans la mort.

*
* *

Or, ce jour-là, c'est jour de Noël. En vrai mécréant peu soucieux des lois de l'Église, le sire de Malaunay, dès avant l'aube, est parti en chasse. Une neige épaisse couvre la terre, mais le soleil brille dans le ciel pur.

Et c'est un très délectable spectacle et très réjouissant que celui du manoir de Malaunay avec ses murailles crénelées, ses toits pointus, ses échauguettes évidées, ses fins pyramidions de pierre, tout cela couvert comme d'une poussière sucrée et au-dessous, semblables à des poules frileuses serrées les unes contre les autres, les maisons et chaumières du village d'où sortent de minces filets de fumée.

Haut, très haut, plus haut encore que le château et lui faisant vis-à-vis, sur un roc escarpé, accessible seulement par un étroit et rude sentier, noir tout le long de la côte blanche de neige, la chapelle se dresse, toute bruissante du chant des cloches. A cet appel matinal, les habitants, hommes et femmes, sortent de leur logis, en se frottant les mains

et battant du pied, car le froid est piquant. Ils se réunissent sur la grande place par groupes, et devisent entre eux avant de se rendre aux saints offices. Dans un coin, sur une mare gelée, des garçons glissent avec force bousculades et horions.

Mais voici que tout ce monde s'arrête à la fois de marcher, causer et glisser. La poterne du château s'est ouverte et Geneviève sort, suivie de deux chambrières. On regarde, on salue. Qu'elle est svelte et mignonne, la jeune châtelaine, en son long manteau de velours doublé de menu vair, un gracieux hennin sur la tête, les mains frileusement cachées dans un manchon d'hermine, d'où sort la pointe rouge de son livre d'heures. Elle marche, légère, et ses petits pieds laissent à peine de trace sur la neige; elle marche jetant un sourire à celui-ci, une bonne parole à celui-là, et elle se sent aimée, admirée, heureuse... oui, heureuse! Car, non loin d'elle, perdu dans la foule des vassaux, elle vient d'apercevoir Baudouin. Le chevalier, rôdant sans cesse autour de Malaunay, a vu,

ce matin, le baron partant en chasse: il a profité de l'occasion pour venir trouver Geneviève et il est là, tremblant, féru d'amour, attendant qu'un regard lui permette d'approcher...

Il ne tarde guère, ce regard, et si chastement passionné, si coquettement engageant! Que peut craindre Geneviève?... Son père est loin et ne reviendra pas avant le soir; autour d'elle, rien que des vassaux fidèles qui l'adorent et ne souhaitent rien plus au monde que son mariage avec Baudouin... Et d'ailleurs elle l'aime, elle le voit devant elle, tout près d'elle... Est-il prudence au monde qui puisse empêcher son cœur de voler à lui?

D'un bond, le jeune homme est à ses genoux, lui rendant hommage. Elle le relève d'une main et, doucement :

— Vous plairait-il, messire, me donner votre bras pour aller jusqu'à la chapelle? Par cette neige, la montée est malaisée et ce serait grande charité de votre part!

Grande charité!... Baudouin sourit en lui-même... Grande joie, joie infinie, veut-elle

dire, la futée, et comme elle le sait bien! Avec un frisson de joie satisfaite, la voilà appuyée au bras du chevalier. Traversant la grande place, ils se dirigent vers le sentier qu'on aperçoit au pied du roc.

Certes, la montée est longue et malaisée, comme l'a dit Geneviève; mais s'en plaindront-ils, les deux amants?... Que ne peuvent-ils, au contraire, monter ainsi, l'un près de l'autre, toujours, toujours, jusqu'au ciel!

*
* *

Tout à coup, ils s'arrêtent, terrifiés : débouchant brusquement sur la place, le sire de Malaunay est devant eux, droit sur son cheval haletant, suivi de ses valets et de ses chiens. La chasse a été heureuse et plus promptement terminée que d'habitude. Sur des épieux croisés, quatre hommes portent un grand loup hérissé, tout souillé de boue, les pattes molles, les yeux voilés, la langue tuméfiée... Et de cette troupe de rudes chasseurs, animés par l'ardeur de la course et la joie de la

victoire, monte comme une chaude buée de sueur et de sang.

A peine le baron a-t-il aperçu les deux amoureux, qu'il pique droit à eux et, du haut de son cheval, les yeux méchants, la voix sifflante :

— Or ça, dit-il, voilà le cas que vous faites de mes défenses? Par l'enfer, messire Baudouin, puisque la mémoire vous échappe, je vais vous la renfoncer dans la gorge!

Il tire son couteau de chasse, rouge encore du sang de la bête...

— Avec moi! fait Geneviève, couvrant de son corps le corps de Baudouin.

Devant cette poitrine chérie, l'arme s'abaisse... Mais le baron a vite trouvé sa vengeance; il jette son couteau de chasse, descend de cheval, appuie sa main sur l'épaule du jeune homme :

— Soit! dit-il, puisque vous vous aimez, point n'ai désir de vous séparer, mais de vous réunir, au contraire...

Et, lui montrant, avec un sourire féroce, la chapelle qui s'élève là-haut, très haut, sur le sommet de la roche escarpée :

— Vous conduisiez ma fille à l'office, messire? Fi! laisser marcher si gente damoiselle en cette neige est indigne d'un chevalier! Faites mieux : prenez-la dans vos bras — je vous en donne licence — et portez-la jusqu'à la chapelle. Si vous le pouvez faire sans vous arrêter ou reposer même un instant, je jure Dieu que, pour prix de votre courtoisie, Geneviève est à vous — et vous l'épousez dès demain devant ce même autel où vous l'aurez portée. Mais, si vos forces vous font défaut, si vous ne montez d'un trait jusqu'au sommet, alors c'est vous qui me jurez sur les Saints de renoncer à elle et vous mettez en ma merci.

A ces paroles, tout le monde frémit. Accepter un pareil marché, c'est être vaincu d'avance. Jamais homme vivant ne pourrait, avec une femme dans les bras, gravir ce sentier raide, glissant, qu'on met plus d'un quart d'heure à monter, et sans fardeau encore!

Mais qu'importe à Baudouin? Un moyen s'offre à lui d'épouser sa bien-aimée... Il ne

sait, ne comprend rien d'autre... Il se sent jeune, plein d'énergie et de courage. Il aime, enfin! Et si la force lui manque, l'amour lui en donnera!

— J'accepte! dit-il simplement.

Puis, allant à la jeune fille :

— Dans mes bras, ma mie, et donnez-moi vos yeux! . . . .

. . . .

Le haut du corps en arrière, les jarrets fermes, il monte, monte, portant son précieux fardeau. Enlacée à son cou, Geneviève se fait légère, oh! légère! et, doucement, l'encourage de la voix; Baudoin sourit et, avec l'assurance que donne l'amour et la jeunesse :

— J'y parviendrai, répète-t-il, j'y parviendrai!

Le voilà à mi-chemin, et chacun, d'en bas, admire sa force et son adresse. Mais la seconde partie de la côte est plus rapide encore que la première, la neige plus profonde et plus drue... Baudouin sent ses forces faiblir; le corps chéri, si léger tout à l'heure, commence à peser à ses bras engourdis... Mais il n'en veut

rien laisser paraître, et, d'une voix qu'il s'efforce de rendre ferme :

— Chère amante, répète-moi si tu m'aimes; attache tes yeux aux miens, que j'y boive la vie!

Il monte, monte toujours... Chaque pas l'approche du but souhaité... Hélas! ses pieds meurtris deviennent moins assurés, sa poitrine halète, le sang bouillonne dans ses oreilles, sa vue se trouble... Oh! rien qu'un moment de repos, un seul! et il est sûr de la victoire, il atteindra le sommet... Mais il sent le regard du baron qui s'attache à lui, qui le suit dans sa terrible montée... Non, non, par tous les saints du paradis, il ne faiblira pas! Près de toucher au but, il ne s'arrêtera pas en route. Geneviève tremble avec lui... souffre avec lui... Ce corps, qu'elle sent lui peser si fort, que ne peut-il s'amoindrir, se fondre!... Chose horrible! c'est elle, elle qui l'adore, qui va être la cause de sa perte.

— Courage, mon bien-aimé, courage!

— J'y parviendrai, répète-t-il, j'y parviendrai!

*
* *

D'en bas, une grande clameur s'élève :

— L'y voilà ! l'y voilà !

Oui, plus fort que tout, l'amour a triomphé... La haute taille de Baudoin se dresse au sommet du rocher avec Geneviève dans ses bras.

— Noël ! noël ! crie la foule en joie.

Mais, d'un coup, les cris s'arrêtent. A peine arrivé au but, Baudouin est tombé lourdement... Et l'on aperçoit Geneviève, relevée aussitôt, se pencher vers lui, le presser dans ses bras... Sans doute, brisé par cette fatigue surhumaine, le chevalier n'a pu aller plus loin... Qu'importe ! il a accompli la tâche imposée, il est vainqueur, il épousera celle qu'il aime...

Lointain, lointain, mais traversant comme un trait l'air glacé, un long cri de désespoir frappe l'oreille des assistants... et voici Geneviève qui, tout éplorée, les cheveux au vent, lève les bras vers le ciel et tombe sur la poitrine de Baudouin.

Suivi de tous, le baron de Malaunay s'élance

vers le rocher, le gravit, court à sa fille...

— Geneviève! Geneviève! parle! réponds-moi!

Geneviève entr'ouvre les yeux; mais ne peut parler encore.

— Mon enfant... mon enfant bien-aimée... Tu seras sa femme... tout ce que tu voudras, tu l'auras.... Mais ranime-toi... regarde-moi... réponds-moi!...

La jeune fille se dresse sur ses genoux et, montrant le bien-aimé étendu :

— Vous l'avez tué, mon père, et j'en meurs!

... Un regard autour d'elle, un faible soupir... et elle retombe morte, sur le corps de celui qui n'est plus.

*
* *

A se faire pardonner cette double mort le baron de Malaunay employa tout le reste de sa vie.

Sur le rocher même, au prix de peines infinies, il fit construire — lui, le mécréant maudit — un superbe prieuré, et dans ce

prieuré un tombeau de marbre et d'or où l'on ensevelit Geneviève et Baudouin, côte à côte, afin qu'ils fussent unis dans l'éternité.

Le sire de Malaunay prit part lui-même à tous ces travaux, creusant la terre, gâchant le plâtre, faisant sauter à coups de pic les lourds quartiers de roc ; puis, cinq ans après, la besogne finie, il se coupa la barbe et les cheveux, se couvrit la tête de cendres et entra en religion.

Devenu prieur du couvent, il vécut jusqu'à un âge fort avancé, dans la prière, le jeûne et les macérations. Quand il mourut, on l'enterra, suivant sa volonté, au pied même du tombeau somptueux de Geneviève et de Baudouin, sous une simple pierre, sans devise ni inscription.

Et, dans le pays, pendant de longues années, le prieuré s'appela :

« Le prieuré des Deux Amants. »

UN SERVICE D'AMIE

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes.

Château de Nassant, par Quillebœuf
Seine-Inférieure.
10 avril.

Geneviève, ma Geneviève chérie, j'ai la tête perdue... je suis affolée... Et c'est à toi que je m'adresse, mon amie aimée... C'est toi que je veux prendre pour seule confidente de ma peine... de mon malheur... car je suis bien malheureuse, va!... Un coup inattendu... une révélation terrible... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Écoute... Tu sais que je suis à Nassant de-

puis huit jours, avec maman. Le docteur a tenu absolument à ce qu'elle quittât Paris deux mois plus tôt que d'habitude. Il n'y avait pas à hésiter et je n'ai pas hésité un instant. Mais tu sais combien mon mari aime Paris. Je n'ai pas voulu par délicatesse — délicatesse bien récompensée !... — exiger de lui qu'il vînt avec nous. Il est donc resté, en garçon, ne devant nous rejoindre qu'à la fin du mois...

Ce matin, dans mon courrier, en même temps qu'un mot de lui, je trouve... devine quoi ! Une lettre anonyme, écrite par une main inconnue et manifestement changée, qui m'apprend en termes brefs que Georges est au mieux avec madame La Varède, tu sais cette grande femme rousse, cette Vénitienne manquée que l'on voit partout. Tu ne connais que ça. Une réputation détestable, d'ailleurs, et méritée...

Je ne suis pas jalouse, tu le sais, et je n'ai pas la prétention, après huit ans de mariage, d'empêcher Georges de flirter quelque peu, à condition qu'il n'aille pas plus loin. Mais avec celle-là, c'est autre chose. Elle est dan-

gereuse, cette femme, très dangereuse. Je la trouve horrible, moi, bien qu'en général les hommes la trouvent très... capiteuse. Quand ils ont dit ça, avec un clignement d'yeux bète, il paraît qu'ils ont tout dit. Et puis on m'a affirmé que Georges a été bien avec elle autrefois, avant notre mariage. Je sais quel cas il faut faire de tous ces cancans plus ou moins désintéressés; néanmoins, je ne serais pas étonnée que celui-là eût une certaine vérité... Pourquoi? Je n'en sais rien au juste, mais enfin... enfin... Enfin, je suis horriblement inquiète, comprends-tu, et je ne veux pas, non je ne veux pas qu'il me trompe avec cette femme-là! (pas plus qu'avec une autre, d'ailleurs).

Maintenant, il est possible que cette lettre anonyme — qui a pu me l'écrire, mon Dieu? je me creuse la tète à chercher! — il est possible que cette lettre soit l'œuvre de quelque affreuse calomniatrice (car c'est certainement une femme!) qui veut me tourmenter cruellement... et injustement. Ce serait encore plus lâche de sa part, mais ça, ça m'est bien égal.

Du moment qu'il n'y aurait rien de vrai...

Or, c'est cela que je veux savoir à tout prix, ma chérie, et j'ai compté sur toi pour m'y aider. Je ne peux ni ne veux quitter maman, très fatiguée depuis hier ; et puis, en admettant qu'il y eût quelque chose de positif, mon retour à Paris n'empêcherait rien... Les hommes ont une telle liberté pour se mal conduire !... Au contraire, me sachant là, *ils* se défieraient, redoubleraient de précautions... Non, il vaut mieux que je reste... Mais toi, tu es à Paris, tu es veuve, tu as ta liberté absolue... Ah ! je t'en prie, ma Suzannette (tu sais, comme je t'appelais au couvent !) ne m'abandonne pas... ne me refuse pas ce que je te demande, c'est-à-dire de savoir si mes craintes sont justifiées, si Georges et cette femme... Enfin tu me comprends...

Comment t'y prendre, diras-tu ? Ça, je ne le sais pas au juste, mais il me semble qu'il est impossible que tu ne trouves pas un bon moyen... Tu es si intelligente, si fine ! Et puis le hasard peut te servir, qui sait ? En cette saison, tout Paris est dehors et passe son temps à

se rencontrer. Georges est un assidu du Concours hippique. Vas-y. Tu l'y verras certainement, et elle aussi peut-être... Tu regarderas, tu observeras... Et tu me diras ce que tu auras remarqué... Si cette première épreuve n'est pas suffisante, tu en tenteras une autre... Enfin, ma chérie, dis-toi que ta pauvre amie est dans un doute cruel dont elle veut sortir à tout prix, que cette incertitude la tue, qu'elle lui préférerait la vérité même cruelle... Et cependant supposer que Georges... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Réponds-moi, pense à moi, aime-moi, ma Suzanne... Hélas! hors ma mère et ma fille, qui m'aime encore maintenant?

Ta RENÉE.

P.-S. — Ah! cette lettre anonyme!... Qui l'a écrite? Je la tourne et la retourne sans cesse... Le timbre porte le bureau du boulevard Malesherbes... à deux pas de ta maison... Ah! ma chérie! dire que de pareilles ignominies peuvent se commettre si près d'êtres bons et honnêtes comme toi!

Suzanne de Pennes à Renée de Nassant.

Paris, 11 avril.

Mais tu es folle, ma pauvre amie, absolument folle!... Voyons! raisonnons un peu, comme deux vieux camarades.

Une lettre anonyme t'arrive annonçant que ton mari te trompe... Une lettre anonyme!... Faut-il faire attention à ces choses-là?... Ce que j'en ai reçu, moi, du vivant de M. de Pennes! Eh bien, jamais je ne m'en suis tourmentée... Au feu! au feu tout de suite... Et pourtant, hélas! elles ont plus d'une fois dit vrai et mon mari... Enfin, paix à sa mémoire!... Il a toujours été excellent pour moi, tout en m'étant perpétuellement infidèle... Quand on n'aime pas beaucoup, beaucoup les gens, ça vaut encore mieux que le contraire : fidèle et odieux... Et cependant... Enfin, je suis consolée de sa mort. N'en parlons plus... Mais si jamais je me remarie, par exemple! Oh! non! non!... Assez d'une première fois... Comme tu le dis, je suis indépendante, jeune encore,

j'ai eu mes trente-deux hier, tu sais... ça commence à compter... Toi, c'est vingt-neuf seulement, n'est-ce pas?... Gamine, va!...

Ah!... ta lettre!... revenons-y à ta lettre... Eh bien, tu vas me faire le plaisir de la déchirer, et de n'y plus penser, et de ne pas te mettre martel en tête pour te demander ni d'où *ça* te vient, ni si *ça* dit vrai...

Tu as un mari qui t'aime, car il t'aime Georges. — Heureuse femme, va... Être aimée!... — Tu jouis d'une belle fortune que M. de Nassant, moins gourmand que feu mon époux, n'a pas encore entamée... Tu as une fillette de six ans qui est un amour... Enfin, tu possèdes tout ce qui peut faire commettre aux autres le péché d'envie... Et tu voudrais qu'on ne le commît pas? Tu voudrais qu'il ne se trouvât pas de par le monde une femme assez jalouse — car tu as raison, ce ne peut-être qu'une femme — pour ne pas être furieuse de ton bonheur? Tu voudrais enfin que cette femme résistât au plaisir cruel et facile de tracer quelques lignes sur un papier anonyme et de les jeter à la poste? Si bonne

qu'on soit, vois-tu, on se fait toujours des ennemis, et ce sont parfois ceux-là que l'on soupçonne le moins qui vous haïssent le plus!

Aussi, crois-m'en, le meilleur moyen de couper court à de pareilles lâchetés, c'est de n'en tenir aucun compte. A force de voir que les coups sont inutilement portés, on ne vous les porte plus. Donc, vite au feu, la vilaine lettre, au feu!

Maintenant, dit-elle vrai? Y a-t-il quelque chose entre madame La Varède et ton mari? Rien n'est moins certain; mais, en admettant qu'il y ait quelque chose, ne ferais-tu pas mieux de fermer les yeux? Je te vois d'ici bondir en me lisant. Que veux-tu, ma mignonne, j'ai plus que toi l'expérience de la vie. Si peu profonde qu'ait été mon affection pour M. de Pennes, j'ai souffert de me voir trompée, ne fût-ce que par amour-propre. Mais j'en ai pris vite mon parti. Que pouvons-nous faire, nous autres pauvres femmes, dans des cas pareils? Nous taire, nous taire toujours! Tu me répondras que ce n'est pas la même chose pour toi, que tu aimes ton mari, que tu

tiens à lui, que tu es jalouse (car tu es jalouse, bien que tu t'en défendes. Ta lettre le prouve à chaque mot.) Tu me répondras tout cela, ma chérie, et tu auras raison. Mais j'aurais encore plus raison de te dire, moi, *qu'en admettant même que Georges te trompât,* il vaudrait mieux avoir l'air de l'ignorer. Tu te plains que madame La Varède soit une femme dangereuse, d'une réputation détestable, etc... etc... Tant mieux, mille fois tant mieux! car je connais assez ton mari — qui au fond est une âme pure — pour t'affirmer que s'il a une liaison avec cette femme, elle ne pourra jamais être que passagère... Or, vois-tu bien, il n'y a de vraiment inquiétant pour nous que ce qui dure... Le reste, oh! le reste, il faut savoir en prendre son parti et faire la part du feu. J'ai dit.

Quant à moi, je n'ai pas besoin de t'affirmer que si tu persistes, je ferai ce que tu voudras, bien qu'à te parler franchement, ce rôle de... comment dirai-je bien? de... *policière* me répugne un peu. Mais tu ne persisteras pas, dis?

Ta vieille et raisonnable amie,

SUZANNE.

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes.

13 avril.

Si fait, je persiste, je persiste quand même. Tu peux avoir raison, et la sagesse parle sans doute par ta bouche. Mais je ne suis pas une sage comme toi, moi! Et je veux savoir.

Toutefois, si le service d'amie que je t'ai demandé te répugne trop, dis-le moi franchement, je t'en prie. J'avais cru pouvoir compter sur toi, comme tu aurais pu compter sur moi en pareille circonstance. Il me semble que la vraie amitié n'a pas tant de scrupules et qu'on ne doit pas hésiter à rendre service à ceux qu'on aime, quel que soit le service demandé. Je me suis peut-être trompée. Ta réponse me prouvera si j'ai tort ou raison.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

RÉNÉE.

La lettre est écrite sur papier anglais bleu très fort. Elle m'a été envoyée à mon domicile parisien, rue du Général Foy et on l'a

fait suivre ici. Peut-être y a-t-il là quelques indices....

Suzanne de Pennes à Renée de Nassant.

14 avril.

Ta lettre est méchante, Renée, et elle m'a fait beaucoup de chagrin. Tu as cru que mon amitié hésitait alors que ma raison seule m'empêchait de te répondre « oui » tout de suite.

Mais puisque tu persistes dans ton idée, malgré tout ce que j'ai pu te dire pour t'en détourner ; puisque tu mets ma tendresse en question, mes hésitations tombent. Tu peux compter sur moi, absolument. Je vais me mettre en campagne dès maintenant, et tu sais si j'ai de bons yeux ! Je ferai tout mon possible pour savoir si tes craintes sont fondées ; je ne reculerai pas devant l'espionnage le plus éhonté pour en arriver à mes fins ; en un mot, je vais faire un vrai métier de Peau-Rouge.

Maintenant, c'est bien entendu, n'est-ce pas, et une fois pour toutes ? C'est toi qui l'auras

voulu, toi seule. Quoi qu'il puisse arriver, tu n'auras le droit de me faire aucun reproche, et tu t'engages à ne pas m'en vouloir des vérités peut-être cruelles que j'aurai à te dire.

Voyons, encore une fois, une dernière fois, tu persistes? Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur. Enfin, à ton gré. En tout cas, compte sur le dévouement de ton amie qui t'aime de tout son cœur, quoi que tu en puisses croire.

SUZANNE.

Bien entendu, je te tiendrai au courant exactement. C'est demain le mercredi de madame de Saint-Pierre. Ton mari y sera peut-être, et *la dame* aussi. Je sais qu'elle y va assez souvent. J'arriverai de bonne heure pour ne pas les manquer.

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes:

15 avril, 9 h. du soir.

Merci, ma Suzanne adorée, merci, et pardon! C'est vrai... j'ai été méchante, injuste... mais je souffrais tant, vois-tu! Toi tu es bonne,

dévouée, comme toujours... Te souviens-tu, au couvent, quand tu étais dans les grandes et moi dans les moyennes, tu me prenais sous ta protection... tu ne voulais pas qu'on s'attaquât à moi... tu me défendais au besoin... ça devait continuer, vois-tu!

Ah! ma pauvre chérie! Quelle vie est la mienne depuis quelques jours! Oui! tu as raison, je suis jalouse.

Pendant longtemps, — aussi longtemps que l'on n'a rien à craindre — on se croit à l'abri de tout sentiment violent. L'existence est si facile, si gaie, si occupée! Et puis, même chez les femmes, c'est toujours un peu bébête, la jalousie... On s'en défend énergiquement : « Moi! Après tant d'années de mariage? vous plaisantez!... De vieux amis, des camarades. Mon mari peut bien faire tout ce qu'il voudra... Pourvu que je ne sache rien... et encore! etc., etc... »

Voilà ce qu'on dit, et vraiment, on en est assez persuadée. Mais vienne une raison sérieuse — ou même pas très sérieuse — d'être jalouse... Patatras! Le vernis mondain s'écaille,

tombe... et l'on s'aperçoit qu'on souffre autant que la dernière fille de ferme surprenant son amoureux... Toutes les mêmes, va! Il n'y a que la robe et les manifestations de vengeance qui changent. Les paysannes crient et battent; nous, nous pleurons...

Si tu savais comme tout est triste ce soir, en moi et autour de moi! Par la fenêtre, j'aperçois les grands arbres du parc que le vent balance sur un fond de ciel tourmenté, sillonné de nuages fous qui courent, courent... Il a fait toute la journée une véritable tempête, avec rafales et grêle. Nous n'avons pu mettre le nez dehors... Tu juges si mon imagination a trotté à défaut de mes jambes! J'ai revu toute mon enfance et toute ma jeunesse... Ah! ce n'est pas gai, la vie, même pour les heureux!...

Maman est toujours bien fatiguée, bien dolente... Ma fille dort là, à côté de moi, avec cette sereine tranquillité de l'enfance. Pourquoi faut-il qu'ils grandissent, ces êtres chéris!

A cette heure-ci, tu dois te préparer à aller

chez madame de Saint-Pierre, comme tu me l'as promis. Pauvre chère! Maintenant que tu as consenti à faire ce que je te demandais, j'ai presque honte de ma demande... Mais tu peux être tranquille, va! Quoi qu'il arrive, quoi que je puisse apprendre, je ne t'en voudrai jamais. T'en vouloir, moi! mais ce serait une infamie, tout simplement. Au contraire, j'apprécierai encore davantage ton amitié sortie victorieuse de l'épreuve. Si le malheur veut que mes soupçons soient fondés, j'aurai besoin de toute ton affection pour me soutenir... Tu viendras passer de longs jours à Nassant, n'est-ce pas? Voilà trois ans que tu n'as revu ce petit coin que tu aimais tant...

Neuf heures et demie !... Tu es bientôt prête, sans doute, car tu m'as promis d'arriver de bonne heure. Et c'est très loin de chez toi, madame de Saint-Pierre. Une demi-heure de voiture, au moins!... Que vas-tu apprendre, mon Dieu!...

Merci, encore merci, toujours merci, ma chère, ma véritable amie.

RENÉE.

16.

Suzanne de Pennes à Renée de Nassant.

(Par télégramme)

16 avril.

La personne pas hier soir chez Saint-Pierre. Georges seul. Causé avec lui. Essayé faire parler. Impénétrable. Espère cependant rien de vrai. Tendresses.

SUZANNE.

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes.

(Par télégramme)

Même date.

Merci dépêche. Continue toujours ton enquête. Envoie-moi nouvelles par télégramme. Aime mieux ça. Plus rapide. Écris seulement pour donner détails. Baisers de tout cœur.

RENÉE.

Suzanne à Renée.

(Par télégramme)

17 avril.

Rien de nouveau. Été aujourd'hui Concours hippique. Vu la personne, mais pas vu Georges. Retournerai demain. Courage.

SUZANNE.

La même à la même.

(Par télégramme)

18 avril.

Retourné aujourd'hui Concours hippique. Vu Georges, mais pas vu la personne. Retournerai demain. Tendresses.

SUZANNE.

La même à la même.

(Par télégramme)

19 avril.

Sors de Concours hippique. Vu Georges et la personne ensemble. Lettre suit. Baisers.

SUZANNE.

La même à la même.

19 avril.

Deux mots, rien que deux mots pour te confirmer et t'expliquer ma dépêche expédiée il y a dix minutes.

Oui, j'ai vu Georges, et je l'ai vue, elle. Elle était dans la tribune du jury, très entourée, et — je dois à la vérité de le reconnaître — très en beauté malgré son âge.

(Car elle a les quarante bien sonnés, la La Varède.)

Ton mari n'est arrivé que vers le milieu de la séance. Après quelques saluts échangés de droite et de gauche, il est allé à elle. J'étais à une dizaine de rangs plus haut, dans un coin. Un poste d'observation admirable qui me permettait de tout voir sans être vue... Donc, il s'est approché d'elle, elle lui a tendu la main. Il s'est incliné et lui a dit quelques mots. Elle lui a fait signe de s'asseoir auprès d'elle. Il s'est assis. Et ils sont restés à côté l'un de l'autre jusqu'à la fin de la séance, causant sans grande animation, un mot de temps en temps seulement, et ayant l'air de s'intéresser vivement aux chevaux présentés. Ça ne m'étonne pas de ton mari, qui, lui, est un fin connaisseur. Mais d'elle !

J'ai voulu ne pas les perdre de vue au moment de la sortie. Tu sais combien c'est difficile dans la foule. J'ai pu, pendant quelques minutes, suivre, comme les soldats de Henri IV, le panache non pas blanc, mais jaune, qui surmonte le chapeau de madame La Varède. Hélas !

Une poussée s'est produite, et plus rien...

Je me suis promenée pendant un quart d'heure dans les Champs-Élysées, devant le palais de l'Industrie, espérant les apercevoir.... Personne....

Au fond, rien de sérieux dans tout cela. Une rencontre fortuite, peut-être. Et même, à ta place, cette conversation prolongée en public me rassurerait plutôt. Quand il y a *quelque chose* entre deux personnes, on se parle moins longtemps devant le monde. On doit se figurer que chacun vous regarde, vous observe, entend ce que vous dites, trouve un sens caché à vos moindres paroles... Remarque que je dis : on doit se figurer — car je n'ai jamais passé par là, moi, et je n'y passerai jamais... Ma vie est bien finie, va ! Une jeunesse qui s'envole, une fortune déjà envolée... Pourrait-on songer à moi ?...

Je vais continuer mon enquête. Mais ce n'est pas facile, avoue-le, et si le hasard ne m'aide pas un peu...

Baisers, chérie, et encore baisers.

Ta SUZANNE.

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes.

21 avril.

Non, non, je le sens, j'en suis sûre, cette rencontre à l'Hippique n'est pas fortuite. Si connaisseur que soit Georges, il m'a dit vingt fois que ce défilé interminable l'agaçait ; qu'au fond, le concours était une chose sans intérêt, ridicule, ne faisant faire aucun progrès réel ni à l'élevage des chevaux ni à l'instruction des cavaliers... Et la preuve qu'il disait vrai, c'est que toutes ces dernières années, quand nous y allions ensemble ou même quand il y allait seul, au bout de deux heures, il en avait assez, et n'attendait jamais la fin.

Ne te décourage pas, ma Suzanne. Poursuis vaillamment la tâche commencée. Je veux savoir la vérité, vois-tu, dût-elle me briser le cœur ! Je veux savoir si cet homme que j'ai tant aimé — que j'aime tant — (à quoi bon m'en défendre ?) est indigne de ma tendresse et m'oublie auprès d'une autre... Et de quelle autre ! Une femme presque déclassée, qui ne doit qu'à l'in-

qualifiable tolérance mondaine d'être encore admise dans la société! Oh! cette La Varède! je la hais! Et lui, si mes craintes sont justifiées, je le haïrai aussi, je ne lui pardonnerai jamais, entends-tu? jamais!

Je t'embrasse avec tout mon cœur.

RENÉE.

Une chose m'étonne. C'est que tu ne me parles pas de la lettre, la lettre maudite. N'as-tu aucun soupçon à cet égard?... De ce côté-là cherche encore, cherche toujours. Il me semble que ce serait une satisfaction pour moi de savoir qui l'a écrite. Satisfaction inutile, si tu veux, et toute platonique... Mais c'est égal, ça me ferait un plaisir!

Suzanne à Renée.

(Par télégramme)

23 avril.

Rien de nouveau. Été hier à l'Hippodrome. Vu aucun des deux. Tendresses.

SUZANNE.

La même à la même.

(Par télégramme)

24 avril.

Rencontré les deux aux Pastellistes. Lettre suit.

SUZANNE.

La même à la même.

24 avril.

Hélas ! chérie, j'ai du nouveau à t'apprendre, et pas du bon nouveau... Mais ne va pas te monter la tête. Il n'y a rien de grave encore, rien de positif... Des indices seulement. Ah ! comme tu aurais mieux fait de suivre mes conseils et de renoncer à cette terrible enquête...

C'était tout à l'heure, aux Pastellistes, rue de Sèze. L'ouverture en a eu lieu il y a quelques jours et j'avais une vague idée qu'en y allant aujourd'hui j'y rencontrerais ton mari.

J'étais depuis une demi-heure dans cette jolie petite salle, confortable et discrète, dont l'intimité m'a toujours plu. N'est-ce pas qu'on a vraiment la sensation d'y être chez soi ? Un

chez soi qui serait un peu le chez soi de tout le monde... C'est bête ce que je dis là... et puis mon opinion sur la salle Petit doit être d'un mince intérêt pour toi en ce moment... Pardonne... j'arrive au fait.

J'avais regardé les pastels un par un, avec soin. L'exposition est remarquable cette année. Il y a surtout la tête de femme de... Pardon encore. Je suis folle... Enfin, j'étais absorbée dans la contemplation de cette tête, quand, relevant la mienne, je me trouve nez à nez avec ton mari et la dame en question. S'étaient-ils rencontrés là? Y étaient-ils venus ensemble? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ils se trouvaient devant moi, lui, correct et élégant; elle, en robe plate, comme on les porte ce printemps, en chapeau jaune (elle adore le jaune, cette femme-là!) et vraiment pas mal encore, malgré la lumière crue à peine tamisée par le vélum. Quand nous aurons nos quarante ans, ma chère, je nous souhaite de les porter aussi bien qu'elle!

Dès qu'il m'a aperçue, ton mari l'a quittée et est venu à moi. Il a été fort gracieux et très

naturel. Il m'a donné de tes nouvelles. Je me suis plainte de la rareté de ta correspondance... Il m'a dit que dans sa prochaine lettre, il te gronderait à ce sujet. C'était comique, et j'en aurais ri, si je n'avais pensé à toi, ma pauvre chérie.

Pendant ce temps, madame La Varède regardait les pastels avec une attention trop grande pour être vraisemblable. Deux ou trois fois, elle m'a dévisagée sans avoir l'air. Elle ne me connaît pas, moi, pauvre honnête femme que je suis, qui n'ai pas de réputation universelle ! Elle semblait se demander qui j'étais, avec qui ton mari causait. Et en effet, dès qu'il l'eût rejointe, je compris très bien — nous comprenons si bien cela nous autres ! — qu'elle lui demandait qui j'étais. Ton mari lui répondit, et ils remirent de concert leurs deux nez sur les œuvres de MM. nos pastellistes.

Ils allaient, ils allaient à côté l'un de l'autre, sans que rien pût faire soupçonner à personne qu'ils s'occupassent d'autre chose que d'échanger des impressions d'art. Toutefois, ces impres-

sions devaient être fort intéressantes, car elles duraient fort longtemps... On a beau aimer les arts, il me semble qu'après une demi-heure d'examen.... Quant à moi, j'en avais assez, je te l'avoue, et c'était autre chose que l'art qui me retenait si longtemps !

A la fin, je craignis que cette prolongation de séance n'intriguât ton mari. Qu'il vînt à soupçonner mon espionnage et tout était perdu. Je jugeai donc plus prudent et plus habile de m'en aller la première. Mais l'intéressant, tu comprends, était de voir comment ils se sépareraient. Dans les rendez-vous, ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est la façon dont on se dit bonjour et adieu. Pour en arriver à mes fins, je suis sortie dans la rue et entrée aussitôt chez un marchand de comestibles qui se trouve à côté de la galerie Petit. Tu vois cela d'ici, n'est-ce pas, avec ton œil de Parisienne? Juste devant la boutique un coupé attendait, qu'à sa tenue quelque peu voyante, je jugeais être celui de madame La Varède.

Me voilà donc chez le marchand de comes-

tibles, au milieu des pâtés de foies gras et des petits paniers de fraises rouges, marchandant je ne sais quoi, au hasard. Je n'attendis pas longtemps. Ils sortirent tous les deux : ton mari reconduisit la dame jusqu'à la voiture, dont la portière avait été ouverte par le valet de pied, salua et s'éloigna.

Jusqu'ici, tu le vois, rien que de très correct. Mais pendant que le valet de pied tournait derrière le coupé pour remonter sur le siège, ton mari revint vers madame La Varède, et vivement, il lui dit quelques mots. Lui, je ne le voyais que de dos, de sorte qu'il me fut impossible de comprendre ce qu'il disait ; mais elle, je la voyais bien de face ; mes yeux, braqués comme deux canons dans une embrasure entre un homard cuit et une boîte de caviar, ne la quittaient pas d'un quart de seconde. Et alors j'entendis, je devinai plutôt, mais je devinai d'une façon certaine, qu'elle lui lançait les mots suivants :

« Après-demain... baignoire 7... Français... »

Au même moment, le cocher toucha et le coupé partit.

Ton mari le suivit un instant du regard, puis alluma une cigarette et se dirigea vers la place de la Madeleine. Moi, je sortis de la boutique une seconde après, non sans m'être commandé un petit pâté de mauviettes de Pithiviers. Ce que j'aime le mieux au monde, tu sais !

Et voilà, ma chérie. Je t'assure qu'il m'en coûte de t'apprendre tout cela, mais je te le répète, je te le répéterai toujours : c'est toi qui l'as voulu....

D'ailleurs, ne te désespère pas encore. Il est très possible qu'il n'y ait rien de coupable dans ce rendez-vous. C'est peut-être une simple place dans une baignoire, avec d'autres personnes, qui a été offerte à ton mari. Il est évident que s'il en est autrement, s'ils y sont seuls tous les deux, dame! il y aura des chances, des probabilités au moins, pour que...

Enfin, ma Renée, nous voilà arrivées à un instant critique. Il est temps encore de réfléchir. Veux-tu que nous en restions là? ou veux-tu que j'aille aux Français, pour voir en tâchant de ne pas être vue?...

Réponds-moi par télégramme aussitôt cette lettre reçue — et j'obéirai.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

SUZANNE.

Renée à Suzanne.

(Par télégramme)

25 avril.

Intentions toujours les mêmes. Va au Français. Si n'y vas pas, t'en voudrai toute ma vie. Tendresses.

RENÉE.

Suzanne à Renée.

27 avril, 2 h. du matin.

Courage, Renée, ma Renée chérie... Ce que j'ai à t'apprendre est cruel... Excuse-moi si je le fais à la hâte, comme une folle... Je sens que si je ne t'écrivais pas maintenant, tout de suite, je n'aurais plus le courage de le faire plus tard...

Donc, voici. J'ai été ce soir aux Français, comme je te l'avais promis. Pour bien assurer mon poste d'observation, j'ai loué dans la journée une baignoire, juste en face de la bai-

gnoire 7, où ils devaient se trouver. On jouait *Ruy Blas*. Mais peu importe le spectacle, n'est-ce pas? Pour moi, tout l'intérêt de la représentation était dans la salle. Je suis arrivée comme on levait le rideau. Je me suis installée toute seule dans mon petit coin. Ça me faisait un drôle d'effet d'être là, sans personne... Hélas! ma vie, aujourd'hui, n'est-elle pas une vie de solitude et d'abnégation?

En face de moi, les baignoires se remplissaient peu à peu. Je lorgnais aussitôt les arrivants. Ce n'étaient pas eux. Le premier acte allait finir. La reine passait dans le fond, suivie de son cortège. Ruy Blas demandait à Don Salluste :

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement?

Don Salluste répondait :

De plaire à cette femme et d'être son amant!

Au moment même, la porte d'une des dernières baignoires restées vides s'ouvrit et j'aperçus la tête de madame La Varède, claire dans la demi-obscurité, puis son corps, puis

enfin, derrière, la tête de ton mari. Elle s'assit sur le devant de la baignoire, couvrant sa figure d'un vaste éventail; ton mari prit place juste derrière elle, presque invisible, un bout de plastron blanc seulement....

Je remontai aussitôt le grillage de ma baigoire et j'observai, espérant toujours que quelqu'un viendrait les rejoindre... C'était peu vraisemblable, la baignoire n'ayant que trois places, mais enfin, c'était possible... Hélas! le deuxième acte, le troisième acte se passèrent... personne!... Il était évident qu'ils étaient venus seuls et que seuls ils resteraient...

J'eus alors l'envie de m'en aller et de ne pas pousser l'expérience plus loin. Mais je me souvins de la promesse que je t'avais faite, de ton désir impérieux de savoir... Et le croirais-tu? je t'avouerai franchement que moi-même, je commençais à l'éprouver aussi, ce désir. Cette chasse à la vérité me passionnait... Resteraient-ils jusqu'à la fin du spectacle? Partiraient-ils ensemble? Se sépareraient-ils, une fois partis? Tout se bornerait-il à un tête-à-tête au théâtre, tête-à-tête défendu sans doute, mais

qui ne prouvait pas une culpabilité absolue? Ou bien...

A tout prix, il fallait être fixée à cet égard, pour que tu le fusses toi-même. Aussi, au commencement du dernier acte, je pars, je monte en voiture et me fais conduire 27 avenue Hoche, à côté du 29, où elle demeure. Pas mal combiné, n'est-ce pas? Je n'étais pas là depuis une demi-heure, que je vois arriver le coupé de madame La Varède, qui s'engouffre sous la voute de l'hôtel, très vite, pas assez vite cependant pour que je ne puisse m'assurer qu'elle y est seule. Je pousse un soupir de soulagement, et je vais donner à mon cocher l'ordre de s'en aller, quand un fiacre s'arrête devant le 29 et... et Georges en descend. Il jette sa cigarette, paye le cocher et entre...

Pauvre chère enfant! que te dirai-je? J'ai poussé la conscience jusqu'au bout. Je suis restée dans ma voiture, devant cette fatale maison, espérant que d'un moment à l'autre ton mari en sortirait... A deux heures du matin il y était encore... J'ai quitté la place, et me voilà chez moi t'écrivant ces lignes, le

cœur saignant de tout le mal que je te fais...

Ma chérie, je te répéterai ce que je t'ai déjà dit. Tu as voulu savoir : hélas! tu sais trop maintenant... Mais puisque cette amère satisfaction t'est donnée, au nom du Ciel, pardonne et oublie! Souviens-toi que ton mari a toujours été excellent pour toi, que c'est là une infidélité passagère, sans conséquences possibles... Que notre rôle dans la vie est de toujours souffrir, et qu'il vaut mieux parfois avoir l'air d'ignorer ce dont on est le plus sûre.

Quant à moi, j'ai accompli ma tâche jusqu'au bout. Elle m'a été pénible, mais je ne regrette rien, si j'ai pu te donner une nouvelle preuve de l'affection profonde de ta vieille amie.

SUZANNE.

Renée à Suzanne.

29 avril.

Non! je n'oublierai pas, je ne pardonnerai pas ! L'injure est trop grossière. Mon cœur et mon amour-propre sont trop blessés. Un homme que j'ai adoré, que j'ai épousé contre le gré de mes parents, à qui j'avais donné toute

ma vie, tout mon être... Ah! le misérable!

Je lui télégraphie ce matin même de venir à Nassant au plus tôt, pour affaire urgente, sans préciser. Il viendra. Et alors... alors, je lui dirai tout (sans te nommer bien entendu, ma chérie). Je lui jetterai ma colère au visage... Et nous verrons ce qu'il répondra!

Quoi qu'il réponde, en tout cas, mon parti est pris, bien pris. Je ne veux plus qu'il y ait rien de commun entre cet homme et moi. Si la loi est insuffisante à me protéger, je saurai bien me protéger moi-mème et me séparer à jamais d'un être que je hais!

Quant à toi, amie, merci, merci toujours. Tu es la plus dévouée, la plus noble des femmes.

Plains-moi et aime-moi comme je t'aime.

RENÉE.

Suzanne à Renée.

2 mai.

Pas un mot de toi depuis *huit jours*, ma chérie. Je suis morte d'inquiétude. Que s'est-il passé? Ton mari est parti précipitamment pour Nassant, m'a-t-on dit rue du Général Foy, où

j'ai été m'informer. Une dépêche l'avait appelé. Ta dépêche, sans doute...

Alors, quoi? Comment cette pénible scène s'est-elle terminée? Comment a-t-il pris tes reproches? Qu'as-tu décidé? Comment es-tu?... Qu'y a-t-il enfin?

Vite, un mot, un télégramme, quelque chose. Je te vois malade, brisée par toutes ces émotions, et incapable de me donner de tes nouvelles... Ah! s'il en est ainsi, fais un effort, de grâce, et envoie-moi un mot, rien qu'un mot, car je ne vis plus.

Je t'embrasse avec toute mon âme.

SUZANNE.

Renée de Nassant à Suzanne de Pennes.

4 mai.

Ma chère Suzanne,

Ta lettre s'est croisée avec celle... que j'allais t'écrire, que je t'aurais écrite plus tôt si mille petites occupations ne m'en avaient empêchée.

Merci de ta sollicitude pour moi et pour ma santé. Elle n'a heureusement plus d'objet, car

toutes mes inquiétudes sont passées. Oui, cela t'étonne? Que veux-tu, ma chère, il y a d'étranges choses dans la vie et les soupçons qui paraissent les plus sérieux sont parfois bien mal fondés!

Pour employer ta... gracieuse expression, la *scène* entre Georges et moi a eu lieu, dès son arrivée. Mais elle a tourné autrement que je le pensais, que tu le pensais toi-même, surtout. Mon mari m'a prouvé, clair comme le jour, qu'il n'y avait *rien*, absolument *rien* entre madame La Varède et lui. Rendez-vous à l'Hippique, aux Pastellistes, au Théâtre-Français (où, entre parenthèses, il y avait une troisième personne dans la baignoire... tu as mal vu) il a reconnu tout cela exact, parfaitement exact. Il a avoué aussi la visite avenue Hoche, après le théâtre; mais elle n'a pas duré si longtemps que tu as bien voulu le croire, cette visite, car une demi-heure après, Georges s'en allait par une petite porte de jardin, derrière. Toi, tu attendais à la grande porte, sur l'avenue, et naturellement, tu n'as rien vu. C'est égal, deux heures d'at-

tente en voiture, toute seule, la nuit... Comme tu as dû t'ennuyer, pauvre chère !

Mais pourquoi, demanderas-tu, ces rendez-vous multipliés ? La raison en est bien naturelle ! Un mariage, oui, un mariage. Georges s'occupait du jeune homme, madame La Varède (dont la mauvaise réputation est bien exagérée, d'ailleurs) s'intéressait à la jeune fille ; les deux familles ne se connaissant pas, les avaient choisis tous deux comme intermédiaires ; de l'un et de l'autre côté, on voulait une solution prompte... Il est donc tout naturel qu'ils aient cherché à se voir le plus souvent possible, et presque mystérieusement. Le mariage a manqué, d'ailleurs, mais enfin, ça n'a pas été de leur faute. Madame La Varède (qui n'a jamais été bien, autrefois, avec Georges, du reste, comme je l'ai sottement cru) avait donné rendez-vous à mon mari, après les Français, pour parler à une tierce personne et lui annoncer la rupture définitive des négociations.

Tout cela s'explique aisément. Aussi la terrible *scène* s'est-elle passée le mieux du monde.

Georges m'a un peu grondée de mes soupçons insensés, mais il m'a pardonnée aussitôt après, et si généreusement, si tendrement pardonnée!

Quant à la lettre anonyme, il croit savoir quel en est l'auteur. Une femme de chambre de madame La Varède, renvoyée il y a quelques mois et qui a juré de se venger. Odieuse calomnie qu'il faut traiter avec le dernier mépris!

Rien que de très simple, comme tu vois. Ce qui l'est moins, par exemple (tu me permettras de te parler en toute franchise), c'est ta manière d'agir à mon égard. Tu aurais dû m'arrêter dès le début et m'empêcher d'entreprendre cette ridicule campagne. Tu me répondras que tu as essayé de le faire, que tu m'as raisonnée, sermonnée... J'en conviens. Mais l'as-tu fait avec cette conviction qui s'impose? Et, au fond, n'éprouvais-tu pas un certain plaisir (inconscient, je le veux bien, mais réel) à voir qu'un nuage avait passé sur notre bonheur, bonheur dont tu as toujours été un peu jalouse?...

Oh! je ne t'en veux pas. Tu as été malheureuse en ménage, et il est bien naturel que tu en ressentes quelque aigreur... Mais si tu avais été la véritable amie que je croyais, tu aurais dû étouffer ce vilain sentiment, et même au prix d'une rupture, refuser énergiquement de jouer le rôle assez humiliant que, dans mon inconscience de femme affolée, je te suppliais d'accepter. Oui! tu aurais dû refuser! Voilà ce qu'une véritable amie aurait fait... et ce que tu n'as pas fait, toi!

Et puis, quel ton badin dans tes lettres! Alors qu'il s'agit de la tranquillité de ma vie, tu t'amuses à faire de l'esprit (à essayer d'en faire, tout au moins); tu me parles avec aisance de Ruy-Blas, du panache de Henri IV, des Pastellistes, que sais-je? Tu prends, tu l'avoues toi-même, un plaisir de Peau-Rouge à suivre ces deux êtres, que ton amour du romanesque te fait presque souhaiter coupables; enfin, tu pousses la présence d'esprit, dans un moment aussi grave, jusqu'à choisir chez le marchand de comestibles, un pâté de mauviettes de Pithiviers, *ce que tu aimes le mieux au monde!...*

Je m'arrête. J'en dirais trop. J'aime mieux terminer ici ma lettre. Mais il est cruel, crois-m'en, après avoir douté injustement de l'amour, d'être aussi complètement édifiée sur l'amitié.

RENÉE.

*
* *

Extrait du journal intime de Suzanne de Pennes.

5 mai.

Je reçois une lettre inqualifiable de Renée. Me voilà à jamais brouillée avec elle. Et moi qui ai agi en toute conscience, en toute loyauté ! Moi qui ai rempli, uniquement pour lui être agréable, un rôle qui me répugnait !

J'aurais dû me souvenir du vieux proverbe : *Entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt.*

*
* *

Extrait du journal intime de Renée de Nassant.

5 mai.

Georges m'a-t-il dit vrai ?... Cette histoire de mariage est-elle admissible ?... Hum !

hum!... Enfin, j'ai mieux aimé le croire. D'ailleurs, quand il s'est trouvé là, près de moi, me parlant avec sa douce voix, me regardant avec ses yeux que j'aime tant, toute ma colère est tombée... et moi avec, dans ses bras.

Quant à Suzanne, au fond, je n'ai rien à lui reprocher. Et pourtant je viens de lui écrire une lettre, mais une lettre!...

Ma foi tant pis! C'est sa faute. Elle n'aurait jamais dû croire que Georges me trompait!

LA LÉGENDE DE SAINTE HILDA

En ce pays-là, pays riche, pays fertile, pays heureux, tout le monde croyait à la légende de sainte Hilda. Partout, dans les temples, dans les maisons, aux coins des rues, on trouvait les images sacrées, représentant la sainte revêtue de son armure étincelante, montée sur un cheval noir, chassant devant elle les soldats terrifiés.

Car c'était une belle et douce histoire que la sienne. Les petits enfants s'en émerveillaient et les vieilles gens y prenaient joie. Et cette histoire, chose singulière, avait plus d'un rapport avec celle de Jeanne d'Arc, la bonne Lor-

raine. Comme elle, Hilda, simple fille des champs, avait quitté la chaumière paternelle pour courir aux armées et sauver son pays; comme elle, elle avait entraîné tout un peuple à sa suite; comme elle enfin, elle avait été prise et tuée par les ennemis. En un mot, la légende de sainte Hilda était sœur de celle de Jeanne d'Arc. On les eût dit copiées l'une sur l'autre.

Et depuis trois siècles déjà, le culte de sainte Hilda avait fleuri. Chaque mois de mai, c'était fête dans toute la contrée. Des processions magnifiques parcouraient les villes pavoisées; les cloches sonnaient joyeusement dans l'air; des bandes de pèlerins arrivaient de toutes parts et s'agenouillaient pieusement devant la châsse étincelante où reposaient les cendres vénérées. Sainte Hilda était adorée par les grands comme par les petits, par les puissants comme par les humbles. C'était la sainte de la Patrie. On mettait les nouveau-nés sous sa protection; les amoureux lui confiaient leurs espoirs ou leurs peines; les malades lui demandaient la

santé; sa pure image était pour les artistes et les poètes une source intarissable d'inspiration. Il ne venait à l'esprit de personne que sa sainteté pût être mise en doute. On croyait aveuglément en elle, et cette croyance, grande et noble, ne faisait accomplir que de grandes et nobles choses.

*
* *

Au milieu de cette foi universelle, un seul homme demeurait sceptique et frondeur.

Maître Uchatius, savant justement estimé, professeur à l'*Université historique*, s'élevait de toutes ses forces contre cette croyance populaire, qu'il qualifiait d'enfantine et de rétrograde. Il nourrissait contre ce qu'il appelait des contes à dormir debout une haine qui restait sans écho.

Ah! quelle eût été sa joie de pouvoir détruire cette légende ridicule, indigne d'un peuple libre! Avec quelle ivresse il eût jeté bas tout cet édifice de gloire indûment élevé en l'honneur d'une femme, d'une simple femme! Une sainte, cette Hilda? Il était bien

certain que non. Et ces services rendus au pays? Ces grands coups d'estoc dont elle frappait les ennemis? Ces victoires gagnées? Ces remparts emportés? Où étaient les textes prouvant tout cela?

Oui, à la rigueur, en les interprétant en un certain sens, on pouvait imaginer cette histoire merveilleuse; mais on n'avait, sur l'époque, que des documents incertains. Un seul manuscrit existait, authentique, écrit de la main même d'Hilda, et relatant les principaux faits de sa vie, une sorte de journal tenu régulièrement. Mais ce manuscrit, mentionné dans des œuvres postérieures, demeurait introuvable. Il était certainement perdu...

Quel regret pour Uchatius! Il ne doutait pas que cette pièce, émanant d'Hilda elle-même, ne fût pleine de révélations inattendues, qui mettraient les choses à leur juste plan et ramèneraient aux proportions vraies cette légende sottement invraisemblable. Il en rêvait la nuit, de ce manuscrit. Il eût donné

une partie de sa vie pour le tenir là, devant lui. Quel triomphe alors, s'il y trouvait ce qu'il était certain d'y trouver, c'est-à-dire la preuve que cette Hilda n'avait été qu'une fille assez grossière, sans idéal, sans aucune des vertus qu'on lui prêtait, ne devant qu'aux circonstances seules l'auréole de gloire qui l'avait entourée !

Il se hâterait de publier le manuscrit avec les notes nécessaires ; et alors, adieu la légende, adieu la sainte, adieu toutes ces histoires de la Mère l'Oie, bonnes seulement à bercer les enfants et les peuples en bas âge ! La Science, flambeau éclatant, dissiperait toutes ces ténèbres, et c'est lui, Uchatius, qui allumerait ce flambeau !

Ah ! ce manuscrit, ce manuscrit !

*
* *

Un jour, après plus de trente ans de recherches, alors qu'il renonçait à le découvrir jamais, il le trouva.

Il le trouva par un hasard inouï, invraisem-

blable, dans la bibliothèque d'une petite ville où jamais l'idée ne lui serait venue de l'aller chercher.

Il le trouva, sous un amas de paperasses jaunies, sans valeur aucune, recouvrant de leur masse inutile et poudreuse cette rarissime merveille.

Quelle joie!

Il ne pouvait d'abord y croire; mais après un examen sommaire il dut se rendre à l'évidence. Oui! c'était bien là le manuscrit tel qu'il était signalé. Deux cents pages couvertes d'une écriture malhabile, indéchiffrable presque. Mais il arriverait bien à la déchiffrer, dût-il y laisser ses yeux!

Il emporta son trésor avec lui, sans souffler mot à personne de la trouvaille inespérée, et dans son grand cabinet de savant, encombré jusqu'au plafond de livres et de parchemins, il se mit au travail.

Long et patient travail, qui devait lui demander peut-être deux, trois, quatre années. Que lui importait! Malgré ses soixante ans passés, il était encore actif et bien vivant! Et

ce serait la gloire de toute son existence ! Il pourrait mourir ensuite, certain d'avoir laissé un monument impérissable, sûr d'avoir à jamais détruit la légende maudite !

Pour n'être dérangé en rien, il donna sa démission de professeur ; il interrompit ses autres travaux ; il ferma impitoyablement sa porte à toute visite ; et il se jura de ne sortir de chez lui qu'une fois l'œuvre finie.

Chaque matin, au jour, il se mettait à sa table, près de la haute cheminée, devant la large fenêtre à vitraux où s'encadrait un lointain horizon de plaines ; et il ne se reposait que le soir, quand ses yeux rougis lui refusaient tout service.

Au bout d'un an, il avait déchiffré le quart du manuscrit ; au bout de deux ans, plus de la moitié. Peu à peu, il s'habituait à ces caractères singuliers, à la fois enfantins et hardis, tracés hâtivement le soir de quelque bataille, par une main de paysanne conquérante.

Car, à mesure qu'il avançait dans son œuvre, la figure d'Hilda lui apparaissait nettement —

ô triomphe! — telle qu'il se l'était figurée, et non telle que la légende la dépeignait. C'était bien cette femme courageuse mais vulgaire qu'il avait entrevue; cette soudarde brutale, libre de paroles et d'allures, se plaisant dans la promiscuité des camps, accomplissant sa mission sans même en avoir conscience.

A chaque ligne nouvellement déchiffrée — avec quelles peines, bien souvent! — il voyait combien ses suppositions étaient justes, et combien peu fondée cette gloire où la crédulité populaire se complaisait!

Et à la fin de la troisième année, une découverte inespérée le fit bondir de joie. On croyait qu'Hilda avait été étranglée dans sa prison, et était morte jeune fille sans avoir jamais aimé, emportant avec elle son innocence à Dieu. Eh bien, il n'en était rien : toute cette belle histoire n'était qu'un conte. Hilda avait pu s'échapper de sa prison, et la guerre finie, le pays délivré, elle s'était mariée, oui mariée, elle, Hilda, et elle était devenue mère de trois filles!

Pas de doute possible. Le journal était là,

plein de détails positifs, donnant le nom de l'époux, la date du mariage, se perdant dans les mille détails d'une vie paisible, mentionnant les menus faits de l'existence la plus plate et la plus bourgeoise, un dîner, une promenade, un achat, tout, jusqu'à des comptes de cuisine! Sainte Hilda ménagère!... La vierge sacrée écumant le pot et raccomodant les chaussettes de ses petits! Non, jamais il n'aurait pu souhaiter un résultat aussi complet! C'était l'écrasement absolu de la légende, le triomphe définitif de l'histoire...

Justement, ce jour-là, on était en mai et c'était la fête de sainte Hilda. Les cloches sonnaient à toute volée par la ville en liesse et, à l'heure de midi, la procession annuelle, faisant le tour des remparts, passait sous les fenêtres d'Uchatius. La châsse de la sainte, portée par douze valets couverts de pourpre et d'or, s'avançait solennellement, au milieu d'un nuage d'encens. Tout le haut clergé suivait, évêques, archiprêtres, prélats en grand costume; puis les dignitaires du pays; puis les soldats, puis les hérauts d'armes, puis la

foule — hommes, femmes, enfants — la foule innombrable, recueillie, pleine d'extase et de foi...

Et Uchatius, debout derrière le vitrail, regardait avec ironie couler cette multitude humaine. Il songeait que bientôt, grâce à lui, ce fanatisme s'envolerait en fumée; que cette fausse sainte, tant vénérée, deviendrait un objet de risée et de mépris pour tous ces faibles d'esprit qui l'adoraient aujourd'hui...

*
* *

Le savant mit une telle ardeur à son œuvre, qu'au bout d'un an et demi, la lecture du manuscrit était terminée. Il s'agissait maintenant, une fois le texte bien établi, de s'occuper de la préface, des notes et du glossaire. Un long travail encore, méticuleux surtout, qui le retint plus d'une année. Enfin, tout fut terminé ; maître Uchatius sortit de sa solitude et, pour la première fois depuis si longtemps, il alla faire un tour de promenade.

Comme il habitait près des remparts, en quelques pas, il se trouva dans la campagne,

toute semée de claires maisons et de chaumières. Un après-midi de novembre, très calme et très doux. Le brouillard satiné du matin ne s'était pas encore dissipé. Le soleil, comme une étoile d'opale, l'argentait de timides rayons. C'était l'époque des semailles. Noirs dans l'atmosphère grise, les paysans réglaient la marche de la charrue, et, derrière, les femmes jetaient le grain.

Uchatius entra dans une chaumière dont il connaissait les habitants. Un cri de surprise l'accueillit. Il était poussé par une vieille femme qui se leva péniblement de son fauteuil pour aller à sa rencontre.

Uchatius était bon, et il aimait les humbles. La vieille femme lui raconta ses malheurs. En trois ans, elle avait perdu son mari et ses deux fils, emportés tous trois par la même épidémie. Elle était inconsolable. Une seule chose la soutenait encore : sa foi en sainte Hilda. Elle lui demandait chaque matin et chaque soir de lui permettre, quand elle mourrait, de retrouver au ciel les bien-aimés partis avant elle.

— Oh ! je les rejoindrai !... fit-elle. La sainte me l'a promis !

Et elle leva sa main tremblante et décharnée vers la grossière image clouée au mur de la chaumière.

Uchatius rit dans sa barbe et sortit.

Plus loin, il entra dans une autre maison. Un jeune homme et une jeune fille vinrent au-devant de lui. Uchatius ne les reconnut pas tout d'abord, car il les avait laissés encore enfants et depuis quatre ans ils avaient bien changé. Mais eux le reconnurent et s'empressèrent au-devant de lui. Et l'on parla de bonne amitié.

Les deux jeunes gens étaient fiancés, le mariage allait se faire d'ici peu. Mais que d'émotions ! que de malheurs avant d'en arriver là ! D'abord la jeune fille avait été malade, très malade ; puis le jeune homme était parti pour les armées. Il avait été blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille.

Et comme Uchatius les félicitait d'être sortis vainqueurs de toutes ces épreuves, les deux jeunes gens levèrent ensemble leurs beaux yeux, déjà pleins du rayonnement d'un

bonheur futur, vers l'image de la sainte :

— C'est elle qui m'a sauvée, dit la jeune fille. Tout le temps que j'ai été malade, je l'ai priée de me conserver pour mon bien-aimé.

— Je lui dois la vie, dit le jeune homme. Quand je sentais mon sang s'échapper par mes blessures, je l'ai priée avec ferveur de me faire revoir celle que j'aimais. Et elle m'a souri du haut du ciel.

Uchatius haussa les épaules et sortit.

Le hasard de sa promenade le ramenant vers la ville, il entra dans la maison d'un artiste célèbre dans le pays. Celui-ci s'empressa au-devant de lui, la figure rayonnante. Et après les premières paroles échangées, il le mena dans son atelier, pour lui montrer l'œuvre nouvelle qu'il venait de terminer. Il y avait travaillé longtemps, avec amour. C'était une admirable statue de sainte Hilda, telle que la représentait la légende. Elle devait prendre place dans la plus belle église du pays.

Et comme Uchatius, embarrassé, murmurait quelques compliments vagues :

— Comment n'être pas inspiré par cette

grande figure, ajouta l'artiste. N'est-ce pas la Patrie qui est là tout entière ?

Uchatius ne répondit rien, et sortit.

Avant de rentrer chez lui, il alla frapper à la porte de l'homme le plus riche de la ville, et aussi le plus avare. Il le trouva assis dans son parc, au bord d'une terrasse dominant la rue. Sa fille, une mignonne de dix ans, était à ses genoux, jouant avec un jeune chien.

Uchatius s'avança vers le riche et le salua. Au même instant, un mendiant passait dans la rue, lamentable et déguenillé, la main tendue vers la terrasse.

L'avare le repoussa du geste.

— Au nom de sainte Hilda! marmotta le loqueteux.

— Oh! père, fit l'enfant blonde; vous ne pouvez refuser.... Au nom de sainte Hilda!

Le riche marchand prit quelque menue monnaie et la jeta au mendiant.

*
* *

Uchatius est rentré chez lui, tout rêveur. La nuit tombe. Il s'est assis devant un grand feu

qui flambe dans la cheminée. Et, le front appuyé sur sa main, il réfléchit profondément...

Puissance étrange que celle de ce nom de sainte Hilda! A la vieille femme, il a donné l'espérance de retrouver les chers êtres envolés; à la jeune fille, il a inspiré le courage pendant la maladie; au jeune homme, le courage au moment de mourir. Il a exalté l'artiste, il a fait sortir l'aumône de la bourse de l'avare... Espérance, amour, patriotisme, génie, charité, voilà donc les sentiments que cette croyance peut souffler dans l'âme des hommes...

Et pourtant elle est fausse, cette croyance. Cette femme vulgaire, dans l'intimité de laquelle il a vécu pendant tant de mois, ne mérite pas un pareil culte... Mais si le culte est noble, s'il pousse à des actions louables, s'il élève ou même si simplement il console? Trouveront-ils quelque avantage, tous ces fervents, à voir leur idole brisée? Et cette première désillusion dans leurs cœurs jusque là naïfs n'en entraînera-t-elle pas d'autres?...

Sans doute, mais il est un serviteur de la Science, lui, Uchatius. Il a vécu pour elle, rien que pour elle... On doit tout lui sacrifier, à cette science parfois cruelle, sans s'occuper du bien ou du mal qu'enfante la découverte de la vérité... Et puis, n'a-t-il pas consacré quatre ans de sa vie à la recherche de cette vérité? Pour y arriver, n'a-t-il pas renoncé à toutes les distractions, à toutes les joies? N'est-il pas juste que cette abnégation soit payée d'un peu de gloire?...

Hélas! elle sera bien éphémère, cette gloire. Il se sent vieux, bien vieux. Le travail et la réclusion ont courbé son front vers la terre. Il n'a plus longtemps à vivre. Pour une réputation dont il pourra à peine jouir, doit-il détruire une légende qui élève, qui console, qui annoblit tout un peuple depuis des siècles? Est-ce rendre service à l'humanité que de lui arracher ses rêves? Ne vaut-il pas mieux la laisser croire à des folies, si ces folies sont douces, et la bercent délicieusement?...

Les heures passent, et Uchatius est toujours

plongé dans ses réflexions. La nuit va finir. L'aube froide pâlit peu à peu les vitraux. Il voit devant lui l'immense étendue des champs qui s'éveillent. Le jour va commencer, pareil aux autres jours, apportant sa part légère de bonheurs et son lourd fardeau de tristesses... Les hommes vont reprendre leur tâche journalière, pauvres êtres infirmes que rien ne pourra jamais affranchir des dures nécessités de l'existence... Le bonheur complet est fermé pour eux. Péniblement, ils s'en rapprochent autant qu'il est en leur pouvoir, et leur soif d'idéal n'est jamais étanchée... Il n'y croit pas lui, à l'idéal, mais d'autres y croient et y trouvent un adoucissement à leurs peines. Leur arrachera-t-il cette croyance? Une pareille révélation rendra son nom illustre ; rendra-t-elle son nom béni?...

D'une main tremblante, Uchatius a pris le manuscrit de sainte Hilda. Il le contemple longuement, il en relit les principaux passages. Les preuves sont là étincelantes, irréfutables... La vérité n'est pas douteuse; doit-il la faire connaître? Où est son devoir? Agira-t-il en

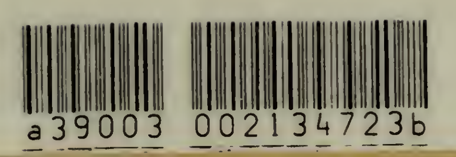
savant impassible et insensible, ou en homme compatissant aux faiblesses de l'humanité ?...

Uchatius réfléchit longtemps encore... Tout à coup, dans le jour tendre qui grandit, il se lève, s'avance vers la haute cheminée, et, sûr de sa conscience, pour s'épargner des tentations futures, il jette aux flammes le manuscrit de sainte Hilda.

TABLE

6462-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.

19


a39003 002134723b